



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre
CH-1015 Lausanne
<http://serval.unil.ch>

2019

« Une mélancolie historique »

La mémoire des années 68 dans les romans d'anciens maoïstes français

Thomas Flahaut

Thomas Flahaut, 2019, « Une mélancolie historique », la mémoire des années 68 dans les romans d'anciens maoïstes français.

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des lettres

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en français

« Une mélancolie historique »

La mémoire des années 68 dans les romans d'anciens maoïstes français

par

Thomas Flahaut

sous la direction du Professeur Jérôme Meizoz

Session d'hiver

Résumé

Ce mémoire analyse cinq romans évoquant les années 68 en France, écrits par d'anciens maoïstes et parus dans les années 1990 et 2000 : Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir* (1995) ; Jean Rolin, *L'Organisation* (1996) ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* (1996) et *Mon Amérique commence en Pologne* (2009) ; Olivier Rolin, *Tigre en papier* (2002). Après avoir dessiné les contours du discours dominant sur Mai 68 (*doxa*) qui se construit, en France, dans les années 1980, il est question de définir ce que peuvent être les romans de Mai 68, produits directs du déclin des organisations d'extrême-gauche à la fin des années 1970, époque à laquelle leurs auteurs amorcent leur geste d'écriture. Il s'agit ensuite d'analyser chacun de ces romans sous trois aspects : comment est traité, dans le roman, le référentiel historique ; quelle trace reste-t-il dans le roman du deuil de l'action politique ; comment l'auteur, par le roman, s'inscrit-il dans le débat mémoriel autour de 68. Finalement, il met en écho la mélancolie conséquente du deuil de l'action politique dont ces romans témoignent avec la « mélancolie de gauche », comme définie par Enzo Traverso (*La Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée, XIX^e - XXI^e siècle*, 2016).

Table des matières

1. Introduction : les années 68 « depuis maintenant »	6
2. Existe-t-il un « roman de Mai » ?	9
2.1. La place minoritaire du genre romanesque dans la production éditoriale sur Mai 68	9
2.2. Contexte discursif : Le tournant « libéral-libertaire » de la mémoire de Mai 68 dans les années 1980 et ses détracteurs	11
2.2.1. Personnalisation et construction d'une <i>doxa</i> dans les années 1980 : perspective historique sur le discours de mémoire	11
2.2.2. Discours d'auteur et catégorisation des acteurs du débat mémoriel : Guy Hocquenghem et les « renégats »	16
2.2.3. Discours d'auteur et catégorisation des acteurs du débat mémoriel : Jean-Pierre Martin et les « apostats »	21
2.3. Ce dont le roman de mai peut-être le nom	28
2.3.1 Du livre à l'usine, de l'usine au livre : les établis et leurs romans	29
2.3.2 Le roman de mai, secousse secondaire des années 68	32
3. Analyse : <i>Tigre en papier</i> , d'Olivier Rolin et <i>L'Organisation</i> , de Jean Rolin	36
3.1. Entre fiction et autobiographie	37
3.2. Des romans à clés	38
3.3. La farce de la violence politique	39
3.4. La « prolétarianisation »	49
3.5. La mélancolie révolutionnaire	54
4. Analyse : <i>Le Laminoir</i> , de Jean-Pierre Martin	59
4.1. Une fiction reposant sur un artifice documentaire	59
4.2. Récit ironique de la vie d'un <i>mao</i> romantique	62
4.3. Empathie et mélancolie	71

5. Analyse : <i>Depuis Maintenant. Miss nobody knows</i> et <i>Mon Amérique commence en Pologne</i> , de Leslie Kaplan	76
5.1. <i>Depuis Maintenant. Miss nobody knows</i> : dire la singularité de Mai 68 par le portrait.	77
5.2. <i>Mon Amérique commence en Pologne</i> : la vie et le texte bouleversés par Mai 68	82
5.3. La fatale mélancolie de l'après-mai	90
6. Conclusion : entre ironie et mélancolie, les contours d'une vision de l'histoire et de la mémoire de Mai	92
6.1. Des romans se positionnant dans le débat mémoriel sur Mai 68	92
6.2. Des romans de la « mélancolie de gauche »	96
6.3. Après les « romans de Mai » mémoriels, les « rêveries révolutionnaires » des années 2000 et 2010 ?	98
Annexes	
<i>Notices biographiques</i>	102
<i>Organisations</i>	105
<i>Bibliographie</i>	107

1. Introduction : les années 68 « depuis maintenant »

Dans le sillage de Mai 68, de nombreux étudiants se sont écartés brutalement de leur cursus scolaire pour s'engager pleinement dans un militantisme qui devait durer jusqu'au milieu des années 1970, tout au long d'une séquence historique que l'on nommera *les années 68*¹. Les auteurs des romans que ce travail se propose d'analyser étaient, durant les événements, étudiants à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm ou de Cachan, en classe préparatoire aux grandes écoles, à la Sorbonne. Ils sont devenus ouvriers *établis* dans des usines ou sont entrés dans la clandestinité, rompant ainsi une trajectoire sociale toute tracée. Cette histoire, racontée sur le mode générationnel, est bien connue. Mais elle occulte souvent une histoire parallèle, littéraire : celle du « roman de Mai ».

Pendant les années 68, comme l'a montré Boris Gobille, l'action politique bouleverse le champ littéraire et les pratiques des avant-gardes². Mais ce n'est qu'après une décennie de déclin du militantisme d'extrême gauche apparu dans le sillage de Mai, qu'apparaissent des romans qui portent leur regard vers le passé militant de leurs auteurs, une littérature qui est une secousse secondaire de 68. Le temps qui sépare ces deux séquences est celui de l'engagement politique dans le reflux duquel s'amorce, pour certains anciens militants, un geste d'écriture. La critique a déjà largement étudié les « romans d'établis » parus à partir des années 1980 et qui, nous le verrons, inaugurent cette littérature de l'après-Mai. Le présent travail se propose d'opérer un décalage par rapport à cette tradition afin d'investir un vide critique et d'étudier un corpus de « romans de Mai », qui, écrits entre la fin des années 1990 et la fin des années 2000, par des auteurs ayant milité dans des organisations gauchistes durant les années 68, portent leur regard sur ces années et non spécifiquement sur l'établissement.

Le corpus de cinq romans que j'analyserai dans ce travail est constitué en fonction de critères temporels de parution et de critères génériques (il s'agit de textes désignés dans leurs paratextes comme *romans*) et thématiques. Afin de pouvoir

¹ Geneviève Dreyfus-Armand, Michelle Zancarini Fournel, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy (dir.), *Les années 68 : le temps de la contestation*, Bruxelles-Paris, Complexe/IHTP, 2000.

² Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains*, Paris, CNRS éditions, 2018.

établir précisément le contexte que ces romans décrivent, j'ai choisi de me pencher sur des romans dont les auteurs se sont engagés dans les mêmes organisations, ou dans des organisations proches, toutes maoïstes³ (Union des Jeunes Communistes [marxistes-léninistes], Gauche Prolétarienne, Vive la révolution!⁴) :

Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 1995.

Jean Rolin, *L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996.⁵

Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, Paris, P.O.L., 1996.

Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, 2002.⁶

Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, Paris, P.O.L., 2009.

La distance séparant le moment historique où ces livres sont écrits des événements qui y sont racontés, mais également de la période des années 1980, où le débat mémoriel sur 68 fut le plus violent, s'avère fertile. Elle me permettra de mettre en écho ces romans avec les discours dominants sur Mai 68 qui constituent cette *doxa* que définit Kristin Ross dans *Mai 68 et ses vies ultérieures*⁷ afin de poser à chacun des romans les questions suivantes : comment leurs auteurs y racontent-ils les années 68 « depuis maintenant »⁸ ? Quelles traces du deuil de l'action politique peut-on retrouver dans ces romans qui s'emparent de la mémoire de ces événements et des années qui les ont suivies ? Comment, par le roman, leurs auteurs s'inscrivent-ils dans le débat mémoriel autour de 68 ?

Je m'attacherai d'abord, en empruntant aux analyses de Kristin Ross, à décrire comment, à partir des années 1980, s'est construite une *doxa* mémorielle largement hostile à Mai 68. Ainsi, je pourrai dessiner les contours du contexte

³ Si tous les auteurs du corpus ont été proches de l'Union des Jeunes Communistes (marxistes-léninistes) (UJC(ml)) au moment de Mai 68, Jean Rolin et Jean-Pierre Martin ont ensuite milité à la Gauche Prolétarienne (GP), fondée dans l'immédiat après-Mai, organisation dont Olivier Rolin fut un des dirigeants. Leslie Kaplan a, quant à elle, milité à Vive la révolution! (VLR), organisation fondée également durant l'après-Mai, par des maoïstes dissidents de l'UJC(ml).

⁴ Cf. Annexes : organisations, pp. 104-105

⁵ Édition utilisée : Jean Rolin, *L'Organisation* [1996], Gallimard, Paris, Folio, 1999.

⁶ Édition utilisée : Olivier Rolin, *Tigre en papier* [2002], Seuil, Points, 2003.

⁷ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures* [2005], trad. Anne-Laure Vignaux, Marseille, Agone, 2010.

⁸ « Depuis maintenant » est le titre de la série romanesque de Leslie Kaplan dont *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* et *Mon Amérique commence en Pologne* font partie.

mémoriel à partir duquel les auteurs écrivent. Cette description de l'évolution de la mémoire de Mai 68 me permettra de définir ce que peut être le « roman de Mai », ainsi que la position que les romans du corpus occupent dans le panorama de ces œuvres. J'analyserai ensuite chacun des cinq romans du corpus sous deux aspects. Je me pencherai en premier lieu sur la façon dont ils racontent les années 68, le traitement de leur référentiel historique commun, le jeu qu'ils instaurent, dans leurs dispositifs narratifs et énonciatifs, entre fiction et autobiographie, ceci afin de comprendre comment, en reconduisant ou en s'écartant de la *doxa* décrite par Kristin Ross, les auteurs de ces romans s'inscrivent dans le débat mémoriel autour de Mai 68. Enfin, je tenterai d'étudier la manière dont, par une série de motifs communs, les auteurs développent, dans ces romans fortement liés au deuil de l'action politique, une vision mélancolique de l'histoire de ces années gauchistes et, plus largement, de la gauche révolutionnaire.

2. Existe-t-il un « roman de Mai » ?

2.1. La place minoritaire du genre romanesque dans la production éditoriale sur Mai 68

Tenter de définir ce pourrait être le « roman de Mai », entendu comme roman s'emparant de la mémoire des événements de Mai 68, c'est d'abord circonscrire les contours d'une absence.

Si chaque anniversaire de Mai 68 est, depuis au moins 30 ans, l'occasion de grandes commémorations médiatiques, ces événements semblent générer dans la production éditoriale française un effet d'inflation. En 2018, si les commentateurs s'accordent à ce sujet sur l'énorme quantité de livres produite, aucune enquête quantitative ne permet de les mesurer ni d'évaluer si croissance il y eut. Les publications sur Mai, en 2018, sont « nombreu[ses] » pour *Le Monde*⁹, il y en a « plein » pour *Télérama*¹⁰, ce qu'un tour dans une librairie serait en mesure de confirmer empiriquement. Au-delà de la question de la quantité (conséquence sans doute autant de la densité éditoriale française contemporaine que des stratégies commerciales de l'industrie culturelle de masse), en croisant quelques recensions amples des années 2008 et 2018 effectuées respectivement par *L'Obs*¹¹ et *Télérama*¹² (des recensions dépassant celles de journaux comme *La Croix* ou *Le Figaro*, qui ne relèvent que quelques livres en conformité avec la ligne du journal, privilégiant, par exemple, les livres portant sur les chrétiens et les gaullistes en 68), quelques tendances apparaissent sur le genre de livres publiés.

En avril 2008, *L'Obs* recense 55 parutions (« une avalanche de pavés ») et les classe selon les catégories suivantes : « essais, débats, polémiques » (10) ; « témoignages, récits, romans » (11), dont un roman-photo et quatre romans

⁹ *Le Monde* (rédaction) « Cinquante ans de Mai 68 : revivez les moments-clés du mouvement de protestation » [en ligne], *Le Monde*, 22 mars 2018. URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/22/cinquante-ans-de-mai-68-revivez-les-moments-clés-du-mouvement-de-protestation_5274694_3224.html (Consulté le 20 juillet 2018).

¹⁰ Gilles Heuré, « Sous les pavés, plein de livres » [en ligne], 7 mai 2018, *Télérama*. URL : <https://www.telerama.fr/livre/mai-68-sous-les-paves,-plein-de-livres,n5638771.php> (Consulté le 20 juillet 2018).

¹¹ *L'Obs* (rédaction) « Presque tous les livres sur Mai 68 » [en ligne], 18 avril 2008, *L'Obs*. URL : <https://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20080418.BIB1186/presque-tous-les-livres-sur-mai-68.html>, (Consulté le 20 juillet 2018).

¹² Gilles Heuré, « Sous les pavés, plein de livres », *op.cit.*

(laissant une grande place aux textes d'inspiration autobiographique, à l'instar de *Le jour où mon père s'est tu*, de Virginie Linhart¹³) ; « analyse (sociologie, histoire, politique) » (15) ; « photos, dessins, beaux-livres » (5) ; « slogans et documents d'époque » (8) ; « regards décalés » (6), pot-pourri de livres ludiques (quiz, recueils d'anecdotes, etc.). En mars 2018, pour le 50^e anniversaire des événements, *Télérama* effectue un recensement plus resserré de 32 titres, ce qui ne me permet toutefois pas de déduire que la production éditoriale était moindre que dix ans auparavant. Les ouvrages sont ici classés en cinq catégories : « ouvrages universitaires » (5) ; « les écrivains » (10), trois romans et un texte hybride de récit et de prose poétique de Jean-Christophe Bailly, *Un arbre en mai*¹⁴ ; « témoignages » (8) ; « ouvrages illustrés » (7) ; « slogans » (2).

Le caractère non exhaustif de ces recensions ne me permet pas de tirer de conclusions sur l'état de la production éditoriale et de la place que le roman y occupe. Je peux toutefois interroger la place du roman dans ces sélections. Si le (petit) nombre de romans recensés reste plutôt stable entre 2008 et 2018, le terme « roman » perd sa fonction catégorisante : « témoignages, récits, romans » (*L'Obs*, 2008) devient « écrivains » (*Télérama*, 2018). Le roman comme genre littéraire disparaît. « Écrivains », cette catégorie vague, regroupe autant des œuvres de littérature (Jean-Pierre Bailly, *Un arbre en mai*) que des études sur les écrivains en Mai 68 (Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains*¹⁵). Ainsi, l'effet d'anniversaire privilégierait les ouvrages s'apparentant au genre de l'essai et du témoignage sur ceux relevant du genre du roman, ou plus largement de la création littéraire. Cela a sans doute en partie à voir avec le régime médiatique dans lequel s'inscrivent les commémorations de Mai depuis au moins 1988, selon une chronologie suggérée par Kristin Ross. La logique commémorative ne s'embarrasserait que peu de littérature, en préférant convoquer les individus qui ont quelque chose à dire sur 68, qu'ils en aient été ou pas. Le discours littéraire, particulièrement dans le genre romanesque, implique une distance entre auteur et instance narrative, qui peut

¹³ Virginie Linhart, *Le jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, 2008.

¹⁴ Jean-Christophe Bailly, *Un arbre en mai*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 2018.

¹⁵ Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains*, Paris, CNRS éditions, 2018.

s'avérer gênante dans un régime médiatique qui assigne les individus à des places clairement lisibles.

2.2. Le tournant « libéral-libertaire » de la mémoire de Mai 68 dans les années 1980

Avant de revenir à la question du roman de Mai, il me faut donc me pencher sur les places auxquelles des ex-gauchistes ont été assignés à partir de la fin des années 1970 et sur quels parcours ont été mis en valeur au détriment d'autres. Je pourrai ainsi observer comment des écrivains ont eux-mêmes créé des catégories d'ex-gauchistes, comment ils se sont positionnés par rapport à ces dernières, et à quelle fin. J'étudierai successivement comment Guy Hocquenghem a défini dans les années 80 les « renégats » de Mai 68 et Jean-Pierre-Martin, dans les années 2010, les « apostats ».

2.2.1. Personnalisation et construction d'une doxa dans les années 1980, une perspective historique

La fin des années 1970 et le début des années 1980 marquent un tournant dans la mémoire de Mai 68. Kristin Ross y voit l'établissement d'une *doxa*, soit un « ensemble relativement systématique d'expressions, de mots, de cadres et d'images posant les limites de ce que l'on peut penser et dire »¹⁶ sur Mai 68. Ce discours, qui se fonde sur une « téléologie du présent »¹⁷, regarde Mai 68 comme une étape dans la modernisation de la France gaulliste :

L'histoire officielle (...) est celle d'un drame familial ou générationnel, totalement dénué de violence, d'aspérités ou de dimension politique déclarée, une transformation bénigne des mœurs et des styles de vie inhérente à la modernisation de la France et à son passage d'un ordre bourgeois autoritaire à une nouvelle bourgeoisie moderne et économiquement libérale.¹⁸

¹⁶ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op.cit., p.14.

¹⁷ *ibid.*, p. 15.

¹⁸ *idem.*

Enzo Traverso ajoute, comme élément de cette *doxa*, la vision des événements de Mai comme un « carnaval », une « comédie révolutionnaire »¹⁹ qui aurait, comme chez Kristin Ross, conduit la France à plus grand train sur la voie du libéralisme. La constitution de cette *doxa*, ou « histoire officielle »²⁰ s'inscrit dans une chronologie dont Kristin Ross établit les bornes « entre 1978 et 1988, soit entre le dixième et le vingtième anniversaire de Mai 68 »²¹. Les acteurs de cette relecture sont, toujours pour Kristin Ross, des personnalités qui ont, durant cette décennie, et profitant d'un désintérêt de l'histoire contemporaine pour la question des années 68²², tant incarné Mai 68 que ce « mouvement de masse » a été réduit « aux itinéraires de quelques-uns de ses soi-disant leaders »²³. Cette *doxa* se construit également dans un contexte particulier, celui des médias de masse qui l'ont « enregistrée, puis célébrée publiquement dans nombre de spectacles commémoratifs produits par les médias de masse pour être enfin véhiculée jusqu'à nous »²⁴. Les représentants attitrés de la mémoire de Mai, ont bénéficié, dans ces années, « d'un crédit croissant auprès des médias », les promouvant au statut d'« autorité », ou de « gardiens de la mémoire »²⁵. On voit ainsi comment personnalisation et relecture de l'histoire vont, dans le cas de la mémoire de Mai 68, de paire. La figure de l'ex-gauchiste repentir (Bernard Kouchner, André Glucksmann, Serge July, etc.) gagne en visibilité en même temps que la vision d'un Mai 68 libéral-libertaire devient dominante, si bien que ces repentis finissent par représenter toute une « génération » d'hommes et de femmes qui avaient environ vingt ans en 1968. Comme le note Kristin Ross, la « posture de l'autocritique » devient « familière »²⁶, se repentir semble être un geste

¹⁹ Enzo Traverso, *La mélancolie de gauche, la force d'une tradition cachée, XIX^e - XXI^e siècle*, Paris, La découverte, 2016, p. 20.

²⁰ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures, op.cit.*, p. 14

²¹ *Idem.*

²² *Ibid.*, pp. 13-14.

²³ *Ibid.*, p. 13.

²⁴ *Ibid.*, p. 14.

²⁵ *Idem.*

²⁶ *Ibid.*, p. 227.

récompensé par plus de visibilité médiatique. Cette mécanique, poussée à outrance, semble déboucher sur une condamnation de Mai et des ses « excès »²⁷, ce que tend à montrer une émission de 1988 intitulée *Le procès de Mai* :

*Comme son titre l'indique, "Le procès de Mai" est vaguement organisé à la manière d'un procès, avec un accusé, une accusation, une défense et un jury. Ignorant toute idée de réjouissance qu'une "festivité à date fixe" comme une commémoration était susceptible d'éveiller parmi les spectateurs, l'émission adopte le mode beaucoup plus sombre du procès : il faut juger Mai 68. (...) Il ne suffit plus que Mai soit une révolution "introuvable" (Aron) ou impossible ; il doit à présent devenir un crime.*²⁸

Au cœur du dispositif est placé Bernard Kouchner. Avant de militer pour l'action humanitaire en fondant Médecins sans frontières puis Médecins du monde et d'y acquérir une certaine renommée, celui qui vient d'être nommé secrétaire d'État à l'insertion sociale dans le premier gouvernement Rocard (mai-juin 1988) quelques semaines avant la diffusion de l'émission a milité à l'Union des Étudiants Communistes (UEC) puis aux comités Vietnam, et a écrit durant les années 1970 dans le magazine contestataire *Actuel* (1967-1994). Bernard Kouchner établit la « téléologie du présent » qu'évoque Kristin Ross en dépeignant Mai 68 comme un sursaut dans l'industrialisation « rapide » de la France : « la vie allait trop vite (...) nous avons oublié de nous parler »²⁹. Mai 68, cette « prise de parole »³⁰ collective selon Michel de Certeau, devient, dans la vision de Kouchner une « conversation pacifique et conciliatrice », qui semble ne rien avoir à voir avec la politique. Bernard Kouchner, au rôle ambigu, « jouant à la fois au plaignant et à l'accusé »³¹, inscrit son discours dans la *doxa* des années 1980. La scénographie de l'émission accentue encore la représentativité de Bernard Kouchner par rapport à une supposée « génération de Mai 68 ». En effet, face à lui, un groupe de jeunes

²⁷ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 229.

²⁸ *Ibid.*, p. 227.

²⁹ *Idem.*

³⁰ « En mai dernier on a pris la parole comme on avait pris la Bastille », Michel de Certeau, *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 37.

³¹ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 227.

gens représente la « génération de 1988 »³². *Le procès de Mai* donne à voir une expression paroxystique de la *doxa*, à une période où Kristin Ross constate qu'elle devient hégémonique dans l'espace médiatique français. La personnalisation de l'héritage de Mai par quelques « gardiens de la mémoire » qu'elle nomme « confiscation »³³ de la mémoire, et une histoire officielle, fondée sur une « téléologie du présent », sont les deux axes autour desquels s'articule ce discours de relecture de l'histoire. À ceux-ci, Kristin Ross ajoute un parallèle avec un évènement dont la France, en 1988, s'apprête à commémorer le bicentenaire : la Révolution française. Ce parallèle est explicite quand l'émission aborde la question de la violence de Mai 68. Passant très rapidement sur le mois de mai, n'évoquant pas les violences policières, les deux jeunes ouvriers morts en juin lors de l'assaut, par les CRS, de l'usine Peugeot de Sochaux, elle se concentre sur les violences gauchistes des premières années 1970 en France : « enlèvements et séquestrations de patrons, (...), sabotages d'usines, attentats à la bombe »³⁴. C'est d'abord le titre de cette partie de l'émission qui fait écho à la Révolution française : « la terreur trouve son origine dans la vertu ». Cette phrase, que l'on pourrait presque qualifier de thermidorienne, convoque un spectre, celui de Robespierre. Comme la Terreur serait une conséquence directe et inévitable de la Révolution, Mai 68 aurait eu pour conséquence le terrorisme gauchiste des années 1970. Derrière l'évocation de la Terreur de 1793 se cache une réinterprétation de la révolution française opérée par l'historien François Furet à la fin des années 1970. Son « modèle narratif »³⁵ est ainsi constitué :

L'idée même de changement mène inexorablement vers toute une série de totalitarismes. De même que la Terreur était la conséquence logique de 1789, le totalitarisme soviétique, le goulag et finalement Pol Pot étaient celle de la Révolution française ; Staline était déjà vivant en Robespierre. Et la violence

³² Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 229.

³³ Jean-Pierre Martin, « L'Épreuve du réel », in *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, n°684-685, Juillet-octobre 2015, p. 12.

³⁴ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 232.

³⁵ *Idem.*

*gauchiste des années 1970 était l'inévitable conséquence de l'insurrection de Mai.*³⁶

Selon Sunil Khilnani³⁷, ce modèle a donné un « imprimatur historique capital » à un groupe jeunes intellectuels très médiatiques au début des années 1980, tous ex-gauchistes de Mai 68 et portant le nom de *nouveaux philosophes* (André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, etc.) qui, assurant le rôle de « gardiens de la mémoire », ont popularisé une vision fataliste de l'histoire que la revue *Esprit* résuma par cette équation en 1976 : « révolution = communisme = totalitarisme »³⁸.

La *doxa* des années 80 concernant les révolutions passées et plus particulièrement les événements de Mai 68, dont l'émission *Le procès de Mai* offre un concentré, oscille entre minimisation, dépolitisation et condamnation. Elle donne ainsi une idée du climat entourant la question de la mémoire de Mai partir des années 1980. C'est dans ce contexte que les auteurs dont nous allons maintenant aborder le travail (Guy Hocquenghem et Jean-Pierre Martin) ont pris parti et construit des catégories censées classer, caractériser les différentes trajectoires d'hommes et de femmes dont la vie a été déviée par Mai 68, ceci afin de s'extraire du récit dominant dont j'ai tenté ici de circonscrire les contours. Car l'hégémonie de cette *doxa* a pour conséquence de « gomme[r] les souvenirs d'alternatives passées qui recherchaient ou imaginaient d'autres résultats que ceux qui se sont effectivement produits »³⁹. Afin de faire ressurgir ces « souvenirs », il s'agira pour ces auteurs d'ouvrir des brèches dans le tissu serré du discours dominant, d'entrer, parfois âprement, dans une lutte mémorielle.

³⁶ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 234.

³⁷ *Ibid.*, p. 235.

³⁸ *Idem*

³⁹ *Ibid.*, p. 15.

2.2.2. Discours d'auteur et catégorisation des acteurs du débat mémoriel : Guy Hocquenghem et les « renégats »

Nous l'avons vu, le traitement médiatique de Mai 68 dans les années 1980 illustre l'évolution de la mémoire de ces événements. Les émissions de télévision construites autour de la question donnent une idée de la manière dont le discours se structure, de la *doxa* qui s'établit alors et qui tend, dans ces années, à se bâtir sur une lecture particulière des événements qu'Enzo Traverso synthétise comme une « mutation culturelle », donnant *a posteriori* à « la jeunesse » la volonté de « fai[re] basculer la société du gaullisme vers le libéralisme »⁴⁰. Cette lecture valorise ainsi les parcours des ex-gauchistes arrivés au libéralisme au détriment d'autres parcours, rendus ridicules ou passéistes. Une émission de télévision illustre parfaitement ce tournant mémoriel vers une lecture « libéral-libertaire » tendant à devenir hégémonique : un épisode d'*Apostrophes* de 1986 intitulé « Ils avaient vingt ans en Mai 68 »⁴¹. Je la choisis autant pour le débat mémoriel qui est en son centre que parce que ce dernier se joue dans une émission littéraire de grande écoute.

Le 23 mai 1986, Guy Hocquenghem est invité par Bernard Pivot en sa qualité de pamphlétaire et non de romancier. Fait notable, puisque l'auteur s'est éloigné du journalisme de combat dans le *Libération* encore maoïste du milieu des années 1970, du militantisme hérité de l'esprit de Mai avec le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (1971-1973) qu'il a participé à fonder, pour se consacrer à une carrière académique de professeur de philosophie à l'université libre de Vincennes et à son travail de romancier, travail qui lui a valu dans les premières années 80 quelques succès publics. Il avait d'ailleurs été invité par le même Pivot à plusieurs reprises en qualité de romancier (après avoir été invité en qualité de journaliste à une émission de 1979 consacrée aux « intellectuels

⁴⁰ Enzo Traverso, *op.cit.*, pp. 19-20.

⁴¹ *Apostrophes*, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 » [en ligne], 23 mai 1986, URL : <http://www.ina.fr/video/CPB86007704/ils-avaient-20-ans-en-mai-68-video.html>, (consulté le 3 septembre 2018).

journalistes »⁴²) : en 1982 pour la sortie de son premier roman *L'Amour en relief*⁴³ pour un épisode centré autour de la question « les bons romans sont ils prophétiques ? »⁴⁴, et dans un épisode de 1985 sur les « goncourables »⁴⁵ pour son roman sur la figure de Saint-Jean l'évangéliste, *La Colère de l'agneau*⁴⁶. Si la *doxa* médiatique semble écraser la mémoire des « alternatives passées », Guy Hocquenghem est un cas singulier dans le combat mémoriel qui se joue durant les années 1980 dans les médias de masse. Très sollicité, il représente une autre image de la « génération de Mai 68 » que celle véhiculée par les personnalités habituellement convoquées, porte un autre discours que la *doxa*, voire un contre-discours.

C'est le cas en 1986, où il vient présenter sa *Lettre à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*⁴⁷. Face à lui, des représentants de la relecture de Mai 68 conforme à la *doxa* des années 1980 ou du libéralisme des années Mitterrand : un représentant des *nouveaux philosophes* Pascal Bruckner, l'entrepreneur Bernard Tapie et l'essayiste Laurent Dispot⁴⁸. Les positions s'opposent, le plateau est très clairement clivé. D'un côté, Hocquenghem accuse les « renégats » et les représentants de l'idéologie libérale dominante dans les années 1980. De l'autre, les trois invités s'opposent à lui, défendant, par exemple, le parcours de Serge July (« un homme qui agit »⁴⁹ pour Tapie), ou se défendant eux-mêmes. Plus que les généralités de Tapie, l'attitude agressive des deux ex-gauchistes montrent combien la question du « reniement » de ceux qui ont porté les utopies de Mai 68 est tendue. Bruckner accuse ainsi Hocquenghem de faire dans son livre un « procès

⁴² *Apostrophes*, « Les intellectuels journaliste » [en ligne], 20 avril 1979, URL : <https://www.ina.fr/video/CPB79051309>, (consulté le 3 septembre 2018).

⁴³ Guy Hocquenghem, *L'amour en relief*, Paris, Albin Michel, 1981.

⁴⁴ *Apostrophes*, « Les bons romans sont ils prophétiques ? » [en ligne], 12 février 1982, URL : <http://www.ina.fr/video/CPB82054286/les-bons-romans-sont-ils-prophetiques-video.html>, (consulté le 15 septembre 2018).

⁴⁵ *Apostrophes*, « L'Académie Goncourt et les "Goncourables" » [en ligne], 6 septembre 1985, URL : <http://www.ina.fr/video/CPB85100145/l-academie-goncourt-et-les-goncourables-video.html>, (consulté le 15 septembre 2018).

⁴⁶ Guy Hocquenghem, *La Colère de l'Agneau*, Paris, Albin Michel, 1985.

⁴⁷ Guy Hocquenghem, *Lettre à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* [1986], Marseille, Agone, Éléments, 2014.

⁴⁸ Laurent Dispot, ancien de la Gauche Prolétarienne a été également co-fondateur, avec Guy Hocquenghem, du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire.

⁴⁹ *Apostrophes*, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 », *op.cit.*, 18:51.

staliniens »⁵⁰. Convoquer le « totalitarisme » semble ainsi être une manière de verrouiller le débat. Cet argument s'inscrit dans un discours de réduction de l'histoire du communisme à sa « dimension totalitaire » qui est, selon Enzo Traverso, caractéristique de l'époque : « sous cette forme, elle est apparue comme une mémoire collective et transmissible, jusqu'à devenir une représentation partagée, la *doxa* du début du XXI^e siècle »⁵¹. On peut également relever que cette évolution de la mémoire est concomitante de la lecture dépolitisée de 68 comme « mutation culturelle »⁵². Cette *doxa*, l'émission que j'évoque en offre les prémices. Il est ainsi utile de remarquer que les *nouveaux philosophes* sont à cette époque très présents à la télévision — et particulièrement à *Apostrophes*, émission qui est pour eux une tribune leur apportant une grande audience tout en leur ménageant un réel prestige symbolique —, participant à écraser la mémoire des révolutions du XX^e siècle sous le « totalitarisme » qu'elles produiraient fatalement.

L'émission semble piéger Hocquenghem. Bernard Pivot distribue la parole, mais cette distribution de la parole étant tributaire de la distribution — au sens théâtral — que présente le plateau, l'ensemble de l'émission s'éloigne du débat pour tourner au procès, Hocquenghem dans la position de l'accusé. L'émission semble produire le condensé d'un discours mémoriel tendant à devenir hégémonique : ceux qui refusent de renier un passé devenu gênant sont placés du côté du mal, ce que Guy Hocquenghem nomme dans cette émission une « dictature du reniement »⁵³.

Mais qu'entend-on par « renier » ? Ou plutôt, quels reniements Guy Hocquenghem dénonce-t-il ? Le reniement, selon lui : « c'est le fait de taper sur ses anciennes opinions. C'est le fait d'organiser sa vie sur cette image particulière du renégat »⁵⁴. Le reniement est donc chez Hocquenghem un arrivisme. Sa *Lettre à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, pamphlet prenant la forme

⁵⁰ *Apostrophes*, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 », *op.cit.*, 29:45.

⁵¹ Enzo Traverso, *op.cit.*, p. 11.

⁵² *Idem*

⁵³ *Apostrophes*, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 », *op.cit.*, 31:05.

⁵⁴ *Ibid.*, 30:15.

épistolaire, est une adresse à cette catégorie des « renégats ». Il utilise ainsi un terme qui, comme le note Jean-Pierre Martin, se maniait dans les milieux gauchistes, dans les années 1970, « comme une barre de fer »⁵⁵. Mais le renégat dans années 1970 n'est pas le renégat des années 1980. L'appartenance à tel groupuscule, les différences d'ambitions révolutionnaires, de modes d'action, de parcours, de références idéologiques ne comptent plus, le « renégat » se place au-dessus de cela. Il est une figure de rupture spécifique aux années 1980 : le « reniement » lui permet de s'acheter une place dominante dans la société. Les exemples sont nombreux et connus, l'auteur ne se prive pas de les citer. Ces figures médiatiques ont fini par incarner la « génération » de 68 :

*Génération : pendant des années, je m'étais juré à moi-même de ne pas prononcer ce mot ; il me répugne d'instinct. Je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages, qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mûr. On ne devient génération que lorsqu'on se rétracte, comme l'escargot dans sa coquille, et le repentir dans sa cellule ; l'échec d'un rêve, la strate des rancœurs, le précipité qui retombe d'un soulèvement ancien se nomment « génération ». Celle qui, aujourd'hui, va de la trentaine attardée à la cinquantaine précoce s'est déposée comme le sel amer de la désillusion.*⁵⁶

Le concept de « génération » est ici utilisé d'une façon complexe. Il est d'abord un détournement du discours médiatique dominant qui a construit l'image d'une génération de Mai 68, représentée par quelques figures bien identifiées que Guy Hocquenghem vise dans son pamphlet. Mais l'auteur ne consent à l'utiliser qu'en se singularisant du groupe qu'il désigne, lui qui a le même âge, lui qui a milité dans les mêmes organisations (Gauche Prolétarienne), écrit dans les mêmes journaux d'origine contestataire (le *Libération* de Serge July). « Génération » est ainsi un concept négatif. Cette singularisation est nécessaire à l'émergence du discours : elle crée des camps. D'un côté, les « renégats », de l'autre le polémiste. Il dessine ainsi une certaine idée du rapport de force à l'œuvre dans une lutte pour la mémoire. Ce que Guy Hocquenghem crée, la catégorie des renégats, ne doit pas

⁵⁵ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 2013, p. 11.

⁵⁶ Guy Hocquenghem, *op.cit.*, p. 10.

être entendue comme une catégorie figée : c'est le groupe indécis dont l'auteur tente de se distinguer pour continuer de regarder vers le passé, de garder la possibilité d'une ouverture critique sur l'histoire et la mémoire du gauchisme des années 1970. S'il prend la parole, c'est pour fissurer ce « bloc » générationnel qui est en train de se constituer. Mais la citation le montre, cette prise de position dans le débat mémoriel en faveur d'un contre-discours est accompagnée par le constat d'un échec historique de Mai (« l'échec d'un rêve »), qu'il s'agirait non pas de renier, mais d'analyser.

En 1986, Guy Hocquenghem n'est ainsi pas l'homme qui répondait aux questions du même Pivot sur le plateau d'*Apostrophes* en 1979 pour l'émission intitulée « intellectuels journalistes ». Il a changé.



1979



1986

En 1979, les cheveux longs et bouclés à la Bob Dylan n'avaient pas encore laissé place à une coiffure sage, le blouson délavé à une veste en tweed de professeur, le t-shirt blanc et la longue lanière de cuir portée en collier à la chemise blanche ouverte de deux boutons. La manière de présenter sa position, son travail a également évolué. Celui qui en 1979 rétorquait malicieusement à Pivot qu'il n'avait « pas de carrière professorale »⁵⁷ et « pas l'ambition » d'en avoir une se présente aujourd'hui comme « philosophe ». Cette évolution de la mise traduit une évolution du parcours social : le militant s'est mué en intellectuel. La dénonciation du « reniement » n'empêche donc pas le changement de situation

⁵⁷ *Apostrophes*, « Guy Hocquenghem, journaliste et militant à *Libération* » [en ligne], 20 avril 1979, URL : <http://www.ina.fr/video/I00009975/guy-hoquenghem-journaliste-militant-a-liberation-video.html>, (consulté le 15 septembre 2018), 0:54.

sociale ou le changement de perspective politique. Elle n'empêche pas de se réinventer et, depuis un endroit nouveau, de porter un regard sans complaisance sur son passé, ainsi que le déclare Guy Hocquenghem dans l'émission analysée :

Il y a des tas de formes de changement. Je pense que le changement est une immense qualité, comme tout le monde. Simplement il y a des changements qui consistent à prolonger plus loin l'utopie. Quand on est un contestataire, effectivement, revenir sur ce qu'on a pensé, mais pas pour revenir en arrière mais pour aller plus loin.⁵⁸

La création, dans le discours polémique de Guy Hocquenghem, de la catégorie des « renégats » lui permet de créer un espace nouveau où exister en tant qu'intellectuel ayant fondé son parcours dans son expérience militante des années 68. Un espace émancipé de la *doxa*, où peut se bâtir une œuvre romanesque et philosophique qui, dans les années 1980, ne se dit pas comme explicitement politique et dont un travail précis pourrait tenter d'étudier comment elle tisse des échos avec le parcours militant de l'auteur.

2.2.3 Discours d'auteur et catégorisation des acteurs du débat mémoriel : Jean-Pierre Martin et les « apostats »

Parlant des parcours de vie des établis après qu'ils ont quitté l'usine, Jean-Pierre Martin écrit ceci : « on compte pas mal de travailleurs sociaux, d'enseignants, d'universitaires et de chercheurs... Je n'en connais pas qui fréquentent le Rotary Club »⁵⁹. Cette allusion à Guy Hocquenghem ne doit pas cependant faire voir la prise de position dans le débat mémoriel autour de Mai 68 de Jean-Pierre Martin comme intrinsèquement opposée à celle de Guy Hocquenghem. Le contexte historique est bien différent. En 1986, la posture clairement polémique de Guy Hocquenghem s'inscrivait dans un contexte de lutte pour la mémoire que Kristin Ross identifie comme une séquence historique où s'est constituée le discours dominant sur Mai 68 comme une « mutation culturelle ». Cette *doxa* est, au

⁵⁸ *Apostrophes*, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 », *op.cit.*, 30:50 - 31:05.

⁵⁹ Jean-Pierre Martin, « L'Épreuve du réel », *op.cit.*, p. 12.

moment de la parution *D'Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, en 2010, bien installée. Malgré quelques résurgences au moment des anniversaires des évènements, dans les séquences électorales, ou lors de grèves comme celles de 1995⁶⁰, la virulence du débat des années 1980 semble bien s'être atténuée. Aussi, il me semble que la tentative de Jean-Pierre Martin de regarder le récit de sa propre vie et de l'importance qu'y a eu Mai 68, au début des années 2010 en la pensant dans ses spécificités historiques doit être entendue comme une tentative plus autobiographique que polémique. Il s'agit moins de contribuer à un débat que de circonscrire un contexte d'énonciation : l'auteur explique « d'où il parle ». Dire « d'où l'on parle », pour Jean-Pierre Martin dans son *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, ce ne serait plus détailler le prisme idéologique à travers lequel on analyse la situation, comme dans les assemblées générales de Mai 68. Ce ne serait plus seulement se définir comme appartenant à un point précis de l'espace social, qui déterminerait ses vues. Ce serait plutôt justifier *a posteriori*, par un récit, un parcours accidenté, sans doute à l'image de celui de beaucoup d'hommes et de femmes qui avaient, en 1968, partagé les mêmes luttes, les mêmes aspirations que lui. Mais, comme nous le verrons, les frontières entre autojustification et autocritique sont parfois minces.

Mais avant cela, et puisque ce dernier ouvrage et la *Lettre à ceux qui sont passés du col mao au rotary* sont des textes dans lesquels le « je » auctorial s'affirme très puissamment — un pamphlet dans le cas du premier, un essai fondé sur l'introspection et le regard autobiographique pour le deuxième —, il ne me semble pas interdit d'éclairer ces derniers de leurs biographiques⁶¹.

Si les deux trajectoires aboutissent à une existence d'écrivain reconnu, leur mise en écho révèle une différence de taille : il y a une trajectoire ascendante, en pleine lumière (Hocquenghem), une autre qui sinue, hésite dans l'ombre (Martin). La position d'écrivain reconnu qu'occupe Guy Hocquenghem dans les années 1980 semble s'inscrire dans un récit plutôt cohérent depuis 1968. Devenu personnage public, ayant « changé » de position, ayant troqué le regard du militant pour celui

⁶⁰ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 333.

⁶¹ Cf. Annexes : notices biographique, p.101.

de l'écrivain, il ne s'est toutefois pas « renié ». La position qu'occupe Jean-Pierre Martin au milieu des années 1990 est, quant à elle, le produit d'une rupture avec une vie passée, une « apostasie ». Elle est ce qu'il nomme une « Vita Nova ».

Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova se présente comme un essai. Jean-Pierre Martin évoque le parcours d'écrivains qui ont « quitt[é] une tunique d'opinions et de croyances qui leur collaient à la peau »⁶², « tourn[é] le dos à un parti, un groupe social, une famille ou une Église »⁶³. Parmi ces parcours sur lesquels Martin s'arrête, seuls quelques-uns sont des cas de « déconversion » politique : Arthur Koestler ostracisé après-guerre par les communistes après la parution de *Le Zéro et l'infini* qui dénonce les procès staliniens, ou encore Benny Lévy, ancien dirigeant de la Gauche Prolétarienne sous le pseudonyme de Pierre Victor, devenu spécialiste de Lévinas avant de commencer, à l'aube des années 80, des études rabbiniques à Strasbourg (parcours que Benny Lévy résume comme un chemin : « de Mao à Moïse »⁶⁴). Ce chapitre consacré à un dirigeant d'une organisation maoïste issue de l'après-Mai, pour laquelle Jean-Pierre Martin a lui-même milité, a son importance. Cette anthologie de parcours d'« apostats », Jean-Pierre Martin la fonde sur son expérience de Mai 68, la rupture qu'elle a représenté pour lui, le parcours qu'elle a amorcé et qui, au fil de multiples remises en question, l'a mené où il est, c'est-à-dire au point d'où il raconte, écrit. Parmi les vies de ces écrivains dont il démontre le geste d'« apostasie », Jean-Pierre Martin inclut le récit de sa propre vie. Plus encore, il inaugure cette anthologie personnelle puisque sa préface est un bref récit autobiographique. L'ensemble de l'essai se construit en une série d'allers-retours entre autobiographie et biographie dont le but semble être de placer le parcours de Jean-Pierre Martin sous le parrainage de figures souvent canonisées. Un dispositif complexe censé crédibiliser la posture de Jean-Pierre Martin, ex-gauchiste devenu intellectuel en « changeant de vie ». J'ai pu dire ce que le parcours de Jean-Pierre Martin avait de singulier par rapport à celui des « gardiens de la mémoire » qu'évoque Kristin Ross, qui ont construit une carrière d'homme public sur ce que Guy Hocquenghem nomme un « reniement ».

⁶² Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, op.cit., p. 27.

⁶³ *Idem*.

⁶⁴ Benny Lévy, *Être juif. Étude lévinassienne*, Paris, Verdier, 2003.

Si sa biographie détache Jean-Pierre Martin de ce groupe, il n'en adopte pas moins une posture typique des années 1980, celle de l'autocritique de son passé de militant. Ainsi, il décrit, dès les premières lignes de l'essai « le désir de révolution qui s'empara de [sa] génération »⁶⁵ comme une « croyance juvénile » ou comme un mirage : « nous fûmes éblouis par une lumière qui ne brillait que pour nous, puisqu'elle se plaçait sous notre regard »⁶⁶. Le parcours militant d'hommes et femmes de sa génération dans les organisations maoïstes de l'après-Mai, quant à lui, aurait « fait tomber [leur] jeunesse dans de vieilles ornières »⁶⁷. Mais évoquant les obsessions politiques de ses camarades, il admet qu'elles étaient « respectables »⁶⁸. Oscillant entre autocritique et récit mélancolique d'un échec, cette préface aborde trois questions dont l'angle d'attaque pourra me servir dans mon analyse des romans de Mai appartenant à mon corpus, et plus largement dans ma tentative de caractériser ce groupe hétéroclite de romans.

Tout au long de cette préface, Jean-Pierre Martin fait un usage indéterminé du « nous ». Le lecteur ne saura pas quel groupe il désigne exactement : la génération de ceux qui avaient « vingt ans parfois moins » en Mai 68 dans son ensemble, les maoïstes qui ont répondu à l'injonction à « ne pas rester un intellectuel coupé du réel et de la vie »⁶⁹, allant jusqu'à s'établir en usine, ou encore ceux qui se sont « repentis » ? Le caractère problématique de ce « nous » s'accroît par l'impression que le portrait de cette « génération » semble coïncider avec celui de Jean-Pierre Martin. Aussi, à partir de sa propre trajectoire, l'auteur, effacé derrière le « nous », propose un stéréotype : la génération à laquelle il appartient est une génération qui a « fait retour sur [elle]-même et [s'en est remise] ». Guy Hocquenghem construisait son concept de génération d'une manière proche, écrivant qu'« on ne devient génération que lorsqu'on se rétracte »⁷⁰. La perspective morale est toutefois inversée, puisque « faire retour sur soi-même »

⁶⁵ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 10.

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁸ *Idem.*

⁶⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁰ Guy Hocquenghem, *op.cit.*, p. 10.

est, chez Jean-Pierre Martin, connoté positivement. Là où les discours s'opposent, c'est dans leur manière de circonscrire quel est le discours dominant qu'ils attaquent. Car si Jean-Pierre Martin n'écrit pas avec la verve de Guy Hocquenghem, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova* ne se cache pas d'être un texte polémique, « une révolte contre [l']assignation au passé »⁷¹. La dénonciation de cette « assignation au passé » mise en regard de celle de la « dictature du reniement » dénoncée, elle, par Guy Hocquenghem montre comment les discours portés par ces deux auteurs sont, en quelque sorte, inversés. Cette inversion dessine les contours d'une *doxa* bien différente. Quand, selon l'analyse de Kristin Ross, la construction durant les années 1980 du discours sur Mai 68 comme mutation culturelle et transition vers le libéralisme s'accompagnait d'une prime à l'autocritique, Jean-Pierre Martin opère un retournement rhétorique : « Faire assez tôt retour sur soi-même et s'en remettre, c'est un privilège qu'on ne nous pardonna guère : on aurait le temps de repartir, de projeter d'autres vies »⁷². Quoique par nature plus indéfini encore que le pronom nous, le pronom « on » interroge. Qui désigne-t-il ? Questionner son désigné amène également à poser la question du contexte d'énonciation de cette condamnation, soit : qui a condamné, à quelle époque, dans quel contexte, cette « génération » pour avoir fait « retour sur elle-même » ? L'auteur n'en dit pas plus. On peut toutefois imaginer qu'il vise un discours proche de celui porté par Guy Hocquenghem. La rhétorique de Jean-Pierre Martin consisterait alors à établir en *doxa* une vision plutôt dominée. Mais cette interprétation est peut-être inexacte, comme le laisse à penser la citation suivante :

À vrai dire, il ne fut guère d'attitudes qu'on ne nous reprocha : nous serions restés tels quels qu'on se serait à juste titre moqué de nous, mais nous avions fauté, puisque nous nous étions dissociés de nous-mêmes. ⁷³

L'idée de faute s'inscrit dans une perspective morale dont on ignore à quel discours elle se rattache. Cette réflexion peut être éclairée par la citation de

⁷¹ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 14.

⁷² Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 12.

⁷³ *Ibid.*, p. 13

Roland Barthes, tirée de son séminaire *La préparation du roman*, mise en exergue de la préface d'*Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova* :

Je veux signaler en passant que « changer » est un acte qui pose beaucoup de problèmes à la Doxa : l'infidélité est toujours mal vue — je dirai : même lorsqu'on peut l'appeler « conversion » : ce que la Doxa admire, c'est la fixité, l'endurance de l'opinion. ⁷⁴

La *doxa* telle que la définit Kristin Ross reste attachée à un contexte bien précis. Ce qui n'est sans doute pas le cas de la « Doxa » barthésienne, concept plus souple, plus large, utilisé pour signifier « sens commun »⁷⁵. Ce « sens commun », ainsi que le conçoit Barthes, et avec lui Jean-Pierre Martin, assujettit l'existence à l'idée d'une identité fixe et constante. Aussi la vie comme récit ne supporterait pas les brusques changements de parcours.

Jean-Pierre Martin s'écarte de la division proposée par Guy Hocquenghem pour tenter de proposer une lecture moins polémique de son parcours, qu'il établit comme typique de sa génération :

*Élèves en classe préparatoire, étudiants en fac ou dans les grandes écoles, nous avions vingt ans, parfois un peu plus, souvent moins. Le désir de révolution s'empara de notre génération.*⁷⁶

Il faut, en fait de « génération », entendre les ex-gauchistes, issus du milieu que, dans le vocabulaire maoïste, on qualifia « d'intellectuel ». Si les écrivains dont les œuvres composent le corpus du présent travail sont tous issus de ce milieu, ce n'était pas le cas, comme le rappelle Jean-Pierre Martin dans un autre texte, de la totalité du personnel des organisations gauchistes et des comités d'action de Mai 68, qui étaient loin d'être homogènes socialement⁷⁷. Cette réduction de la

⁷⁴ Roland Barthes, *La Préparation du roman*, cité par Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 10.

⁷⁵ Gisela Bergonzoni, *La préparation du roman contemporain: présence de Barthes et retour de l'auteur chez Gonçalo M. Tavares, Enrique Vila-Matas et Henri Raczymow* [en ligne], Thèse/Université Rennes 2, 2017, p.149. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01710723/document> (consulté de 12 septembre 2018).

⁷⁶ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 10.

⁷⁷ Jean-Pierre Martin, « L'Épreuve du réel », *op.cit.*, p. 10.

multiplicité des trajectoires sociales des acteurs à un stéréotype correspondant au parcours de l'auteur comporte d'évidentes lacunes historiographiques. Mais elle m'offrira une sorte de récit-cadre, auquel je pourrai comparer d'autres trajectoires d'auteurs. Dans ce récit de vie stéréotypique, Mai 68 constitue une rupture biographique. Étudiant à la Sorbonne après des classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Louis-Le Grand, ayant ainsi reçu une solide formation intellectuelle dans des établissements renommés, Jean-Pierre Martin s'écarte de ce devenir pour l'action révolutionnaire. Ce changement volontaire demande de remettre question le rapport du sujet à un ensemble de domaines de son existence, de renverser des croyances et des hiérarchies parmi lesquelles, figure les rapports entre travail manuel et intellectuel et son corollaire, l'action et la pensée :

La conversion politique était d'abord dans notre esprit une conversion à l'action. Ne pas rester un intellectuel coupé du réel et de la vie, ne pas devenir un citoyen programmé par ses préjugés et son éducation, telle était notre obsession.⁷⁸

Cette « conversion à l'action » est propre aux maoïstes de cette époque, conviction inspirée par la révolution culturelle chinoise alors idéalisée par ces groupes de jeunes étudiants. Elle aura pour conséquence d'amener des centaines des jeunes gens à s'éloigner des études (Olivier Rolin sera, par exemple, exclu de l'École normale supérieure) pour s'engager dans un mode d'action révolutionnaire parfois proche de la lutte armée, ou à s'établir en usine. À cette rupture biographique que Jean-Pierre Martin nomme « conversion politique » répond une « déconversion collective », dont l'auteur renonce à donner les raisons précises : « la mort de Pierre Overney, Lip, le Larzac »⁷⁹. On pourrait ajouter à cela la dissolution des organisations. Une partie des militants établis quittent les usines. Des militants vivant dans la clandestinité en sortent. Cette « déconversion » ne se fait pas sans douleur :

Pour beaucoup, ce temps d'après fut de prime abord profondément dévasté. Notre désarroi fut à la mesure de la croyance juvénile qui était la nôtre. Il nous fallut traverser une période de confusion profonde, d'errance et de ruminations

⁷⁸ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova, op.cit.*, p. 11.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 12.

*intérieures ; en passer par une cure de désespoir, surmonter l'épreuve d'une petite mort. Il y eut des dépressions, des suicides, des vies de perdition, l'impression rétrospective d'un gâchis. J'appelle ce moment le trou noir.*⁸⁰

Cet « adieu aux armes » n'est pas pour autant un retour à la vie d'avant. Dans le cas de Jean-Pierre Martin, il ouvre à une vie à la marge de travailleur agricole, de voyageur et d'artisan. Au bout de ce trou noir, une nouvelle vie : la *Vita Nova*. Ce trou noir, Olivier Rolin lui donne, dans une interview de 2017, un autre écho, usant lui aussi d'une métaphore spatiale : « cesser ce que nous faisons, ce n'était pas pour autant retourner à la fin d'avant, c'était être nulle part »⁸¹.

2.3. Ce dont le roman de Mai peut être le nom

Ce récit des années 68, récit autobiographique auquel son auteur tente de donner une résonance collective, Jean-Pierre Martin lui donne une signification littéraire. Évoquant la « déconversion », il écrit ainsi :

*Un tel geste n'est pas sans rapport avec le devenir écrivain, ou avec la mutation de l'œuvre. Invitant à une forme de pensée qui exclut toute certitude, il porte sur le monde une interrogation en quelque sorte littéraire.*⁸²

Pour des ex-gauchistes d' « origine intellectuelle », la dissolution des organisations gauchistes, le retour à la vie civile, ce que Jean-Pierre Martin nomme « reconversion », a parfois en effet marqué le début d'une vocation littéraire. Cela est parlant concernant la catégorie de romans traitant des années 68 la plus étudiée par la critique, celle dite des « romans d'établis ».

⁸⁰ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova, op.cit.*, p. 13.

⁸¹ *Les discussions du soir avec Jean-Christophe Rufin*, « Olivier Rolin : de la gauche prolétarienne à la littérature » [en ligne], France-Culture, 24 mars 2017, 18:42. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-discussions-du-soir-avec-jean-christophe-rufin/de-la-gauche-proletarienne-la> (consulté le 12 septembre 2017).

⁸² Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova, op.cit.*, p. 27.

2.3.1. Du livre à l'usine, de l'usine au livre : les établis et leurs romans

Il faut attendre 1978, soit dix ans après Mai 68, pour que paraisse *L'Établi*, de Robert Linhart⁸³, le plus souvent considéré comme le premier « roman d'établi ». Cette catégorie que j'ai pu évoquer brièvement, il convient à présent de s'y arrêter. Un numéro de la revue *Les Temps modernes* consacré aux « ouvriers volontaires »⁸⁴, paru en 2016 et dirigé par Jean-Pierre Martin, donne une liste des romans d'établis :

Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978.

François Baudin, *La Mer gelée en nous*, Pont du rôle, Fédérop, 1978.

Nicolas Dubost, *Flins sans fin...*, Paris, Maspero, 1979.

Dorothée Letessier, *Le Voyage à Paimpol*, Paris, Le Seuil, 1980.

Leslie Kaplan, *L'Excès-l'usine*, Paris, P.O.L, 1982.

Daniel Rondeau, *L'Enthousiasme*, Paris, Quai Voltaire, 1988.

Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 1995.

Jean Rolin, *L'Organisation*, Paris, Gallimard, 1996.

Marie-France Bied-Charreton, *Usine de femmes*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Michel Arbatz, *Le Maître de l'oubli*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2008.

Claire Brière-Blanchet, *Voyage au bout de la révolution. De Pékin à Sochaux*, Paris, Fayard, 2009.

Cette catégorie de romans n'a pas été constituée autour de critères formels. Le terme « roman » est même à prendre avec une grande prudence, si l'on se penche sur le cas de *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan, qui rassemble une série de fragments de prose ordonnés par « cercles », empruntant sa forme à la *Divine comédie* de Dante. À l'inverse de ce texte singulier, on pourrait placer le plus tardif des « romans d'établis », *Voyage au bout de la révolution, de Pékin à Sochaux*, de Claire Bied-Charreton, plutôt dans le genre du témoignage. Du point de vue thématique également, les romans d'établis ne sont pas toujours des romans de l'établissement, comme en témoigne *Le voyage à Paimpol* de Dorothée Letessier, qui raconte le voyage d'une ouvrière de Saint-Brieuc à Paimpol,

⁸³ Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978.

⁸⁴ Jean-Pierre Martin (dir.) *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, *op.cit.*

ouvrière qui n'est pas une militante établie en usine pour des raisons politiques. Les faits racontés ne constituent pas cette liste de romans en corpus homogène ; si la plupart de ces textes se concentre sur l'expérience de l'établissement (outre le roman de Dorothée Letessier), Jean Rolin prend le parti de n'accorder qu'une petite partie de son roman à l'établissement, en mettant cette période en écho avec d'autres épisodes de sa vie. Le seul point de convergence entre toutes ces œuvres réside sans doute dans le pacte qu'elles instaurent avec le lecteur. Si la plupart ont recours à la fiction, notamment par le changement des noms des narrateurs ou personnages principaux, toutes ont une forte charge autobiographique. Ceci est lié à une spécificité générique du roman d'établis, roman toujours écrit par un ancien établi.

De par la singularité historique de l'établissement, les auteurs de l'ensemble des romans d'établis ont en commun d'avoir été des militants maoïstes. Et quoique la Gauche Prolétarienne soit l'organisation maoïste dominante dans ce corpus, elle n'est pas la seule, Leslie Kaplan ayant milité à Vive la révolution!⁸⁵. Les parcours militants des auteurs de romans d'établis sont pourtant variés, tout d'abord par les positions qu'ils ont occupées au sein d'organisations militantes et le rôle qu'ils ont joué dans les événements de Mai 68. Linhart et Rondeau étaient des dirigeants de UJC(ml) au printemps 68 quand les autres étaient des militants de base. Jean Rolin et Jean-Pierre Martin ont participé au mouvement étudiant parisien, Leslie Kaplan était, au début du mois de mai, employée depuis cinq semaines dans l'usine des machines à laver Brandt⁸⁶, et a « vécu les événements de Mai 68 à l'intérieur d'une usine occupée »⁸⁷. Si la plupart, également, sont parisiens, ce n'est pas le cas de la rennaise Dorothée Letessier ou du lorrain François Baudin. Le parcours scolaire de ces auteurs n'est également pas homogène. Ainsi, Robert Linhart et Olivier Rolin ont étudié à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Leslie Kaplan à l'École normale supérieure de Cachan, Jean Rolin en classe

⁸⁵ Cf. Annexes : organisations, p.104

⁸⁶ Béatrice Vallaëys et Annette Lévy-Willard, « Leslie Kaplan, 24 ans, militante maoïste (UJC-ML), établie à l'usine Brandt de Lyon depuis le 1er avril 1968. "On discute de tout! Que veut-on, quelle vie" ? » [en ligne], *Libération*, 22 mai 1998. URL : https://www.liberation.fr/cahier-special/1998/05/22/special-mai-68leslie-kaplan-24-ans-militante-maoiste-ujc-ml-etablie-a-l-usine-brandt-de-lyon-depuis-_235834 (consulté le 2 octobre 2018)

⁸⁷ Leslie Kaplan, « Usine », in *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, op.cit., p. 279.

préparatoire, Jean-Pierre Martin, Daniel Rondeau à l'université quand François Baudin, Nicolas Dubost et Dorothee Letessier étaient employés avant l'établissement et n'avaient pas ou peu fait d'études supérieures. Malgré les trois derniers écrivains qui constituent des exceptions parmi les ex-établis devenus romancier, la critique a défini la figure de l'établi en fonction de leur rupture avec le système scolaire :

Un jeune qui quittait volontairement le système scolaire pour aller « à la production » – le plus souvent en usine – pour participer à un travail de mobilisation révolutionnaire des ouvriers et pour s'éduquer lui-même au contact des prolétaires, pour utiliser les termes d'alors.⁸⁸

Ce passage de l'école à l'usine n'était ainsi pas subi, à la suite, par exemple, d'un échec scolaire, mais choisi. Les établis étaient donc, ainsi que choisit de les appeler Virginie Linhart, des « volontaires pour l'usine »⁸⁹, avant tout maoïstes, parmi lesquels de nombreux militants passés par la Gauche Prolétarienne. Manix Dressen évoque les concernant le chiffre de 2000 à 3000 et effectue une sociologie de ces volontaires, ici synthétisée par Érik Neveu :

[L']enquête [de Manix Dressen] met en évidence la concentration des établis sur les générations nées entre 1947 et 1952. Elle y situe à environ 60 % le poids de jeunes de milieux favorisés (cadres, professions libérales, petits patrons). Ces jeunes – y compris les 12 % d'enfants d'ouvriers – ont en général un bon bagage scolaire (bac + 3, classes préparatoires). La majorité avait de forts engagements associatifs, une éducation religieuse massivement catholique. Les pratiques d'établissement furent souvent plus qu'une aventure de quelques mois, pour durer des années, marquer des vies, même si presque tous les établis avaient quitté l'usine à la fin des années 1990.⁹⁰

La proportion de romans d'établis écrits par des militants issus de « milieux favorisés », ayant eu accès aux études supérieures parfois à des niveaux très

⁸⁸ Érik Neveu, « Rétablir les établis... », in *Savoir/Agir*, n° 6, 2008, p. 49.

⁸⁹ Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine*, Paris, Seuil, 1994, cité par Érik Neveu, *op.cit.*, p. 49.

⁹⁰ Manix Dressen, *De l'amphi à l'établi, les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris, Belin, 1999, cité par Érik Neveu, *op.cit.*, p. 49.

élevés est largement supérieure. Mai 68 a représenté pour eux une première rupture biographique, d'études littéraires très poussées, ils sont passés à l'usine, ont changé de nom, se sont inventés une vie, sont parfois entrés dans la clandestinité. Dès années plus tard, au milieu des années 1970, alors que le gauchisme refluit, est intervenue une deuxième rupture biographique, plus indéfinie celle-là, dépendant des situations individuelles, que Jean-Pierre Martin nomme le « trou noir ». Cet échec a marqué pour eux un retour à la littérature, comme en témoignent les dates de publication des premiers romans d'établis, à partir de 1978.

2.3.2. *Le roman de Mai, secousse secondaire des années 68*

Boris Gobille a étudié comment des écrivains s'étaient engagés dans les événements de Mai 68 par l'écriture de tribunes et la participation à des journaux militants, puis, en « alignant leurs modes de mobilisation sur ceux du mouvement »⁹¹ par la création d'organisations comme le comité d'action / étudiants-écrivains, ceci « au titre d'égaux des contestataires »⁹² (Antelme, Blanchot, Bounoure, Duras). Il a également décrit comment « [l]e champ des avant-gardes » avait été « affecté par les événements »⁹³. Interrogeant l'autonomie du politique et de l'esthétique⁹⁴, elles ont tracé « une équivalence, sinon un lien de nécessité entre révolution politique et esthétique »⁹⁵. Mais les romans que je vais aborder dans ce travail sont détachés de ces expériences. Leurs auteurs n'étaient pas écrivains en 1968, et le sont devenus une fois les années 68 passées. Ces années marquent également un déclin des avant-gardes littéraires marquées par Mai 68, comme le rappelle Boris Gobille :

À partir du milieu des années 1970, [le geste avant-gardiste] pâtit en effet de la relégation de l'ambition révolutionnaire qui l'accrochait auparavant à un horizon

⁹¹ Boris Gobille, *op.cit.*, p. 361.

⁹² *Idem.*

⁹³ *Ibid.*, p. 363.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 362.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 363.

*de transformation sociale radicale. Il pâtit également du glissement du nomos du champ de l'invention à un plus grand conservatisme formel.*⁹⁶

Cette « restauration »⁹⁷, ainsi que la nomme Boris Gobille est un marquée par un « retour au roman classique et psychologique, la valorisation du vécu, (...) la domination médiatique de la *doxa* libérale et conservatrice et de la « pensée anti-68 »⁹⁸. C'est dans ce « monde littéraire » là que les cinq romans qui composent le corpus de ce travail sont écrits et publiés. Aussi, bien que traitant de Mai 68, ils ne s'inscrivent pas dans les gestes littéraires expérimentés par les écrivains de Mai 68, mais empruntent les codes d'un roman qui leur est presque antithétique, ceux du roman réaliste « classique ». De plus, l'entrée en littérature des auteurs de ces romans est séparée de Mai 68 par un « trou » de près de dix années pendant lesquelles leurs auteurs ont refusé le travail intellectuel, comme ce fut le cas des auteurs de romans d'établis. Aussi, ce que je nomme « roman de Mai » emprunte à la tradition critique qui a constitué la catégorie des romans d'établis. En effet, pour établir un corpus, j'ai accordé la primauté à des faits biographiques : le militantisme des auteurs dans des organisations d'extrême gauche dans les années 1970. Je n'établis toutefois pas de bornes temporelles, cette catégorie est donc appelée à s'étendre à d'autres titres, du moins du temps qu'il restera des ex-gauchistes de 1968. J'ai constitué, à partir des bibliographies d'études et de colloques, ainsi que les recensions des journaux, une liste de 27 titres, versée en annexe⁹⁹. Tous ont été écrits par des anciens militants gauchistes, mais les obédiences, les chapelles, sont nombreuses. On y trouve ainsi beaucoup de maoïstes, notamment parmi les « établis », mais également des trotskistes, des marxistes-léninistes, des anarchistes.

Les parutions de romans de Mai coïncident avec la fin des années où les organisations gauchistes ont été les plus actives, soit le milieu des années 1970. Cette période marque le début d'un déclin rapide de ces organisations au profit des luttes pour les minorités (mouvement féministe, mouvement en faveur des

⁹⁶ Boris Gobille, *op.cit.*, p. 371.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 372.

⁹⁸ *Idem.*

⁹⁹ Cf. Annexes : bibliographie, p.106.

minorités sexuelles) ou pour un nouveau genre de tiers-mondisme prenant la forme de l'action humanitaire. Si je ne peux considérer la liste que j'ai dressée comme exhaustive, il me semble du moins qu'elle offre un aperçu de certaines tendances. Ainsi, je ne cite pas deux romans parus au début des années 1970 et qui racontent Mai 68 parce qu'ils ne sont pas l'œuvre d'hommes et de femmes qui ont eu, durant Mai et l'après-Mai, une activité militante. Le premier est de Robert Merle, *Derrière la vitre*¹⁰⁰, paru en 1970. L'auteur, s'il raconte les événements de Mai 68, notamment à Nanterre, où l'on considère souvent qu'ils ont commencé avec la création du mouvement du 22 mars, l'auteur n'est pas un militant étudiant. Il était, en 1968, professeur à la faculté de Nanterre. Le deuxième est roman policier, *Nada*, de Jean-Patrick Manchette¹⁰¹. Si cet auteur a bien milité dans des organisations d'extrême, et notamment au Parti Communiste Internationaliste (PCI) Trotskiste, cette période de militantisme se cantonne à l'époque de la guerre d'Algérie (1954-1962). Il est, en 1968, scénariste pour la télévision. Après ces deux ouvrages, la production des romans de Mai semble s'être tarie. Je ne cite pas non plus *La Disparition* de Georges Perec, qui en traite, pour les mêmes raisons. Il faut attendre 1978, soit dix ans après les événements, pour que paraisse *L'Établi*, de Robert Linhart, un roman que je retiendrai comme fondateur pour le roman de Mai, puisqu'il fonde déjà celle des romans d'établis. La décennie 1978-1988 est dense en publications (8). Malgré une absence de parutions dans la première moitié de la décennie 1990-2000 (que le caractère non exhaustif de mon inventaire ne permet pas d'interpréter plus avant), la plupart de ces romans paraissent dans un espace temporel de près d'une quinzaine d'années, entre 1995 et 2009, soit peu ou prou entre le trentième et le quarantième anniversaire de Mai 68. Ce sont des romans de cette période que j'ai souhaité étudier, d'une part, parce que les romans d'établis des années 1980 ont déjà été amplement étudiés, d'autre part, parce que cette période est postérieure à la période de constitution de la *doxa* sur Mai 68 que Kristin Ross établit entre 1978 et 1988. Ce contexte me permettra d'analyser comment les auteurs se positionnent par rapport à cette *doxa*. Pour ce faire, j'ai constitué un corpus de cinq romans avec pour règle de ne

¹⁰⁰ Robert Merle, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1970.

¹⁰¹ Jean-Patrick Manchette, *Nada*, Paris, Gallimard, Série noire, 1972.

choisir que des romanciers qui ont milité dans la même organisation, et qui, s'il ne se sont pas forcément connus, ont en tout cas, à une période de leur vie, partagé des références communes. J'ai ainsi choisi des romans anciens maoïstes passés par la Gauche Prolétarienne (Jean et Olivier Rolin, Jean-Pierre Martin) et *Vive la révolution!* (Leslie Kaplan), deux organisations nées d'une scission de l'Union des Jeunes Communistes marxistes léninistes (UJC(ml)). Cela me permet de citer la tradition critique des romans d'établis tout en opérant un décalage par rapport à celle-ci. Je ne traiterai ainsi qu'une frange du roman de Mai, le roman de la Gauche Prolétarienne.

J'ai tâché, dans cette première partie, de décrire le contexte dans lequel le discours porté par ces romans s'inscrit, afin de pouvoir étudier les phénomènes d'interdiscursivité à l'œuvre dans chacun d'eux. J'ai tâché d'esquisser le contexte des années maoïstes, référentiel historique de ces romans, ainsi que le parcours type de ces militants. J'ai enfin émis l'hypothèse que le roman de Mai était le produit de l'échec de l'action révolutionnaire. Je tenterai ainsi de lire les cinq romans du corpus à travers ce prisme. Mes analyses s'attacheront à étudier, dans les cinq romans du corpus, ces trois dimensions discursives, historiques, et la dernière que je qualifierai de « mélancolique », ainsi que les dispositifs narratifs, poétiques, énonciatifs contribuant à remettre en jeu la mémoire de Mai 68.

3. Analyse : *Tigre en papier*, d'Olivier Rolin et *L'Organisation*, de Jean Rolin

Olivier et Jean Rolin sont frères. Ils sont nés respectivement en 1947 et 1949, et avaient ainsi 19 et 21 ans en Mai 68. L'aîné étudie alors les lettres à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm après des classes préparatoires au lycée Louis-le-grand, où son frère cadet Jean étudie encore lorsqu'éclatent les événements. Mai et l'après-Mai marquent pour eux une rupture. Ils s'engagent dans le même mouvement maoïste, la Gauche Prolétarienne (GP), renonçant de fait à leurs études. Olivier Rolin entre en clandestinité en 1970¹⁰², après avoir fondé une branche armée de la GP, la Nouvelle Résistance Populaire (NRP) à la suite d'interdiction de la GP au nom des lois Marcellin (27 mai 1970)¹⁰³. Jean Rolin, lui, a un parcours de militant de base dans l'organisation gauchiste. Après une période d'établissement à Saint-Nazaire¹⁰⁴, il commence une carrière de reporter en 1973, à *Libération*. Malgré cette différence notable dans l'intensité de leur engagement, c'est Jean Rolin qui, le premier, fait paraître son roman des années 68. La parution de *L'Organisation* chez Gallimard (1996) précède de six ans celle de *Tigre en papier* dans la collection Fiction&Cie du Seuil (2002). Les deux écrivains sont déjà reconnus dans le champ littéraire, installés depuis vingt ans (Jean Rolin publie son premier roman¹⁰⁵ en 1982, Olivier Rolin en 1983¹⁰⁶), publiés dans deux maisons d'éditions importantes et récompensés par des prix. Aussi, les frères Rolin ont un parcours littéraire quelque peu différent de celui de Jean-Pierre Martin et Leslie Kaplan, dont les premiers « romans », étaient des romans d'établis. Connus comme « écrivains-voyageurs » — bien qu'Olivier

¹⁰² Emmanuelle Loyer, « Sous les pavés, la Résistance. La Nouvelle Résistance populaire, appropriation et usages de la référence résistante après Mai 1968 » [en ligne] in Garnier, Bernard, Leleu, Jean-Luc, Simonin, Anne, Quélien, Jean (dir.), *Pourquoi résister? Résister pour quoi faire?*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 12. URL : <https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01053587/document> (consulté le 20 septembre 2018).

¹⁰³ Daniel Bensaïd, « La Gauche prolétarienne et la violence réformatrice » [en ligne], in *Rouge* n° 66, 1^{er} juin 1970. URL : <http://danielbensaid.org/La-Gauche-proletarienne-et-la-violence-reformiste> (consulté en ligne le 7 septembre 2018).

¹⁰⁴ Jean-Baptiste Harang, « Jean Rolin, la mémoire et la mer » [en ligne], in *Libération*, 24 février 2005. URL : https://next.liberation.fr/livres/2005/02/24/jean-rolin-la-memoire-et-la-mer_510682 (consulté de 4 août 2018).

¹⁰⁵ Jean Rolin, *Chemins d'eau*, Paris, La table ronde, 1982.

¹⁰⁶ Olivier Rolin, *Phénomènes futurs*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 1983.

Rolin refuse ce terme —, Olivier et Jean Rolin auront ainsi attendu une vingtaine d'années avant d'écrire sur leurs années de militantisme. Si Jean Rolin ne s'est que peu exprimé sur les raisons de ce choix de revenir sur les années 68 à l'orée des années 2000, Olivier Rolin, lui s'en est largement expliqué. Il déclarait ainsi, sur France-Culture en 2017 :

J'ai mis trente ans, pas pour tomber le masque, mais pour me sentir autorisé à parler d'une histoire qui était avant tout une histoire collective. Ensuite dans les années 80, 90 je considérais que je n'avais pas à m'emparer, fût-ce par le roman, de choses qui étaient une aventure collective.¹⁰⁷

« Fût-ce en roman » : le genre romanesque, comme le sous-entend Olivier Rolin, serait selon lui capable de se saisir au mieux des années 68.

3.1. Entre fiction et autobiographie

Dans *Tigre en papier* comme dans *L'Organisation*, une des stratégies mises en place est de jouer sur le pacte avec le lecteur par le biais de la distance entre l'auteur et narrateur ainsi que son corollaire, la distance entre l'histoire racontée et le référent historique ; une forme de licence fictionnelle. Dans *Tigre en papier*, Martin, le narrateur partageant quelques traits communs avec l'auteur dont celui d'avoir été au début des années 1970 dirigeant d'une organisation gauchiste clandestine et d'être devenu « homme de lettres », tourne en rond, de nuit, sur le périphérique, aux côtés d'une jeune femme, Marie, fille d'un ancien compagnon d'armes décédé une vingtaine d'années auparavant, Treize. L'utilisation de la deuxième personne crée un trouble dans l'adresse du texte. Le narrateur l'utilise à la fois pour s'adresser à lui-même dans de longs passages de monologue intérieur et pour s'adresser à la fille de Treize lors de passages au discours direct, plus rare — la jeune fille ne prend pas la parole, autrement que pour répondre aux provocations du narrateur sur son jeune âge, sur les caractéristiques supposées de sa génération. Dans ces passages au discours direct, le « je » apparaît, souvent dilué dans un « nous ». La vie même du narrateur, n'apparaît qu'en creux dans le

¹⁰⁷ *Les discussions du soir avec Jean-Christophe Rufin, op.cit, 06:30.*

récit de la vie de ce « nous », de cette « aventure collective », dont Treize était également un acteur : « Si je te raconte quand même ça, c'est parce que ton père était une partie de nous, de cet être multiple, entre héros et clown, qui s'appelait nous. »¹⁰⁸

L'Organisation prend la forme plus conventionnelle d'un récit à la première personne et au passé simple. Un narrateur raconte son passé : les années de militantisme dans « l'Organisation », puis l'après, les voyages, la drogue, l'alcoolisme. Si le nom de ce narrateur n'apparaît pas, un certain flou est instauré autour des lieux, des événements et des personnages, marquant ainsi un écart par rapport aux conventions du roman réaliste. Ces deux romans sont ainsi dans une tension permanente entre récit autobiographique et fiction, mise à distance de l'histoire par une série de procédés narratifs, énonciatifs, qu'il s'agira ici de comparer. Car la singularité de ces deux livres, écrits par deux frères qui ont partagé une même histoire militante à quelques années d'intervalle, invite à les lire ensemble, à cerner la manière dont ils approchent leur référent historique. J'aborderai ainsi, tout d'abord, comment ils traitent leur référent historique commun pour enfin montrer comment ils mettent en scène la mélancolie de leurs personnages principaux, mélancolie qui constitue l'amorce d'un discours sur l'histoire.

3.2 Des romans à clés

Selon Mathilde Barraband, la nature même des projets de Jean Rolin dans *L'Organisation* et d'Olivier Rolin dans *Tigre en papier*, leur « référentiel historique fort » et « l'ambiguïté d'un projet à la fois testimonial et romanesque »¹⁰⁹ conduit à les voir comme des « romans à clé ». Jean Rolin et Olivier Rolin utilisent un certain nombre de « signaux » du roman à clé. Le premier est le masquage des noms des personnages et des toponymes, attaquant

¹⁰⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 129.

¹⁰⁹ Mathilde Barraband, « Organisations secrètes : la Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine » [en ligne], in Anthony Glinoeur (dir.) *Romans à clés : Les ambivalences du réel*, Presses universitaires de Liège. URL : <http://books.openedition.org/pulg/2301> (consulté le 12 octobre 2018).

ainsi, selon Mathilde Barraband « l'instrument d'incarnation par excellence du récit réaliste »¹¹⁰.

Les signaux du roman à clé sont, chez Olivier Rolin, concentrés sur les personnages, et le nom du groupe dont ils sont membres au début des années 1970. Ainsi, l'organisation pour laquelle il milite se nomme « La Cause », nom qui rappelle le journal édité de 1968 à 1972 par la Gauche Prolétarienne, *La Cause du peuple*. Si l'ami décédé « Treize » se nomme ainsi parce qu'il a pris une photo de douze autres camarades et n'y était pas par superstition, un autre surnommé Forster, devenu secrétaire d'État sous le premier mandat de François Mitterrand, invite le lecteur à chercher l'homme derrière le pseudonyme. Des surnoms de militants passent, un « Danton », « un Gédéon » pour GD, grand dirigeant, figure fictionnelle de Benny Levy, dirigeant et théoricien de la gauche prolétarienne. Cette emploi de pseudonymes n'est pas sans rapport avec les pratiques militantes de la GP, ainsi que le remarque Mathilde Barraband. « Danton » était le nom de code de Régis Debray. Benny Levy portait, durant les années de la GP le surnom francisé de Pierre Victor, « Gédéon » est donc un « nom de code au carré »¹¹¹. Cette utilisation des noms de codes, remarque-t-elle, répondait « aux nécessités de la vie clandestine »¹¹², mais elles « témoignaient aussi de l'importance que pouvait revêtir l'imaginaire de la Résistance au sein de cette organisation »¹¹³. Le dispositif littéraire d'Olivier Rolin se fait ainsi l'écho d'une pratique militante et de l'imaginaire révolutionnaire propre à la Gauche Prolétarienne.

Dans *L'Organisation*, ce sont surtout les toponymes qui sont masqués. Comme le remarque Mathilde Barraband, les noms de lieux y sont très souvent désignés par leurs initiales :

Le narrateur se fait ainsi acheminer « de N. à S. », va et vient entre le « foyer d'E. » et la « maison de H. » dans la « ville de M. ». Au recours à l'initiale s'ajoute des

¹¹⁰ Mathilde Barraband, « Organisations secrètes : la Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine » p. 7.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 11.

¹¹² *Idem.*

¹¹³ *Idem.*

retraits, non moins visibles, de noms propres : « l'Organisation » n'est pas nommée, ni « l'Usine » qui constitue un des cadres des premiers chapitres. Le texte entre ainsi dans une tension contradictoire entre documentaire et dissimulation, où le lecteur est invité à compléter ce qui se transforme en un véritable texte à trous.¹¹⁴

Mais ce régime n'est pas homogène. Ainsi, lorsque le narrateur est conduit « de N. à S. », afin d'ensuite rejoindre la ville de « P. » pour s'établir sur le chantier naval¹¹⁵, il marche à pieds entre « entre la gare de Méru et le village de T. ».¹¹⁶ La mention de Méru, commune bien réelle de Picardie, donne une précision géographique en même temps qu'elle rend un peu illusoire ce masquage, accentue son caractère artificiel. Il faut noter que ce régime concerne essentiellement la première partie du récit, qui décrit les années de militantisme du narrateur jusqu'à son exclusion de l'Organisation¹¹⁷ et sa tentative de suicide aux barbituriques qu'il regrette aussitôt, se rendant d'urgence, en mobylette, à « l'hôpital de S. »¹¹⁸. À la suite de cela, le narrateur part pour l'Irlande et les ghettos catholiques de Belfast et de Derry où se déroulait, dans les suites de Mai 68 et d'un mouvement pour les droits civiques des catholiques pauvres d'Irlande du Nord, les débuts d'une guerre civile entre républicains catholiques et unionistes protestants. Ce voyage marque le passage à un autre régime, que l'on pourrait nommer topographique, et les toponymes sont toujours cités avec précision :

Le 18 août, après avoir traversé en stop la Grande Bretagne, puis passé à bord d'un ferry le canal du Nord, nous assistions, Jean-Noël et moi, à l'incendie — d'origine criminelle à n'en pas douter — du cinéma le Clonard, sur Falls Road, la principale artère d'un des plus fameux ghettos catholiques de Belfast.¹¹⁹

¹¹⁴ Mathilde Barraband, « Organisations secrètes : la Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine » p. 8.

¹¹⁵ Si l'on établit ici une concordance avec la biographie de l'auteur, établi quelques à Saint-Nazaire dans un chantier naval, on voit que l'initiale « P. », ne correspondant pas au référentiel géographique, tente de dévier la lecture à clé.

¹¹⁶ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 70.

¹¹⁷ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 111.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 123.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 135.

Comme on le voit, cette précision géographique est accompagnée par une plus grande précision temporelle. « Le 18 août » est mentionné, bien qu'il ne soit que rarement, dans le roman, précisé l'année à laquelle le récit se situe. On peut toutefois imaginer qu'il s'agit de la deuxième moitié de l'année 1971, le récit suivant une chronologie stricte. Puisqu'il est ensuite fait mention d'une manifestation en janvier 72 dans le *Free Derry*¹²⁰, et qu'entre leur arrivée en Irlande et cette manifestation, le narrateur raconte son seul Noël irlandais, à Belfast¹²¹. Les toponymes réapparaissent : Derry, Belfast, Ardoyne. De nombreux renseignements temporels complètent cela. Les organisations nommées d'après leur référentiel (IRA, ETA) et non plus par des noms fictifs comme « L'Organisation ». Le flou de la première partie se dissipe donc largement. Mais il est important de noter qu'un nouveau changement de régime a lieu lorsque le narrateur rentre en France et, qu'après 1974, il sort totalement du militantisme pour entrer dans un autre groupe, qui n'est pas politique celui-là, mais réunit des toxicomanes autour de la consommation du « Produit ». Le flou revient alors. Si le narrateur est à Paris, lieu qu'il connaît bien, et que la géographie est balisée par quelques lieux désignés par leur toponyme (La fontaine Saint-Michel¹²², le Val-de-Grâce¹²³, le bois de Boulogne¹²⁴), que le village où il rejoint son amante est lui aussi bien nommé (Uzès¹²⁵ dans le Gard), ce sont maintenant les êtres qui s'évanouissent, comme rendus fantomatiques par leur toxicomanie, toxicomanie dans laquelle ils échouent, pour la plupart, après une vie de militant dans les années fastes des organisations gauchistes. Ainsi, le narrateur est « introduit dans ce groupe » de toxicomanes par « deux amis, X et Y »¹²⁶. Ces initiales ne renvoient à rien d'autre qu'à l'indétermination de ces êtres aliénés par la drogue. Le « Produit » reste indéfini, il n'est pas autrement caractérisé que par le groupe

¹²⁰ Le *Free Derry* est une enclave républicaine de Derry où le narrateur et son ami Jean-Noël passent le plus clair de leur séjour en Irlande du nord. Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 148.

¹²¹ *Ibid.*, p. 144.

¹²² *Ibid.*, p. 191.

¹²³ *Ibid.*, p. 192.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 193.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 199.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 189.

qui se réunit autour de lui, évoquant ainsi « L'Organisation », autre nom propre. L'amante même du narrateur, Sally, porte un nom assez peu probable pour l'épouse d'un agriculteur du Gard. Il évoque plus le personnage d'une fiction américaine ou la *Long Tall Sally* chantée par les Beatles en 1964. Sally peut être vue comme un pseudonyme donnant à ce personnage énigmatique qui magnétise le narrateur une aura légendaire.

3.3. La farce de la violence politique

Ainsi, l'utilisation de ce flou chez Jean Rolin, tantôt sur les lieux et les événements (récit des années militantes), et tantôt sur les personnages (moment toxicomane) porte des traces d'ironie si on le compare à la précision du récit des combats en Irlande du nord. Si les militants de l'Organisation sont décrits comme les acteurs inconscients d'une farce faite de petits coups d'éclat (graffitis, bagarres avec la police) et d'attentats toujours ratés, le narrateur semble admirer ceux d'Irlande. Ainsi, il évoque, concernant l'Irlande « des chants républicains presque toujours extrêmement beaux, tels que *We are off to Dublin in the Greens* »¹²⁷, description qui, mise en regard de celle de l'hymne de l'Organisation, *Le Chant des nouveaux partisans*¹²⁸ montre un traitement différent, une ironie marquée pour le folklore des gauchistes :

*Lorsque Jules, promis à un brillant avenir, vint nous faire écouter l'hymne tout frais pondu de l'Organisation — le Chant des nouveaux partisans, dans lequel se rencontraient à foison des perles comme celle-ci : « C'est pas sur vos tapis qu'on meurt de silicose, patrons qui exploitez et flics qui matraquez », phrase dont la bêtise, à la réflexion, me paraît venir surtout de ce qu'elle suppose des goûts communs aux patrons et aux flics en matière de tapis —, nous n'avons pas hésité à lui faire comprendre, avec quelques circonlocutions, que nous le trouvions ridicule.*¹²⁹

¹²⁷ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 137.

¹²⁸ Composé en 1969, par l'ancienne chanteuse « yé-yé » devenue militante de la Gauche Prolétarienne Dominique Grange.

¹²⁹ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 41.

Un tel passage représente bien le mode sur lequel Jean Rolin décline l'ironie dans *L'Organisation*, particulièrement dans sa description des années gauchistes et de leurs personnages. Elle apparaît par de multiples commentaires s'insérant entre des virgules (« promis à un brillant avenir » ; « à la réflexion » ; « avec quelques circonlocutions ») ou des tirets, allant jusqu'à emboîter des commentaires dans les commentaires. Le passage au présent de narration puis le retour au récit au passé simple montre que cette ironie est la marque d'une distance entre le référentiel historique et le contexte depuis lequel l'auteur écrit.

Qualifier les débats entre militants de circonlocutions participe d'une description de la vie militante comme faux-semblant. Tout les aspects de la vie de l'Organisation sont décrits comme une farce jouée par des acteurs en costume. Ainsi en va-t-il de l'usage de la violence :

Il convient de noter que la bagarre ne représentait qu'une part minime de l'activité militante. (...) La préparation et la diffusion des tracts (...) tiennent une place bien plus grande dans la vie militante, ainsi que les visites aux sympathisants, la vente au porte-à-porte du journal ou les interminables réunions destinées à préparer les activités susdites.¹³⁰

La parole, les « circonlocutions », « les interminables réunions », prennent dans le récit de Jean Rolin le pas sur l'action politique proprement dite. Raconter cette époque en roman, c'est ainsi raconter, dans la perspective de l'auteur, la farce d'une action révolutionnaire fictive mue par un maoïsme imaginaire. Sur ce point, *Tigre en papier* et *L'Organisation* se rencontrent et quelques exemples méritent d'être cités ensemble. Dans *Tigre en papier*, Olivier Rolin ironise ainsi sur le fait que la grande victoire des actions violentes menées par La Cause (bagarres, graffitis, pillages, enlèvements et séquestrations) serait d'alimenter les pages « agitation et subversion »¹³¹ du journal *Le Monde* et d'ainsi bâtir la légende d'une organisation clandestine plus puissante qu'elle ne l'était¹³². Alors qu'il travaille

¹³⁰ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 25.

¹³¹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 229.

¹³² *Ibid.*, p. 255.

sur un chantier naval, le narrateur de l'Organisation apprend que les habitants de la ville croient que des centaines de « maos » tiennent le maquis dans les marécages à sa périphérie, alors que l'Organisation ne compte là que quelques membres plutôt désorganisés et sans moyens¹³³. Lorsqu'il se fait licencier de son poste de nettoyeur dans les cuves à produits chimiques des cargos du port de « P. » sur ordre des renseignements intérieurs, son patron le supplie pour que l'Organisation, qu'il imagine puissante, ne se venge pas¹³⁴. Le narrateur ne le détrompe pas, préférant faire persister cette légende.

Le jeu sur les faux-semblants trouve son expression la plus concrète dans le travestissement fréquent des militants, dans *Tigre en papier* comme dans *L'Organisation*. Lorsque le narrateur de *L'Organisation* rencontre son frère¹³⁵ à la gare d'Orsay pour qu'il l'aide à trouver des explosifs, ce dernier, vivant dans la clandestinité, se présente au rendez-vous « les cheveux teints » et portant « divers artifices [qui le] rendaient à peu près méconnaissable »¹³⁶. Dans *Tigre en papier*, Martin évoque une traversée de la Haute-Saône à bord d'une Mercedes volée avec laquelle il comptait enlever un député. Pour ne pas attirer l'attention, lui et ses camarades se travestissent : « vous portiez des gilets et d'impayables chapeaux en velours pour avoir l'air de notaires ou de médecins de campagne, c'est du moins ce que vous vous imaginiez »¹³⁷. Le militantisme politique post-68 est décrit comme une farce, un carnaval qui trouve dans *L'Organisation* une expression décalée bien loin de la France des années 1970, pendant la guerre de Yougoslavie : une caravane de mystiques bouddhistes, de moines, de journalistes et de célébrités qui tentent de ravitailler Sarajevo en franchissant une ligne de front¹³⁸, et dont

¹³³ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 91.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 61.

¹³⁵ Ce frère n'a pas de nom mais est présenté comme un membre imminent de l'Organisation, responsable de sa branche militaire, et évoque donc Olivier Rolin lui-même.

¹³⁶ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 157.

¹³⁷ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 9.

¹³⁸ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 203.

Jean Rolin dit qu'elle était pour lui une « métaphore » de ce que fut l'action politique de la Gauche Prolétarienne.¹³⁹

La question de la violence n'échappe pas à cette ironie. Si, dans les deux romans, l'Organisation et La Cause prônent l'usage de la violence, leurs actions ne vont jamais jusqu'au bout. Dans *L'Organisation*, les coups d'éclat des militants semblent désuets. Lorsqu'un élève de « l'école des Chantiers » est blessé par une machine mal réglée, ils y entrent par effraction, « arrach[ent] au petit bonheur quelques fils, sectionn[ent] quelques tuyaux, [...] répand[ent] sur les lieux des tracts explicatifs »¹⁴⁰. Peu après avoir été renvoyé des chantiers, le narrateur et Frédo, un militant ouvrier de l'Organisation effectuent leur « dernière action commune »¹⁴¹ en peignant sur la coque d'un cargo espagnol « Franco assassin, en gros caractères blancs »¹⁴². Une autre encore — qui n'est, quant à elle, pas du fait du narrateur et des personnages que le roman suit mais de la direction parisienne de l'Organisation — est tout à fait fictive : à l'occasion du procès d'Alain Geismar, qui a bien eu lieu en novembre 1970¹⁴³, *La Cause du peuple* titre « Pas un flic ne sortira de Paris insurgé ! »¹⁴⁴. Appel à l'insurrection armée irréaliste aux vues des moyens de l'Organisation. Ce slogan, le narrateur et son groupe le trouvent « démesuré »¹⁴⁵. Son « ignominie »¹⁴⁶ les pousse à commettre le premier

¹³⁹ Jean Rolin, « "Enjeux Contemporains": "Littérature en vérité - Décrire le réel" » [vidéo en ligne], conférence, Paris, Petit Palais, 29 janvier 2011, 0:43. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=snjW-RSEmeY> (consulté le 12 septembre 2018).

¹⁴⁰ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 105.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 114.

¹⁴² *Idem.*

¹⁴³ Dirigeant de la Gauche Prolétarienne, Alain Geismar était jugé le 24 novembre 1970 pour « reconstitution de ligue dissoute », la GP ayant été interdite par décret le 27 mai 1970. Lors de ce procès, « le principal argument de la défense [fut de] dire que le décret de dissolution de la Gauche Prolétarienne (...) était parfaitement illégal. Ce décret s'appu[yait] en effet sur une loi de 1936 qui visait les groupements fascistes armés qui attaquaient le gouvernement républicain avec les armes. Or, soutient la défense, jamais la Gauche Prolétarienne n'a manifesté en armes, jamais elle n'a tenté de renverser le gouvernement républicain par les armes. » (« 2ème procès d'Alain GEISMAR "reconstitution de ligue dissoute" à la Cour de Sécurité de Paris » [vidéo en ligne], 24 novembre 1970, INA Institut National de l'Audiovisuel, minutes 0:53-1:20. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=l-QrPaQfxNg> [consulté le 20 septembre 2018]).

¹⁴⁴ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 107.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 107.

¹⁴⁶ *Idem.*

acte symbolique qui marque leur « dérive »¹⁴⁷ hors de l'organisation : ils enterrent dans les bois la centaine d'exemplaires de *La Cause du peuple* qu'ils étaient censés distribuer. Dans le même registre des actions politiques qui semblent désuètes, *Tigre en papier* fait le récit d'une série de dégradations commises par Treize, l'ami décédé du narrateur, et les sept « frères Dézingue »¹⁴⁸ qui s'illustrent par leur brutalité : « on barbouillait leurs villas, leurs yachts, leurs voitures, on déversait du purin sur les tapis de leurs hôtels »¹⁴⁹, à quoi s'ajoute le « bousillage de Porsche ou Jaguar »¹⁵⁰. Cette équipée s'arrête lorsque Treize et les sept frères font irruption dans un « concours félin organisé par le Cat Club de la côte d'Opale à l'hôtel Normandy »¹⁵¹ et que l'un de frères s'enfuit après avoir été attaqué par un caniche¹⁵². Martin, le narrateur, conclut son récit ainsi : « c'était disons, assez infantile. Ce n'était pas à la hauteur du monde. »¹⁵³ En plus de ces actions « infantiles », les militants projettent des actions politiques plus lourdes de conséquences, « à la hauteur du monde » ; attentats, enlèvements. Mais, que ce soit dans *L'Organisation* ou dans *Tigre en papier*, aucune de ces actions n'aboutit. *L'Organisation* décrit ainsi comment les projets d'attentats du narrateur (qui ne sont plus directement liés à l'Organisation dont il a été exclu peu de temps auparavant¹⁵⁴) échouent. Son frère, après lui avoir promis de lui fournir des explosifs afin qu'il fasse exploser le British Council en soutien à l'IRA, ne les lui fait jamais parvenir et retourne à la clandestinité sans plus d'explications¹⁵⁵. De la même façon, lorsque, pour protester contre la guerre au Vietnam, un groupe (dont le narrateur ne donne pas le nom ni ne décrit comment il s'est formé) décide de poser une bombe dans un immeuble du quartier de la Défense où se situe le siège

¹⁴⁷ Jean Rolin, *L'organisation*, *op.cit.*, p. 109.

¹⁴⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 213.

¹⁴⁹ *Idem.*

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 214.

¹⁵¹ *Idem.*

¹⁵² *Idem.*

¹⁵³ *Ibid.*, p. 213.

¹⁵⁴ Jean Rolin, *L'organisation*, *op.cit.*, p. 111.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 155.

d'IBM, entreprise qui fournit des ordinateurs à l'armée américaine. L'attentat n'a pas lieu. La cause en est que « l'unique chauffeur dont [ils disposaient] contracta une jaunisse la veille du jour où la bombe devait être posée »¹⁵⁶.

Tigre en papier est, quant à lui, structuré par un souvenir dont le récit fragmentaire est distribué tout au long du texte : l'enlèvement du « Général Chalais, PDG d'Atofram », « une entreprise qui avait licencié des grévistes »¹⁵⁷. Le narrateur reprend par neuf fois¹⁵⁸ son récit et l'interrompt, distrait par un souvenir qu'il saisit au vol, s'engageant dans une digression, un commentaire. L'enlèvement de ce PDG devait se dérouler selon un plan préétabli : le kidnapper, lui administrer un anesthésique afin de le déposer dans une malle dans le hall de la gare Saint-Lazare avant d'avertir des journalistes qu'il se trouvait là. Les kidnappeurs l'observaient d'abord depuis un appartement, dans le XVIème arrondissement, appartenant au fils d'un banquier libanais, Nessim, sympathisant de La Cause¹⁵⁹. Le premier écart par rapport au plan, qui donne lieu à une première scène burlesque, intervient lorsqu'ils tentent d'embarquer le général Chalais dans une camionnette. Alors que le narrateur « plante le canon de [sa] Sten¹⁶⁰ dans son ventre », le général s'évanouit, le narrateur trébuche, et la mitraillette se casse. Martin relève un fait important, qui dévoile le caractère théâtral de cette action, il n'y avait pas de balles dans le chargeur : « on ne chargeait pas nos armes, pour éviter les "bavures" »¹⁶¹. L'anesthésie ne se passe pas non plus aussi facilement qu'ils l'avaient prévu, le produit devant être injecté dans la fesse, et le général ne se laissant pas faire¹⁶². Enfin, alors qu'ils déchargent le coffre en bois dans lequel ils ont enfermé le kidnappé inconscient afin de le charger dans le coffre d'une autre voiture, ce dernier sort « de la très passagère léthargie où il était tombé »¹⁶³

¹⁵⁶ Jean Rolin, *L'organisation*, *op.cit.*, p. 173.

¹⁵⁷ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 29.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 28 ; p. 78 ; p. 86 ; p. 91 ; p. 95 ; p. 115 ; p. 185 ; p. 189 ; p. 226.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 78.

¹⁶⁰ Pistolet mitrailleur britannique de la seconde guerre mondiale.

¹⁶¹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 78.

¹⁶² *Ibid.*, p. 194.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 228.

et casse le couvercle du coffre, contraignant les membres de La Cause à l'abandonner dans le parking souterrain où ils s'étaient arrêtés¹⁶⁴. Le dernier aspect selon lequel cette action est un échec, vient de ce qu'ils apprennent sur l'identité et le parcours de ce personnage. S'ils s'étaient construit le portrait d'un patron exploiteur, ils étaient loin d'imaginer qu'il s'agissait en réalité d'un ancien résistant¹⁶⁵. Ce détail trouble le narrateur d'autant plus que l'organisation à laquelle il appartient, le mode d'action clandestin selon lequel il opère ainsi que l'imaginaire des groupes gauchistes des années 68 sont fortement marqués par la figure du résistant, notamment du franc-tireur, comme le remarque également Emmanuelle Loyer¹⁶⁶.

Si la succession d'échecs permet aux auteurs de raconter les actions violentes menée par ces groupes comme des farces, elle vient dire quelque chose de spécifique à la « lutte armée » en France dans la première moitié des années 1970, telle qu'elle a été conçue et appliquée par les organisation d'extrême gauche. Comme le montre Isabelle Sommier dans *La Violence politique et son deuil*¹⁶⁷, l'intensité de la violence politique en France est sans commune mesure avec celle de l'Italie et de l'Allemagne à la même époque. En 1970, année où la Nouvelle Résistance Populaire (NRP) dirigée par Olivier Rolin kidnappe le député Grailly et le relâche le même jour¹⁶⁸, la France connaît 114 attentats d'extrême-gauche, ne faisant aucune victime (mort ou blessé)¹⁶⁹. La même année, on dénombre en Italie 554 attentats revendiqués par des groupes d'extrême gauche faisant 11 morts¹⁷⁰. Emmanuelle Loyer relève que les actions symboliques menées par un groupe précis, la NRP, s'inscrivait dans un tactique de « guerre théâtrale » à « visée

¹⁶⁴ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 229.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 191.

¹⁶⁶ Emmanuelle Loyer, « Sous les pavés, la Résistance. La Nouvelle Résistance populaire, appropriation et usages de la référence résistante après Mai 1968 » [en ligne] in Garnier, Bernard, Leleu, Jean-Luc, Simonin, Anne, Quélien, Jean (dir.), *Pourquoi résister? Résister pour quoi faire?*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 7. URL : <https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01053587/document> (consulté le 20 septembre 2018).

¹⁶⁷ Isabelle Sommier, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998.

¹⁶⁸ Isabelle Sommier, *op.cit.*, p. 94.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 96.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 98.

pédagogique »¹⁷¹ : « suggérer la voie à suivre, accélérer le mouvement, préparer le peuple à prendre les armes »¹⁷². Isabelle Sommier est quant à elle plus nuancée :

*Constater que, dans les faits, les actions sont surtout demeurées dans l'ordre du symbolique n'autorise ni l'extrapolation qui consiste à affirmer l'absence d'un projet violent au profit d'un vague dessein de « libération » ou d'« expression collective », ni l'euphémisation jusqu'à la négation de la charge violente de l'action.*¹⁷³

Elle en veut pour preuve « la mise en scène militaire, la mobilisation appuyée d'affects agressifs et de référents guerriers, l'exhortation incessante à l'acte ultime »¹⁷⁴ dont témoigne également le slogan publié par *La Cause du peuple* lors du procès Geismar qui choque le narrateur de *L'Organisation*.

Il ne faut pas négliger que la mise en scène de la violence politique dans *Tigre en papier* et *L'Organisation* est une fiction. Le récit des ratages répétés dans les attentats n'ont sans doute pas pour dessein d'éclairer la manière dont le recours à la violence était théorisé et exercé dans les faits. Toutefois, l'ironie des auteurs peut être comprise comme une lecture de l'histoire, une critique des mouvements gauchistes qui auraient cultivé malgré eux un décalage entre la théorie et la pratique de l'action politique qui les aurait conduit à pratiquer un militantisme révolutionnaire plus ou moins imaginaire.

3.4. La « prolétarianisation »

Le recours au travestissement, les théories ne pouvant trouver leur réalisation dans le réel, concourent à décrire les organisations des deux romans dans une logique ironique de faux-semblants. Il en va de même pour l'expérience sociale singulière qu'ont fait les militants de la Gauche Prolétarienne, celle de se mêler aux ouvriers.

¹⁷¹ Emmanuelle Loyer, « Sous les pavés, la Résistance. La Nouvelle Résistance populaire, appropriation et usages de la référence résistante après Mai 1968. », *op.cit.*, p. 12.

¹⁷² *Idem*

¹⁷³ Isabelle Sommier, *op.cit.*, p. 94.

¹⁷⁴ *Idem*.

Les romans racontent abondamment comment l'idéologie de l'Organisation et de La Cause imposait aux militants « d'origine bourgeoise » de se « prolétarianiser ». Cette « prolétarianisation » se joue d'abord, puisqu'il s'agit ici de littérature, dans la langue. Ainsi, *Tigre en papier* et *L'Organisation* donnent à voir, au début des romans, deux scènes, très proches, de la rédaction d'un tract.

La langue employée par Jean Rolin dans *L'Organisation* est très littéraire. Elle refuse, à la différence de celle d'Olivier Rolin, la plupart des marques d'oralité pour les circonscrire aux passages de discours direct. Caractérisée par l'usage du passé simple, de mots choisis qui appuient fortement l'ironie, et de multiples inserts, le narrateur s'en moque en la qualifiant de « style cul-béni »¹⁷⁵. Elle marque un écart avec une autre langue, celle que les membres d'origine bourgeoise de l'Organisation identifiaient comme étant celle des prolétaires et dans laquelle il était, selon lui, de coutume de rédiger les tracts à destination des ouvriers :

*Nous élaborions des textes rudimentaires scandés de formules incantatoires composées en majuscules d'imprimerie — « Si on nous traite comme des chiens, on va mordre ! » [...]. Contrairement à beaucoup de nos camarades d'autres « unités » [...] qui affectaient volontiers dans leur littérature un style ordurier, au prix d'efforts inouïs de distorsion des habitudes stylistiques contractées dans les classes préparatoires aux grandes écoles, nous nous efforcions de rédiger ces tracts dans un style relativement châtié.*¹⁷⁶

La question de la langue à adopter dans la rédaction du tract est ainsi très chargée de connotations sociales. Il est fait référence aux origines sociales des rédacteurs et des destinataires des tracts, ainsi qu'aux fantasmes que les premiers nourrissent à propos de la langue des seconds. L'ouvrier, ici, peut-être vu comme un idéal-type. Le narrateur d'Olivier Rolin se positionne de manière similaire que celui de Jean Rolin, disant refuser d'utiliser un « langage populacier »¹⁷⁷, soit une caricature de langage populaire. Ce refus prend même des airs de stratégie, car il

¹⁷⁵ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.* p. 195.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 22.

¹⁷⁷ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 15.

déclare : « une certaine tenue te paraît souhaitable. Tu es une sorte de Malherbe de la poésie révolutionnaire, autant dire un social-traître en puissance »¹⁷⁸.

Ce décalage n'est pas qu'une affaire de langue ou de posture, mais également de corps, de gestes et de comportements qui dessinent la confrontation permanente, au sein de l'organisation, entre deux habitus, ceux des militants bourgeois et ouvriers. Ainsi, si le narrateur de *L'Organisation* fait partie d'une organisation qui « prôn[e] la violence, elle-même simple prémisse de la lutte armée »¹⁷⁹, il s'enfuit lorsque le service d'ordre du parti communiste d'Argenteuil entame avec les militants de son groupe une « bataille rangée »¹⁸⁰ et se cache dans les toilettes d'un café. Cette propension à s'enfuir tranche avec la brutalité d'un militant ouvrier comme Gabriel, qui est décrit lors de cette « bataille » comme une figure légendaire :

Le visage couvert de sang, maniant avec sagacité son gourdin, il avait fait preuve d'une bravoure et d'une férocité véritablement médiévales, tandis que je me contentais, quant à moi, de parer les coups. ¹⁸¹

Si l'emphase lexicale utilisée pour décrire Gabriel garde des traces d'ironie, elle contribue à rabaisser le narrateur, à le rendre grotesque. Ce décalage entre l'ethos ouvrier et l'ethos bourgeois n'a pas pour seule fonction de tourner en ridicule les seconds, il travaille un point central de l'idéologie de ces maoïstes, ce que Jean-Pierre Martin nomme la « conversion à l'action », que Jean Rolin, empruntant les mots à « B. son chef suprême »¹⁸², nomme quant à lui « prolétarisation »¹⁸³. La première partie de *L'Organisation* comment le narrateur et d'autres personnages du groupe comme Suzanne, dont il est amoureux, et son ami Jean-Noël, qui l'accompagnera par la suite en Irlande du nord, échouent à se débarrasser de leur habitus bourgeois afin d'entrer dans le cadre de la doctrine maoïste de

¹⁷⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 15.

¹⁷⁹ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 25.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸¹ *Idem.*

¹⁸² Benny Levy, le Gédéon d'Olivier Rolin

¹⁸³ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 60.

l'Organisation. Ces tentatives sont multiples. Elles sont d'abord orchestrées par les dirigeants de l'Organisation : passer un Noël chez Jojo dans un HLM¹⁸⁴, s'établir dans divers usines. Le narrateur, s'il se soumet la plupart du temps à ces instructions, semble toutefois réfractaire, tout du moins en privé. Il écoute Bob Dylan et Leonard Cohen, ce que l'Organisation interdit¹⁸⁵. Il fait lire *Le voyage au bout de la nuit* à un ouvrier¹⁸⁶. Amoureux de Suzanne, inspiré « par la lecture de Ghiánnis Rítsos », il rédige « de longs poèmes d'amour révolutionnaires »¹⁸⁷, et fait cette réflexion : « il restait beaucoup à faire pour me prolétariser bien à fond »¹⁸⁸. L'ironie semble ainsi servir autant à décrire les années maoïstes comme une farce qu'à dire l'impossibilité de ce déplacement, de cet oubli de soi dans la cause et la mélancolie que suscite chez un narrateur dont on ne peut soupçonner que l'engagement, quoique maladroit, fut profond, la réalisation de cette impossibilité.

Le caractère réfractaire du narrateur est une lecture *a posteriori* des années 68. Ce dernier écrit, probablement, depuis la fin des années 1990, puisqu'avant le chapitre final racontant sa cure de désintoxication, un chapitre raconte la guerre en Ex-Yougoslavie (1991-2001). Le discours sur l'histoire que l'on devine dans *L'Organisation* semble avoir quelques traits en commun avec l'autocritique dont Kristin Ross remarque qu'elle a largement été pratiquée dans les années 1978-1988 par d'anciens gauchistes. Bien que la critique des organisations gauchistes ne fait qu'affleurer dans *L'Organisation*, on peut tout de même relever les points sur lesquels elle porte : la fascination pour la violence qui amène le narrateur à décrire ces organisations comme infantiles, l'obsession de la « prolétarisation », le contrôle sur les corps ; la minimisation, plus généralement, des actions de cette organisation, de leur importance dans les événements politiques des années 1970 en France. Dans *Tigre en papier*, ces éléments se

¹⁸⁴ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 30.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 39.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 59.

¹⁸⁷ *Idem.*

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 60.

retrouvent. Mais le caractère plus discursif de ce texte au dispositif *a priori* simple (un homme parle à une jeune femme, lui raconte sa vie en divaguant), offre plus de prises pour analyser comment le discours du narrateur épouse, par endroits, la *doxa* sur les événements de Mai 68 étudiée par Kristin Ross. J'en retiendrai deux passages. Évoquant les parcours de certains de ses anciens camarades dont Forster, devenu secrétaire d'État durant le premier mandat de François Mitterrand, le narrateur déclare à la fille de Treize : « ce que je vais te dire est une idée juste, issue de la pratique sociale : il n'est de pires gogos du pouvoir que certains anciens révolutionnaires »¹⁸⁹. Il réactive ainsi le discours d'un Guy Hocquenghem, sans toutefois l'appliquer à l'ensemble d'une génération quoiqu'il soit un représentant de cette catégorie d'ex-gauchistes s'étant hissé à une position sociale dominante, puisqu'il est devenu « homme de lettre ». La critique est plus acerbe lorsqu'il s'agit de dramatiser le recours à la violence : « c'est cette méfiance, la croyance qu'il n'y avait pas d'intellectuels courageux, qui nous a poussés à devenir des apprentis barbares »¹⁹⁰. L'utilisation du terme « barbare », très fort et chargé, évoque la façon dont, à partir des années 80, les excès du totalitarisme ont servi à discréditer toute action révolutionnaire.

Tigre en papier et *L'Organisation*, par leur ironie d'abord, puis par la façon dont les narrateurs se positionnent *a posteriori* par rapport à ce qu'ils considèrent comme étant des excès des organisations gauchistes dont ils ont été membres, dessinent un portrait à charge de la Gauche Prolétarienne. Mais au versant ironique et autocritique répond un versant mélancolique, qui fait autre chose que tourner en ridicule. Les auteurs questionnent alors ce que le militantisme, vécu avec tant d'intensité pendant plusieurs années, produit chez les individus, et comment il s'inscrit dans un histoire, un panthéon légendaire. Comment, enfin, il peut laisser démuné face au présent.

¹⁸⁹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 159.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 84.

3.5. La « mélancolie » révolutionnaire

Si les lieux sont, chez Jean Rolin, le plus souvent décrits partiellement, ils sont, chez Olivier Rolin, au cœur du projet romanesque. D'abord par le dispositif mis en place par l'auteur : le narrateur, Martin, roule dans une DS, il est en mouvement perpétuel et décrit les lieux qu'il traverse :

Être ami de La Cause, c'était pas une sinécure. Être à La Cause n'était pas non plus de tout repos, il faut le reconnaître. Il y avait un cours d'eau canalisé qui passait dans la cave : ce ruisseau de Ménilmontant, sans doute, qui devient l'égout par lequel fuit Jean Valjean. Judith, à présent, elle vend des appartements. Elle rêvait d'être Rosa Luxemburg [...]. Enfin, elle rêvait d'une vie aventureuse. LA GRANDE PORTE rouge CARREFOUR bleu 700 M PORTE DE VINCENNES PORTE DORÉE DÉCATHLON bleu ÉTAP'HÔTEL vert 245 F LA NUIT HÔTEL FI 700 M STATION SERVICE putain ! Un poids lourd qui déboîte brutalement, sans prévenir.¹⁹¹

On peut percevoir dans ce passage au moins quatre niveaux narratifs. Celui du présent de narration, qui semble coller au réel (« Un poids lourd qui déboîte brutalement »). Celui des graphies qui viennent percuter le corps du texte en brisant sa grammaire, marquées par l'usage d'une police majuscule. Celui ensuite, du souvenir qui occupe une grande place dans le roman (souvenir de la cave d'une planque où coulait « un cours d'eau canalisé »). Enfin, celui du commentaire au souvenir (association d'idées qui fait passer le narrateur de ce « cours d'eau canalisé » à l'évocation d'un passage des *Misérables*). Cette confusion entre les différents niveaux du récit est centrale dans la construction de *Tigre en papier*. Elle brise toute chronologie, faisant de ce roman un ressassement permanent, qui vient dire la difficulté, voire l'impossibilité, de raconter cette « aventure » des années gauchistes à une femme qui n'a pas vécu cette époque. La fin du roman est donc la fin d'un programme littéraire, de la situation qui permet cette parole fleuve : un homme d'âge mur rencontre dans un bar une jeune femme qui est la fille d'un vieil ami, ancien camarade de La Cause, Treize, et lui raconte, alors qu'il conduit sa voiture, un peu ivre, sa vie. La voiture effectue des révolutions sur le périphérique, le narrateur, tentant de raconter son ancien désir de révolution,

¹⁹¹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op.cit., p. 11.

celui de son ami Treize, épuise sa parole en circonvolutions. Ainsi, la parole et la pensée construisent le roman par association de pensée, ce que renforce l'utilisation du « réseau métaphorique »¹⁹², comme le remarquent Dominique Viart et Bruno Blanckeman, « de la “toupie de ténèbres”, de la “pelote” de laine, de la “perruque” de pêche, “en quoi se nouent et se serrent des millions de fils, vies présentes et passées, vécues et rêvées” »¹⁹³. Rolin joue également sur l'homophonie entre « révolution » politique et « révolution » d'une planète : « combien de révolutions on a faites, le fille de Treize et moi, aux commandes de Remember ? Sais pas. »¹⁹⁴ La DS est un élément central d'une allégorie de la mémoire qui traverse tout le roman. Elle est d'abord un personnage vivant, une compagne pour le narrateur, qui ne trouve pas, chez son interlocutrice, une écoute, une compréhension : « Remember est une vieille DS gris argent, la beauté même avec sa gueule de raie aux yeux qui bougent »¹⁹⁵. Elle est le troisième personnage de ce trio, une monture qui réunit deux représentants de deux époques qui ne parviennent plus à se comprendre. Ce symbole des années gaullistes, voiture du général de Gaulle que Rolin Barthes avait hissée au rang de mythologie, de retour dans un présent où elle semble anachronique, rappelle une autre allégorie de l'histoire, conçue par Walter Benjamin à partir du tableau *Angelus Novus* de Paul Klee, « L'Ange de l'Histoire » :

*Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'évènements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel.*¹⁹⁶

¹⁹² Mélanie Lamarre, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec » [en ligne], in *COntEXTES*, 6 septembre 2009. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/4450> (consulté le 8 avril 2018)

¹⁹³ Mélanie Lamarre, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec » [en ligne], *op.cit.*

¹⁹⁴ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 185.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 91.

¹⁹⁶ Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, IX, 1940, Gallimard, Folio/Essais, 2000, p. 434.

La DS est un « ange de l’histoire ». Elle transporte le narrateur dont la mémoire garde la trace des ces « catastrophes », de ces échecs, de ces morts qui ont jalonné l’histoire de la gauche révolutionnaire. C’est une « remémoration des vaincus »¹⁹⁷, ainsi que la nomme Enzo Traverso à partir de Walter Benjamin. Le narrateur s’est constitué un « petit panthéon portatif »¹⁹⁸ de figures sacrifiées de la révolution au sommet duquel trônent Rosa Luxemburg « abattue dans la neige, au bord du canal où son corps va être jeté »¹⁹⁹, évoquée par six fois dans le roman²⁰⁰, et Che Guevara « exécuté dans l’école de Vallegrande »²⁰¹, évoqué quant à lui trois fois²⁰². Cette « mémoire des vaincus », qui affleure sans cesse, distille dans le texte ce qu’Olivier Rolin nomme dès les premières pages une « mélancolie historique » : « la mélancolie historique, tu l’as tétée avec le lait de ta mère »²⁰³. Le narrateur est « habité d’histoire »²⁰⁴, et à ce titre, la ville de Paris joue un rôle particulier. Si les souvenirs semblent surgir par associations d’idées, le plus souvent, ils sont liés à des lieux précis de la géographie parisienne. Ainsi, lorsqu’après avoir rencontré la fille de son ami Treize dans un bar de Belleville, il cherche l’endroit où il a garé sa voiture, il se souvient qu’un ancien camarade habitait près de là :

Jean d’Audincourt habitait par là autrefois, avec Clara. [...] C’était un de ces petits immeubles de deux-trois étages [...] qui devaient déjà être là au temps de la Commune. Tu ne peux pas imaginer comme la ville était différente alors, dis-tu à la fille de Treize. Et surtout par ici, on était en plein dix-neuvième siècle, il y avait

¹⁹⁷ Enzo Traverso, *op.cit.*, p. 6.

¹⁹⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 50.

¹⁹⁹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 9.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 8 ; p. 9 ; p. 44 ; p. 97 ; p. 109 ; p. 220.

²⁰¹ *Ibid.*, p.9.

²⁰² *Ibid.*, p. 9 ; p. 97 ; p. 145.

²⁰³ *Ibid.*, p. 9.

²⁰⁴ Dominique Viart, « Des hommes habités d’histoire : Olivier Rolin, *Tigre en papier* », in Luc Resson et Bruno Tritsmans (dir.), *Olivier Rolin, Littérature, histoire, voyage, C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française*, Volume 49, janvier 2008, pp.83-97.

une densité de spectres qui était presque palpable. [...] Ce Paris ancien s'accordait bien avec nos paysages intérieurs. ²⁰⁵

Paris reste, dans l'imaginaire du narrateur, ce que Jules Vallès a nommé dans *L'Insurgé* le « bivouac des révolutions »²⁰⁶. Cela est bien visible lorsqu'il raconte à la fille de son ami comment, au début des années 1980, il a escaladé avec ce dernier une des deux tours de l'église Saint-Sulpice, alors en travaux. Tandis qu'il raconte leur ascension, il se souvient du panorama, dans une scène qui évoque l'incipit de *Paris* d'Émile Zola. Au Paris qui s'étale sous leurs pieds, s'attachent des souvenirs liés à la période révolutionnaire de leur vie. Près des clochers de Saint-Germain « on avait mis un raclée aux fachos d'Occident²⁰⁷, en 68 »²⁰⁸. Sur la tour Clovis, « Angelo avait hissé le drapeau rouge »²⁰⁹. Sur la Tour Eiffel, « on y était montés un jour pour dérouler dans le vide de grandes banderoles célébrant « la victorieuse lutte du peuple vietnamien »²¹⁰. Chaillot, « où on avait cravaté le général en retraite Chalais »²¹¹. À Montmartre, il y avait « notre station d'écoute de la police »²¹². Ces souvenirs d'anciens gauchistes sont entourés de légendes de la révolution. Ainsi, le narrateur relève d'abord que la rénovation d'une des tours — elles sont aujourd'hui dissemblables — avait été interrompue par la révolution de 1789 ; une construction interrompue par la révolution comme la révolution a fait dévier le cours de leurs vies. L'ascension se fait en chantant *L'Internationale* puis *L'Orient est rouge*²¹³. Enfin, le narrateur se souvient avoir raconté à Treize un passage des *Mémoires* de Victor Serge²¹⁴ « où il est sur les toits de Petrograd, un fusil à la main, et au lieu de faire le coup de feu avec des infiltrés blancs il

²⁰⁵ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, pp. 121-122.

²⁰⁶ Jules Vallès, *L'Insurgé* (1886), Le Livre de Poche, 2007, p. 256.

²⁰⁷ Occident, groupe d'étudiants extrême droite qui, dissout en 1968, deviendra Ordre Nouveau.

²⁰⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 254.

²⁰⁹ *Idem.*

²¹⁰ *Idem.*

²¹¹ *Ibid.*, p. 255.

²¹² *Idem.*

²¹³ *L'Orient est rouge*, hymne de la République Populaire de Chine durant la révolution culturelle.

²¹⁴ Victor Serge, révolutionnaire libertaire puis trotskiste, écrivain russo-belge.

contemple la ville dans la nuit lumineuse »²¹⁵. Cette scène d'ascension se termine par la mort de Treize, qui tombe, « défoncé »²¹⁶, du haut de la tour. Elle est la dernière de cette longue suite de catastrophes vers laquelle le narrateur regarde. Ce n'est pas une mort héroïque comme celle de Rosa Luxemburg ou de Che Guevara, mais un accident dû à la consommation de drogues.

Le parcours de Treize évoque ainsi celui du narrateur de *L'Organisation* et de ses camarades, dont les vies ne tournent plus qu'autour de la consommation du produit. Si le narrateur de *L'Organisation* ne détaille pas comme celui de *Tigre en papier* son « panthéon » révolutionnaire, le roman de Jean Rolin est mélancolique dans le sens où le narrateur décrit les étapes de sa déchéance jusqu'à son internement dans une cure de désintoxication pour grands alcooliques, au dernier chapitre du roman²¹⁷.

Gardant en mémoire les échecs historiques de la gauche révolutionnaire, ou simplement ceux de leur propre organisation, les narrateurs, les auteurs ont échoué, comme le dit Olivier Rolin, « nulle part ». C'est après être passés par ce « nulle part » qu'ils racontent.

²¹⁵ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 256.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 251.

²¹⁷ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 213.

4. Analyse : *Le Laminoir*, de Jean-Pierre Martin

Le Laminoir est un roman d'établi. Paru en 1995, son auteur, militant de base de la Gauche Prolétarienne, a été établi durant cinq ans²¹⁸. Mais, si *Le Laminoir* raconte en grande partie l'épopée des établis, il n'est pas le récit de l'établissement de son auteur, qui confie avoir toujours voulu « éviter le témoignage »²¹⁹. Le décalage par rapport à un roman d'établi comme celui de Robert Linhart est d'abord énonciatif. Au « je » du narrateur ex-établi, replongeant dans son passé sans mettre en évidence la distance tant temporelle qu'identitaire qui sépare le sujet écrivant du sujet raconté, supplée le « je » d'un narrateur qui tente de dessiner la silhouette d'un autre à partir de documents, de souvenirs, de « légendes ». C'est dans d'abord par la distance documentaire et fictionnelle que le roman s'éloigne du strict récit d'établi pour saisir plus largement le parcours d'une génération de jeunes militants et ce que ce parcours a de singulier du point de vue historique.

4.1. *Une fiction reposant sur un artifice documentaire*

Le Laminoir repose sur un dispositif que l'on peut qualifier de documentaire. Un narrateur, un médecin qui n'a pas été militant dans les années 68 reconstitue la vie d'un « copain »²²⁰ d'adolescence, Simon, militant que l'on devine maoïste sans que cela soit jamais clairement mentionné et qui a, comme Jean-Pierre Martin, quitté les bancs de la Sorbonne après 1968 pour devenir ouvrier. Cette reconstitution se fait en premier lieu à partir de documents qui lui sont confiés par Murielle, « confidente »²²¹ de Simon durant les années 1970. Ces documents, contenus dans une boîte en fer, forment un ensemble hétéroclite :

Un grimoire compliqué de bribes de journal intime, déjà jaunies à on ne sait quel soleil, des liasses de bulletins de paie noircis noués d'une sangle, quelques rares

²¹⁸ Cf. Annexes : Notices biographiques, p.101

²¹⁹ Raphaël Sorin, « De Mao à la littérature » [en ligne], *L'Express*, 6 mai 1995. URL : https://www.lexpress.fr/informations/de-mao-a-la-litterature_608747.html (consulté en ligne le 16 avril 2018).

²²⁰ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 29.

²²¹ *Ibid.*, p. 33.

photos très floues, des bouts cryptiques d'incunables ronéotypés²²² ou tabellaires²²³ des stencils inachevés à peine déchiffrables et des coupures de presse sans référence. ²²⁴

Il est difficile pour le narrateur de raconter la vie de son ami, vie qui ne transparait que difficilement dans ces documents incomplets. Le document sert ainsi de caution au récit en même temps que le narrateur rappelle son caractère lacunaire, insuffisant. Le travail sur les archives est mis en scène. Ces documents textuels sont de deux types : un journal qui a donc un auteur, et des documents de type administratif. Dans ces derniers se dessine une vie qui, sur un laps de temps très court (le narrateur suppose que son ami a quitté la vie ouvrière autour de ses vingt-cinq ans²²⁵), est très compliquée, Simon changeant souvent de lieu et de poste : dans « l'emballage », « le fer blanc », « la galvanisation », « le cartonnage », « les petits pois », « la tréfilerie », « la bétonneuse », « la charpente pour bateau », « la caravane », « les biscuits », « la verrerie », « le dockerisme »²²⁶. Les sources données comme étant écrites de la main de Simon ne posent pas moins de difficultés au narrateur : extraits du journal²²⁷, de lettres à Murielle²²⁸ ou d'une série de feuillets « reliés par un trombone » intitulée « Chronique du HLM »²²⁹. Ainsi, à propos du journal des premiers temps de l'usine, le narrateur écrit : « les souvenirs s'emmêlent. (...) Sa vie se transcrit avec peine. Elle se perd dans les méandres d'une poésie sidérurgique »²³⁰. Il s'agira donc, pour le narrateur, d'imaginer la vie de Simon à partir d'indices laissés par

²²² La ronéotypeuse, ou « ronéo » dans l'argot des maoïstes, est une machine d'impression à alcool. Ce procédé, très utilisé par les militants pour produire des tracts à moindre frais, fait parti des objets « folkloriques » des « maos » largement présents dans les romans du corpus. Les scènes de rédaction de tracts dans *L'Organisation* et *Tigre en papier* citées précédemment lui accordent une place importante, et détaillent le processus de fabrication du tract ronéotypé grâce, notamment, au « stencil ».

²²³ Impression par planche gravée, procédé très utilisé au seizième siècle.

²²⁴ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 31.

²²⁵ *Ibid.*, p. 185.

²²⁶ *Ibid.*, p. 46.

²²⁷ *Ibid.*, p. 40 ; pp. 90-91 ; p. 106 ; p. 160 ; p. 171 ; p. 174 ; p. 183.

²²⁸ *Ibid.*, p. 45 ; pp. 115-117 ; p. 119 ; p. 145 ; p. 148.

²²⁹ *Ibid.*, p. 123.

²³⁰ *Ibid.*, pp. 46-47.

son journal, notamment en interprétant l'évolution de son style (« L'écrit de l'usine procède de ce temps : discontinu »²³¹). Au travail documentaire s'ajoute un travail d'enquête. Il s'entretient, lors d'un bref voyage qu'il raconte en guise d'épilogue, avec des anciens collègues de Simon. L'enquête et le travail sur les sources sont, pour le narrateur, des gestes fondamentaux pour son écriture : « qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole »²³², écrit-il en paraphrasant Mao²³³ sans mentionner cet emprunt. En effet, l'enquête était une pratique courante chez les maoïstes français des années 68, qui se rendaient dans les usines pour interroger les travailleurs afin que les stratégies politiques ne proviennent pas de la théorie mais des « représentations offertes par les travailleurs »²³⁴. L'enquête du narrateur est donc ainsi un détournement : lui qui ne fut jamais maoïste emprunte une pratique qui, si elle n'est pas spécifiquement maoïste, est justifiée par la *doxa* maoïste. Toutefois, il ne s'agit pas ici de cerner une situation afin de pouvoir fomenter un soulèvement, mais de construire le récit d'une vie. Comme les documents archivés dans la boîte en fer ne composent qu'un récit très incomplet, et qui, même ordonnés, laissent apparaître de nombreux vides, l'enquête conduit le narrateur à se faire l'écho de rumeurs. Ainsi, le roman est jalonné de formules ramenant au caractère indécis de l'histoire de Simon : « à ce qu'on dit »²³⁵, « on dit que »²³⁶, « une légende dit qu'il aurait »²³⁷ ; « selon la légende, on l'aurait vu »²³⁸. Les documents, les éléments issus du travail d'enquête structurent ce roman qui se termine lorsque l'absence totale de sources rend la poursuite du récit impossible. Le temps de la vie de Simon s'arrête ainsi au temps qu'enregistrent les sources, il semble dépérir alors qu'elles se raréfient : le visage de Simon est

²³¹ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 100.

²³² *Ibid.*, p. 192.

²³³ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 172.

²³⁴ *Idem.*

²³⁵ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p.7.

²³⁶ *Ibid.*, p. 181.

²³⁷ *Ibid.*, p. 187.

²³⁸ *Ibid.*, p. 193

« émacié, exsangue »²³⁹, ses « derniers temps » sont ceux « ceux où quelques témoignages sont encore à son sujet recueillis »²⁴⁰, lorsque les sources se tarissent, enfin, Simon « disparaît »²⁴¹.

4.2. Récit ironique de la vie d'un mao romantique

Si la trajectoire de Simon semble aussi insaisissable, c'est parce que sa vie elle-même était une fiction. Le récit du narrateur n'évoque que très brièvement leur adolescence commune ²⁴² et se concentre sur la suite d'évènements vécus par Simon — ou dont il imagine que ce dernier les a vécus. Il se concentre sur une période allant de l'amorce d'un parcours transsocial, qui l'amènera à vivre comme un ouvrier parmi les ouvriers, au tarissement des sources. Cette période est inaugurée par un geste par lequel Simon met sa vie sous le signe de la fiction et que raconte l'incipit du roman. Quittant la Sorbonne, Simon change ses vêtements contre un bleu de travail et s'enfuit dans la banlieue²⁴³. Comme le narrateur de *L'Établi*²⁴⁴, il s'invente une vie afin de pouvoir se faire embaucher dans une usine. Il s'invente même un nom : René²⁴⁵. Cette rupture avec la vie qui a été la sienne passe ensuite par des efforts pour se fondre parmi les ouvriers, dont « il adopte l'habitus prolétarien »²⁴⁶. Cela passe par l'adoption d'habitudes comme la consommation de « blanc moelleux »²⁴⁷ le matin avant l'embauche. Son corps et ses gestes changent : « son foie devient ouvrier. Tout le corps suit, mais plus lentement. »²⁴⁸. Ceci au point qu'il devient « méconnaissable »²⁴⁹. Ces efforts

²³⁹ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 185.

²⁴⁰ *Ibid.*, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 185.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 187.

²⁴² *Ibid.*, p. 29.

²⁴³ *Ibid.*, p. 7.

²⁴⁴ Robert Linhart, *op.cit.*, p. 16.

²⁴⁵ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 85.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 91.

²⁴⁷ *Idem.*

²⁴⁸ *Idem.*

²⁴⁹ *Idem.*

portent aussi sur le langage : « il apprend à parler pour parer au plus pressé, à parler vite et mal, à buter sur les syllabes et à les précipiter comme pour signifier combien la parole est vaine »²⁵⁰. Cette vision de la langue des ouvriers comme une forme dégradée du français scolaire, du bon français, fait écho aux scènes de rédaction de tracts racontées par Jean et Olivier Rolin. Mais protagoniste et narrateur ne partagent pas une position similaire sur ce point, Simon voyant dans cette langue des « tics salutaires »²⁵¹. Cette langue qui est un des terrains sur lequel se joue le changement d'habitus est la matière même des sources textuelles telles que le journal ou les lettres de Simon à Murielle. Ainsi, elle éclaire la nature de l'expérience transsociale vécue par Simon. À l'écart diastratique entre les langues que le narrateur utilise à l'oral (en public) et à l'écrit (en privé dans son journal ou les lettres qu'il adresse à Murielle) répond un écart diaphasique entre deux langues de l'écrit : la langue « violente »²⁵² des tracts et la langue littéraire des lettres et du journal. Cet écart, le narrateur le constate lorsqu'il écrit avoir lu des tracts gardés dans la boîte en fer, tracts fabriqués dans un atelier clandestin aménagé dans une usine abandonnée²⁵³. Ces tracts, le narrateur ne les donne pas à lire en italique, comme il le fait pour les lettres et les pages du journal, et s'en explique ainsi :

*Pourquoi ne reproduis-je pas ici quelques fac-similés de ces incunables ? Pourquoi ne distiller que quelques bribes parcimonieuses du journal, quelques scories de lettres ? C'est que, voyez-vous, j'ai honte parfois, j'ai honte pour lui.*²⁵⁴

Faisant le choix de ne pas donner à voir ces « incunables » qu'il commente, l'archiviste assume une posture de romancier. Il ne s'agit en effet pas de faire un geste de biographe en reconstituant scrupuleusement la vie de Simon à partir des documents. Par cette omission, le narrateur ne donne qu'un accès de seconde main aux documents, il fait primer son propre jugement sur les archives. Par l'adresse

²⁵⁰ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 90.

²⁵¹ *Idem*

²⁵² *Ibid.*, p. 57.

²⁵³ *Ibid.*, p. 56.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 58.

(« voyez-vous »), le narrateur prend à parti le lecteur, l'invite à partager son point de vue. Des effets d'emphase (la répétition de « j'ai honte ») viennent renforcer cette apostrophe. Le narrateur est en décalage par rapport à Simon. Si les prises de position aussi claires sont rares, cette posture jugeante se traduit par l'ironie du ton qui est visible dans une grande partie du roman.

Simon est d'abord décrit comme un jeune homme attiré par le romantisme de l'action révolutionnaire. Ses choix sont ainsi dirigés, selon le narrateur, par « une sorte de logique romantique »²⁵⁵. Ce romantisme s'exprime de trois manières. La première est une tendance de Simon à la contemplation de la nature, du ciel (« ciel bleu et diaphane »²⁵⁶) qui n'est pas sans rappeler Rosa Luxemburg contemplant, en pleine révolution, le ciel gris²⁵⁷ ou Blanqui songeant aux astres depuis sa cellule²⁵⁸. Si elle n'est pas incompatible avec l'action révolutionnaire, qu'elle s'inscrit même dans une certaine tradition de cette dernière, comme le montrent l'exemple de ces révolutionnaires, cette tendance à la contemplation de la nature est décrite par le narrateur comme un risque : « il se pourrait bien qu'illuminé par le suspense heureux de cette heure-là, le jeune homme se renie. »²⁵⁹ L'évocation de ce risque est marquée par l'ironie du narrateur, qui voit dans Simon un homme dont l'horizon a été rétréci par l'idéologie.

Le romantisme de Simon est également décrit comme étant teinté de mystique catholique. En prison, il est mis à l'isolement, ce dont le narrateur s'amuse : « encore un mot qui donne un certain chic à son aventure »²⁶⁰. Là, sa « vision du monde » est « revigorée »²⁶¹. Simon est un personnage religieux, « sa vraie nature » est « pacifique et martyr »²⁶². Son expérience transsociale prend des airs

²⁵⁵ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 169.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 171.

²⁵⁷ Rosa Luxemburg, « Lettre à Hans Diefendbach, 6 juillet 1917 » in *Rosa, la vie*, trad. Laure Bernardi, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier / Les Éditions ouvrières, 2009, p. 62.

²⁵⁸ Auguste Blanqui, *L'Éternité par les astres* [1871], Paris, Les impressions nouvelles, 2002.

²⁵⁹ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 81.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 168.

²⁶¹ *Idem.*

²⁶² *Ibid.*, p. 52.

de chute biblique, une série de sacrifices qui le mènent tour à tour à détruire son corps à l'usine comme une « victime sacrificielle d'une civilisation du rendement »²⁶³, à être isolé en prison, puis à disparaître²⁶⁴. Mystique de la révolution, il est, comme le Martin d'Olivier Rolin, un « homme habité d'histoire »²⁶⁵ : « les héros écrasent Simon »²⁶⁶, héros, qui, peut-être, comme lui, aspiraient à une forme de sainteté, ou l'ont acquise par l'échec de leurs tentatives ou la mort. Ce poids de l'histoire donne à son enthousiasme une coloration tragique : « il vient d'assister à un coucher de soleil incendiaire. Il contemple maintenant d'un regard de Spartacus les lumières du grand soir qui se lève »²⁶⁷. Cette dimension sacrificielle du parcours de Simon se reflète jusqu'à la série de postes qu'il occupe comme ouvrier ; d'ébarbeur aux aciéries du Furan²⁶⁸, il devient aide-lamineur²⁶⁹, poste dangereux sur lequel il court le risque de disparaître au contact du métal en fusion, comme le racontent certains ouvriers²⁷⁰. Le titre du roman lui-même évoque cette dimension sacrificielle. S'il fait référence à la machine sur laquelle finit par opérer le narrateur au bout de son épopée ouvrière, le sens figuré du verbe « laminer » évoque la diminution de la figure de Simon jusqu'à son anéantissement.

Romantique, Simon l'est aussi dans sa relation avec les femmes. Comme dans *L'Organisation*, où le narrateur tente de se suicider parce qu'il ne parvient pas à trouver de fiancée²⁷¹ ou dans *Tigre en papier* où Martin, terrifié à l'idée d'aller retrouver Chloé, passe la nuit à rédiger des tracts²⁷², Simon est dépeint dans les premiers temps de son parcours ouvrier comme un être assexué. Son désir va à des idoles féminines, des allégories de la classe ouvrière, figures qui ne sont pas

²⁶³ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 119.

²⁶⁴ *Ibid.*, p.187.

²⁶⁵ Dominique Viart, « Des hommes habités d'histoire : Olivier Rolin, Tigre en papier », *op.cit.*

²⁶⁶ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 148.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 42.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 113.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 130.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 141.

²⁷¹ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 121.

²⁷² Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.* p. 20.

réelles mais sont des « visions »²⁷³ qui apparaissent à Simon par deux fois. La première, « une merveilleuse féminité de tribu inconnue »²⁷⁴, lui apparaît dans l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne lors d'un cours de Vladimir Jankélévitch sur le pardon. S'adressant à lui, elle lui dit être « la classe ouvrière »²⁷⁵ et l'incite à quitter Paris pour s'établir en usine. La seconde est la « Madone des métallos »²⁷⁶, qui l'encourage à quitter l'usine dans laquelle il travaille pour rejoindre les lamineurs, « la noblesse du prolétariat »²⁷⁷. Ce n'est qu'après cela que le narrateur s'amuse de la tendance de Simon à coucher avec des femmes plus âgées que lui²⁷⁸. La différence d'âge qui leur confère un caractère maternel, tout comme cette fascination érotique pour les idoles féminines susmentionnées contribuent au portrait infantilisant de Simon fait par le narrateur.

Cette infantilisation dépasse le cadre sexuel, elle est également un motif récurrent dans la manière de décrire l'exercice de la politique par Simon :

[Il] mêlait dans des figures oratoires à la Saint-Just les guelements du bébé au Cri du peuple, la rhétorique du Père Duchesne aux ressentiments de l'enfant tout proche, la sédition de l'adolescent aux exhortations de l'Histoire.²⁷⁹

Si Simon est décrit, avec l'emploi de l'isotopie religieuse, comme un « aède »²⁸⁰ lorsqu'il parle aux ouvriers à la sortie de l'usine, il devient ici un « bébé », un « enfant », un « adolescent ». La qualification ironique de ses discours en « guelements » fait écho à la manière dont le narrateur évoquait les écarts entre les différentes langues, les différents registres, utilisés par Simon en fonction de ses destinataires. Simon est ici une caricature de grandes figures de l'histoire révolutionnaire (Saint-Just), il parle comme un personnage qui est lui-même une

²⁷³ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, op.cit. p. 23.

²⁷⁴ *Idem*.

²⁷⁵ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, op.cit., p.23.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 109.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 159.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 123.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 50.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 53.

caricature, le Père Duchesne, stéréotype et satire de l'homme du peuple, du XVII^e siècle à la Révolution française. Il est décrit comme les « clowns » militants d'Olivier Rolin. Et comme Jean Rolin ironisait sur les « circonlocutions »²⁸¹ des militants, le narrateur fait de Simon « une machine à palabres »²⁸².

Mais Simon n'est pas seulement le « copain » du narrateur. Ce prénom désigne plusieurs personnages et l'identité à laquelle il se rattache est souvent floue. Ainsi, Simon désigne également un jeune homme inconnu qui renverse un pot de peinture sur un contremaître de l'usine dans laquelle travaille le premier Simon, lequel est à tort accusé de ce méfait. Cet épisode prend la totalité d'un chapitre²⁸³. Tout au long de ce chapitre, le narrateur ménage le suspens sur l'identité véritable de celui qu'il désigne par le prénom Simon. Le premier Simon nie avoir renversé le pot de peinture sur le contremaître, mais ses collègues affirment l'avoir reconnu²⁸⁴. Ce n'est qu'alors que le narrateur donne la clé du chapitre : « j'ai jusqu'à présent appelé du nom unique de Simon deux êtres complémentaires mais distincts »²⁸⁵. Bien sûr, le premier Simon reste le protagoniste du récit écrit par le narrateur : « Je ne mentionne pas des personnages notoires ou aisément repérables [...] J'évoque le petit Simon. [...] On n'en a jamais causé, de celui-là. On n'en sait presque rien »²⁸⁶. Mais cet anonymat de Simon en fait une identité floue. Il n'y a pas un seul « petit Simon », il y a des petits Simon. Simon n'est pas seulement un personnage type de sa génération, il est une identité collective. Aussi, l'ironie du narrateur est sans doute moins dirigée vers le personnage Simon que sur le groupe des Simon. Qui sont exactement ces Simon ? Si le groupe auquel le protagoniste appartient n'est jamais directement cité, quelques événements racontés permettent de l'identifier sans trop de doute. Le premier est l'établissement, qui, comme nous l'avons vu précédemment, a été une aventure

²⁸¹ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*, p. 41.

²⁸² Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 49.

²⁸³ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, pp. 70-75.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 74.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 75.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 59.

largement maoïste. Simon, « un poulain élevé pour le tiercé qui (...) aspire au labour. »²⁸⁷, représente un parcours maoïste correspondant au type construit par Jean-Pierre Martin. Sa trajectoire est motivée par ce qu'on peut imaginer être une idéologie inspirée par la révolution culturelle chinoise, l'idéologie de la Gauche Prolétarienne et d'autres organisations maoïstes. Le narrateur évoque également la participation à deux actions maoïstes : la première est la distribution de tickets de métro²⁸⁸ pour contester l'augmentation des prix, action similaire à celle racontée par Olivier Rolin dans *Tigre en papier*²⁸⁹, dont le narrateur Martin spécifie qu'elle avait eu lieu au métro Bir-Hakeim. La deuxième est le pillage d'une « épicerie »²⁹⁰ et la distribution de ses mets de luxe volés aux habitants d'un bidonville, qui fait référence au pillage de l'épicerie Fauchon le 8 mai 1970 par des militants maoïstes largement issus de la Gauche Prolétarienne. Les Simon sont sans doute à entendre comme « les maoïstes ». Le fait que l'auteur ait été lui-même maoïste, membre de la Gauche Prolétarienne, appuie cette piste. La critique que fait le narrateur de ces groupes de Simon est acerbe. Ils sont « des groupes lobotomisés [qui] mettaient en grappes des solitudes irrecevables, les enfermaient dans des nous inquiets, de solitude et d'ostracisme »²⁹¹, des « agrégats de je malheureux »²⁹². L'adhésion aux thèses maoïste, l'engagement dans l'action révolutionnaire sont ainsi dépolitisés. Si les causes en sont la jeunesse de ces personnages, elles sont également psychologiques (« je malheureux »²⁹³). La dimension tragique de cet engagement est ici appuyée, engagement qui conduit fatalement à l'inquiétude et à la solitude. Cette lecture semble être rétrospective. *Le Laminoir* est l'histoire d'un jeune homme broyé par l'action révolutionnaire, qui se termine par la disparition, le « laminage » de Simon. Il faut mettre en regard ce schéma narratif avec le récit fait par Jean-Pierre Martin de sa propre vie,

²⁸⁷ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 9.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 178.

²⁸⁹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*, p. 20.

²⁹⁰ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 178.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 59.

²⁹² *Idem.*

²⁹³ *Idem.*

un récit dans lequel le militantisme des années 68 a « fait tomb[er] [sa] jeunesse dans de vieilles ornières »²⁹⁴, un récit qui mène au « trou noir »²⁹⁵. Ces groupes politiques composés de multiples Simon semblent également survenir spontanément, le narrateur notant « la soudaine prolifération des jeunes Simon »²⁹⁶, en éludant le contexte historique de Mai 68, marqué, comme le relève Kristin Ross, par les luttes antifascistes héritées de la résistance et par le mouvement contre la guerre d'Algérie²⁹⁷, lecture dépolitisante qui s'inscrit dans la *doxa* que l'historienne décrit. Ces groupes politiques sont violemment critiqués :

*Les uns mimaient le truand mondain, d'autres le bandit tragique, d'autres encore Tintin au pays des prolos. Soutenue par quelques vieux philosophes, cette ombreuse armée de vaticinateurs juvéniles mettait tout en œuvre pour soulever un peuple à vrai dire dans l'ensemble assez mou. Ses actions symboliques, destinées à réveiller l'imaginaire d'une violence prolétarienne, elle les scandait d'une rhétorique farouche, toute en coups de boutoir et exécutions. Il arrivait que ces communautés de solitaires, elles-mêmes issues de partitions irrémédiables, afin d'affermir une idiosyncrasie que des sectes trop voisines risquaient de remettre en cause, se scindassent encore davantage.*²⁹⁸

En suivant la piste du référentiel maoïste, on peut voir ces « vieux philosophes » comme étant Jean-Paul Sartre et Louis Althusser. La qualification de ces groupuscules en « sectes », l'évocation de leurs incessantes scissions correspond également à l'histoire des organisations maoïstes qui ont, de fait, dès 1968, vécu des scissions et la création par des militants dissidents, notamment de l'UJC(ml), de mouvements comme la Gauche Prolétarienne, Vive le communisme!, Vive la révolution!, le Secours rouge, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire ou d'organisations prônant la lutte armée comme Nouvelle Résistance Populaire, Les

²⁹⁴ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 11.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 13.

²⁹⁶ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 151.

²⁹⁷ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 24.

²⁹⁸ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 49.

Noyaux Armés Pour l'Autonomie Populaire et les Brigades internationales²⁹⁹. Parler de « sectes », c'est également reconduire un discours sur le sectarisme de ces organisations, qui n'a pas été porté que par le Parti Communisme Français ou les grandes centrales syndicales, mais également par une partie de la gauche révolutionnaire issue de 68, comme les trostkistes de la Ligue Communiste et un de leurs porte-paroles, Daniel Bensaïd³⁰⁰. L'ironie du narrateur porte essentiellement sur trois aspects de ces mouvements. Le premier est la provenance sociale de ses recrues qui, par l'établissement dans la classe ouvrière, sont dépeints en « Tintin au pays des prolos », image également infantilisante, déplaçant les enjeux du politique vers le désir d'aventure. L'emploi de « vaticinateur juvénile », qui touche à la posture de ces jeunes militants, participe de cette même isotopie de l'infantile en même temps qu'il traduit une ironie envers le caractère romantique et mystique de ces militants qui adoptent par naïveté la posture du voyant. Enfin, l'ironie s'attache au mode d'action politique, réduite aux « palabres », quand le narrateur évoque leur « rhétorique farouche », ou à la clandestinité. L'usage du syntagme « armée ombreuse » instaure un jeu ironique avec le référentiel « l'armée des ombres », film de Jean-Pierre Melville (1969) sur la résistance. Enfants « déguisés » en résistants, leur panoplie est plus indécise, « truand mondain » ou « bandit tragique » décrivent une fascination pour les « marges » évoquée par le narrateur à propos de Simon, ou pour des figures de sacrifiés œuvrant sur la ligne de crête entre action politique et crime, notamment les propagandistes par le fait du début du vingtième dont les « bandits tragiques » comme Jules Bonnot sont des héritiers. Cette identification aux « bandits tragiques » relève d'une critique de la violence dans ces organisations, présente chez Olivier et Jean Rolin par le même emploi de l'ironie, violence qui, quoique « symbolique » et peut-être même parce qu'elle est n'est que symbolique ou théorique, semble aux yeux du narrateur condamnable.

²⁹⁹ Organisations fondées respectivement en 1974 et 1976 par des maoïstes de la GP après sa dissolution. Elles fusionnent avec les Groupes d'Action Révolutionnaire Internationalistes espagnols en 1978 et forment la seule organisation gauchiste armée française comparable aux Brigades rouges italiennes ou à la Fraction Armée Rouge allemande : Action directe.

³⁰⁰ Daniel Bensaïd, « La Gauche prolétarienne et la violence réformiste », *op.cit.*

4.3. *Empathie et mélancolie*

Le dispositif énonciatif complexe du roman, la manière dont s'y troublent les identités entre les différents personnages racontés, entre l'individu et le collectif, puis enfin entre Simon et le narrateur empêchent toutefois d'affirmer que l'ironie, notamment à l'égard des maoïstes, soit la caractéristique dominante du texte. Tout d'abord, l'ironie n'est pas discernable dans l'ensemble du roman et le narrateur n'est pas systématiquement ironique quand il tente de saisir la figure de Simon ou qu'il décrit ces organisations. Il arrive ainsi que le narrateur s'adresse à Simon pour lui demander pardon : « pardonne-moi si j'ai parfois accentué la dérision de ton propos »³⁰¹. Lorsqu'il semble se moquer de son ancien ami qui accueille « avec déférence »³⁰² deux professeurs lui rendant visite en prison afin de l'aider à terminer sa maîtrise de philosophie avortée, le narrateur précise : « je le dis sans ironie »³⁰³. L'enquête, en même temps qu'elle soulève des points qui suscitent l'ironie chez le narrateur, contribue également à une forme de réconciliation entre le narrateur et Simon, la cause qu'il défendait, la trajectoire qui a été la sienne.

L'enquête de terrain double le travail d'archives. Nous avons vu qu'elle constituait un emprunt à la *doxa* maoïste : elle trace un lien caché en les actions de Simon et celles du narrateur, en faisant d'une certaine façon un crypto-maoïste. Mais cette enquête ne se résume pas à aller sur les lieux, rencontrer ceux qui ont vécu avec Simon ses années ouvrières. S'ajoute à cela une dimension expérimentale : le narrateur se déguise en Simon. Déclarant « devoir se procurer une pince de lamineur »³⁰⁴ afin de pouvoir continuer son récit, il fait en quelque sorte un geste de reconstitution évoquant celui des criminologues ou de l'archéologie expérimentale. Ce travestissement relève également de l'obsession : le narrateur « consulte en bleu de travail »³⁰⁵, ne donne à lire à ses patients dans sa salle

³⁰¹ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 34.

³⁰² Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 180.

³⁰³ *Idem.*

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 127.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 150.

d'attente que des ouvrages sur le laminage, l'histoire ouvrière³⁰⁶. Il construit une maquette d'usine dans laquelle il dispose des figures de son roman (des ouvriers et même la « madone des métallos ») et privilégie les patients ouvriers³⁰⁷ au point de conduire la plupart de ses patients à désertier son cabinet. Un récit parallèle se déploie à celui de Simon, le récit absurde du narrateur se laissant aller à son obsession, jusqu'à ce que son travail d'auteur remplace totalement son travail de médecin. Ainsi, dans l'épilogue, il n'est plus question de ce premier travail, qui permettait de le différencier de Simon, qui avait quitté ses études pour s'engager pleinement dans l'action révolutionnaire, alors que le narrateur, lui, avait préféré étudier. D'abord parallèles, ces deux récits, celui du passé de Simon reconstitué par l'enquête, les archives et la fiction, et celui du présent de la vie du narrateur, suivent étonnement une trajectoire inverse qui les amène, à la fin du roman, à se croiser. Simon, épuisé par ses années d'usine, se conforme « chaque jour un peu plus à l'avis des hommes raisonnables » et s'acharne à « renier son passé »³⁰⁸. Durant l'épilogue³⁰⁹, le narrateur quitte sa situation de médecin pour devenir romancier et retourner dans une ville industrielle où Simon a vécu, « vêtu de son plus beau bleu de chauffe »³¹⁰. Il se travestit, d'une certaine façon, en Simon. Plus encore, il raconte avoir déambulé, ivre, dans les rues de cette ville, et avoir été pris pour Simon par des gens qui l'avaient autrefois connu³¹¹. Ainsi en va-t-il de Jeannot, ou encore de Marinette, qui lui « lance[nt] gaiement : tiens mais c'est l'René »³¹². Le narrateur voit même apparaître devant lui une voyante, dernier avatar de ces chimères féminines qui avaient conduit Simon à quitter la Sorbonne puis à devenir lamineur. Cette dernière remarque sous ses ongles « une noirceur ineffaçable »³¹³, cette même noirceur dont Jean-Pierre Martin, dans *Éloge de*

³⁰⁶ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 127.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 150.

³⁰⁸ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 188.

³⁰⁹ *Ibid.*, pp. 192-207.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 195.

³¹¹ *Idem.*

³¹² *Idem.*

³¹³ *Ibid.*, p. 198.

l'apostat. Essai sur la Vita Nova, écrit qu'elle lui collait à la peau lorsqu'il était lamineur³¹⁴. Cette même voyante s'adresse à lui comme s'il était Simon : « ne fais pas semblant d'être tout à fait un autre. Les usines furent tes amantes. Cesse de te couper en morceaux, de te déguiser en docteur d'opérette »³¹⁵. Il rencontre également un vieillard qu'il reconnaît comme étant Petit Louis, « le cisailleur »³¹⁶. Le narrateur, qui avait entretenu le flou sur l'identité réelle de ce Simon (le vieil ami, le jeune homme au pot de peinture, ou métaphore d'une génération), se confond maintenant avec la figure de Simon. Toutefois, ce même narrateur qui voit défiler « dans sa tête » tous « les personnages d'une vie antérieure »³¹⁷ dont on se demande alors si elle ne fut pas la sienne propre s'interroge sur ce qu'est devenu ce Simon : « Je me mets à ta place, Simon, je t'imagine vingt ans plus tard, mais peut-être vaut-il mieux que tu n'aies pas connu ça »³¹⁸. Ce narrateur dont on ne sait pas le nom, est-il Simon ou est-il un autre ? A-t-il caché au lecteur avoir été ce Simon, figure littéraire de sa propre jeunesse dans laquelle l'homme ayant changé de vie ne parvient plus à se reconnaître ? Le roman ne tranche pas clairement au profit d'un flou qui est sans doute capital. Ce flou s'accompagne d'un aveu d'échec qui vient conclure le roman : le narrateur jette son carnet³¹⁹, réalisant l'impossibilité de construire par l'écriture un pont entre deux vies, deux époques qui n'ont plus grand-chose en commun, sinon à saisir des « apparitions fugitives et fantomatiques »³²⁰, à ressasser une mémoire « hantée »³²¹ par ces spectres, ces « figures du passé »³²² que l'on ne parvient jamais à dessiner.

³¹⁴ « Pour ce qui est de la peau, son grain, à cette époque, n'était pas le même : le noir de l'acier, qu'aucune douche ne parvenait à effacer complètement, y restait incrusté », Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 15.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 199.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 201.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 205.

³¹⁸ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 204.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 205.

³²⁰ *Idem.*

³²¹ *Ibid.*, p. 204.

³²² *Ibid.*, p. 205.

Le narrateur est une figure d'auteur qui abandonne son œuvre. Toutefois, il y a bien un livre, un livre écrit non pas par le narrateur, mais par l'auteur. L'artifice documentaire, ainsi que je l'ai nommé en première partie d'analyse, peut se lire comme un dispositif autobiographique. Il y a sans doute de Jean-Pierre Martin à la fois dans les Simon et dans le narrateur. La « volte-face »³²³ de Simon, après la fin de sa période militante, l'amène même à « retrouv[er] (...) les livres autrefois rejetés »³²⁴ lorsqu'il avait avorté ses études de philosophie, comme ce fut le cas de Jean-Pierre Martin³²⁵. Ce retour aux livres est une des nombreuses « volte-face » des nombreux Simon³²⁶ :

*Certains Simon se découvrirent jouisseurs. [...] Ils chercheront à satisfaire leurs boulimies soudaines de plaisirs, longtemps comprimées, par des fêtes ininterrompues, par des ivresses de charters et d'amours, comme pour rattraper le temps irrémédiablement perdu. D'autres, au contraire, macérant dans la pénitence, continueront à se mortifier d'autres façons — à retrouver par d'autres moyens cette sensation ancienne du corps courbatu, moulu jusqu'à l'abrutissement bienheureux. [...] D'autres se griseront de visions consolatrices [...] D'autres sont morts. [...] D'autres enfin, à la recherche de plusieurs vies, passeront successivement par tous ces cycles, en inventeront de nouveaux*³²⁷

Ces « cycles successifs » sont aussi ceux traversés par Jean-Pierre Martin qui, en guise de présentation sur son site internet, choisit une citation extraite de son *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, se définissant ainsi par ses identités multiples³²⁸ : « traversant ces vies successives, j'ai fréquenté des milieux différents (étudiants gauchistes, ouvriers, babas, routards, artisans, musiciens, universitaires, écrivains) »³²⁹. Comme Simon, l'auteur a vécu dans plusieurs

³²³ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 198.

³²⁴ *Ibid.*, p. 189.

³²⁵ Cf. Annexes : notices biographiques, p.101

³²⁶ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 189.

³²⁷ *Ibid.*, pp. 187-188.

³²⁸ Site de Jean-Pierre Martin, URL : <https://jeanpierremartin.net/> (consulté le 17 novembre 2018).

³²⁹ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 20.

« peaux », parlé « différents langages », « revêtu différents costumes »³³⁰, dont le « bleu de chauffe » et « la veste chinoise de la marque Anti-Cher »³³¹ que Simon porte lorsqu'il se rend aux bains publics³³². Comme le narrateur, l'auteur porte son regard sur le passé, afin, sans doute, de le reconsidérer : « toute manière de vivre s'érige en un principe tacite. Ensuite ce seront nécessairement d'autres musiques, d'autres rythmes. On fait toujours le docte après coup. »³³³ Si, comme dit précédemment, le jugement et l'ironie sont contredits, c'est sans doute parce que l'auteur sait combien le regard sur ce passé est délicat : entre les vies militantes et marginales de Jean-Pierre Martin dans les années 1970 et celle de l'intellectuel des années 1990 s'est creusé un fossé, le « trou noir » évoqué dans *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*. Aussi, le roman du « trou noir » ne peut que jouer sur le flou, l'indécision.

L'idée du « trou noir » peut également permettre de lire la façon dont est saisie la singularité historique des années 68, dernier sursaut du mouvement ouvrier dans l'imaginaire du narrateur : « La coïncidence est curieuse : la soudaine prolifération des jeunes Simon, comme leur rapide disparition, accompagne la lente mort du monde ouvrier »³³⁴. Avec les Simon, se sont perdus les gestes, les pratiques, les souvenirs du mouvement ouvrier. Ne restent plus que des spectres. Écrire le roman ouvrier est impossible. L'auteur écrit donc un mélancolique roman du « trou noir ».

³³⁰ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 20.

³³¹ *Idem*.

³³² Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 103.

³³³ *Ibid.*, p. 203.

³³⁴ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*, p. 51.

5. Analyse : *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* et *Mon Amérique commence en Pologne*, de Leslie Kaplan

Depuis maintenant. Miss Nobody Knows et *Mon Amérique commence en Pologne* font partie d'une série de six livres intitulée *Depuis maintenant* comprenant dans leur ordre de parution: *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *Les prostituées philosophes*³³⁵, *Le Psychanalyste*³³⁶, *Les Amants de Marie*³³⁷, *Fever*³³⁸ et *Mon Amérique commence en Pologne*. Dans cette série, Leslie Kaplan mêle fiction et autobiographie. Ainsi, les deux romans du corpus sont largement autobiographiques. Ce n'est toutefois pas explicitement le cas des autres. Contrairement à tous les autres romans de la série *Depuis maintenant*, les deux romans qui font partie du corpus de ce travail sont également écrits à la première personne. Ils ouvrent et closent cette série romanesque. Dans le cas des récits autobiographiques, le sous-titre *Depuis maintenant* gagne une signification particulière. Il s'agit de porter « Depuis maintenant », c'est-à-dire depuis le moment de l'écriture, entre le milieu des années 1990 (1996) et la fin des années 2000 (2009), le regard sur une vie. Dans cette vie de Leslie Kaplan, les années 68 ont marqué une rupture. Établie en usine dès mai 67, puis militante à l'UJC(ml) et à Vive la révolution!, les années 68 constituent le socle de son œuvre littéraire : c'est avec *L'excès-l'usine*, roman d'établi paru en 1982 que Leslie Kaplan entre en littérature. Que ces deux textes autobiographiques traitent de Mai 68 n'est ainsi pas anodin.

³³⁵ Leslie Kaplan, *Les Prostituées philosophes*, Paris, P.O.L, 1997.

³³⁶ Leslie Kaplan, *Le Psychanalyste*, Paris, P.O.L, 1999.

³³⁷ Leslie Kaplan, *Les Amants de Marie*, Paris, P.O.L, 2002.

³³⁸ Leslie Kaplan, *Fever*, Paris, P.O.L, 2005.

5.1. Depuis maintenant. Miss Nobody Knows : dire la singularité de 68 par le portrait

La quatrième de couverture de *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* annonce : « ce livre parle de Mai 1968 »³³⁹. Si « ce livre parle de Mai 1968 », les événements, ici concentrés dans l'expérience de la grève vécue par la narratrice dans l'usine dans laquelle elle travaillait — presque sans mention des cortèges parisiens —, se dessinent en creux, dans l'évocation de deux personnages : Miss Nobody Knows, inconnue hébergée par la narratrice pendant la grève, et Stéphane, oncle de la narratrice, publicitaire arrogant qui s'est suicidé un an après les événements, en mai 1969³⁴⁰. Ces personnages, la narratrice les convoque de deux façons différentes. Elle se souvient de Miss Nobody Knows et enquête sur Stéphane. Par le souvenir et l'enquête, ces deux figures qui semblent être totalement opposées se rejoignent : l'étrangeté de la première et la trajectoire du deuxième disent quelque chose de la singularité historique de Mai 68.

La narratrice rencontre Miss Nobody Knows dans un café alors qu'elle travaille dans une usine qui n'est pas identifiée. La jeune femme est ainsi nommée parce qu'elle répond au serveur en chantant un « blues »³⁴¹ inconnu de la narratrice, « Nobody knows the trouble i've seen ». Elle inscrit frénétiquement sur un carnet toutes les questions qui lui viennent à l'esprit : « *Le principe des rails. / Comment on fabrique un pot d'échappement. / Le métal. Ce que c'est. / La formule du vin. Ce que veut dire H2O* »³⁴². Ce personnage marginal, qui « n'a pas de maison »³⁴³, habitera chez la narratrice, où elle rencontrera l'oncle de celle-ci, Stéphane, auquel elle posera une question qui lui vaudra d'être traitée de folle : « Je ne comprends pas pourquoi vous parlez. »³⁴⁴ Si ce personnage a une importance particulière dans le roman, qu'il inaugure ce récit de Mai 68, c'est parce qu'il joue le rôle

³³⁹ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, quatrième de couverture.

³⁴⁰ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 7.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

³⁴² *Ibid.*, p. 12.

³⁴³ *Ibid.*, p. 13.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

d'une métaphore. En donnant comme pseudonyme à ce personnage le titre d'un « blues » qui se trouve être un negro-spiritual chanté par les esclaves de Caroline du Sud dans les années 1860³⁴⁵, repris à Paris par Louis Armstrong en 1962³⁴⁶ lors d'un concert à l'Olympia, Leslie Kaplan l'inscrit dans une longue histoire des opprimés dont la musique américaine, les blues et les protest songs folks largement cités dans *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* comme dans *Mon Amérique commence en Pologne* assurent la permanence dans la France de la fin des années 1960. À cet imaginaire de l'esclavage s'ajoute l'impression que ce personnage fait sur la narratrice : elle lui « fait penser aux femmes de l'usine » par son « côté déplacé »³⁴⁷. *Miss Nobody Knows* pose des questions a priori absurdes qui, parfois, comme dans le cas de la remarque faite au publicitaire Stéphane, que la narratrice décrit comme un beau parleur cynique, touchent juste. Son attitude, sa façon de vivre, de nouer des relations avec les autres la rendent « déplacé[e] » en toute situation. Mais ce « côté déplacé » des femmes de l'usine n'est pas, chez Leslie Kaplan, une caractéristique qui leur est essentielle. En effet, c'est la grève qui « déplace » ces femmes :

J'ai dit qu'elle me faisait penser aux femmes de l'usine. Oui, et aussi à quelque chose d'insaisissable, de difficilement saisissable, qui était là pendant la grève et l'occupation. Quelque chose est en train de se passer : seulement ça, le sentiment de ça. ³⁴⁸

Ce qui « est en train de se passer » a pour théâtre l'usine. La grève voit d'abord « la fonction de production de l'usine [être] transgressée »³⁴⁹. Les femmes et les hommes qui y travaillaient s'y retrouvent, occupent les lieux pour en faire autre

³⁴⁵ « Nobody knows the trouble I've had », in William Francis Allen, Charles Pickard Ware, and Lucy McKim Garrison, *Slave Songs of the United States* [en ligne], New York, A. Simpson & Co, 1867, p.55. URL : <https://docsouth.unc.edu/church/allen/allen.html#s1song55> (consulté en ligne le 2 novembre 2018).

³⁴⁶ *Louis Armstrong 24 avril 1962, Live in Paris*, Paris, Frémeaux et associés, 1962.

³⁴⁷ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 23.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 61.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 65.

chose. On y organise un bal³⁵⁰, on y fait du théâtre³⁵¹, on y reconstitue un quotidien, on y redistribue les rôles : les syndicalistes, « jamais d'accord entre eux »³⁵², sont mis à l'écart. L'usine devient un lieu de passage, de rencontres et de discussions. La narratrice définit ainsi la grève : « l'espace. [...] les gens qui se rencontrent, se considèrent, se parlent »³⁵³. La grève des ouvriers crée dans l'usine un autre espace, une utopie. C'est à travers ce nouvel espace qu'il faut considérer le « côté déplacé » des personnages ouvriers. Car la grève, c'est le déplacement des fonctions et des positions : « circuler, plutôt qu'être à sa place »³⁵⁴. De ces personnages déplacés, la narratrice fournit une galerie de portraits : la « jeune femme à lunettes » qui vient « avec sa fille »³⁵⁵, les « jeunes immigrés » qui « courent partout »³⁵⁶, de « jeunes agriculteurs » qui viennent ravitailler les grévistes et restent plusieurs jours pour parler avec eux³⁵⁷, une ancienne ouvrière polonaise qui cuisine pour l'ensemble des grévistes³⁵⁸, des prostituées qui viennent, elles aussi, rendre visite³⁵⁹, et au milieu de ces personnages, un autre personnage « décalé », la narratrice elle-même, qu'on devine notamment par la description de sa famille bourgeoise, narratrice militante établie. Ces rencontres appellent aussi parfois la mémoire des luttes ouvrières et antifascistes du vingtième siècle : on apprend qu'un ouvrier espagnol était militant antifranquiste³⁶⁰, un autre ouvrier à la retraite se rend à l'usine pour y lire des tracts de la grève générale de 1936³⁶¹. Cette description de la grève comme utopie évoque d'ailleurs celle faite en juin 1936 par Simone Weil : « indépendamment

³⁵⁰Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p.65.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 72.

³⁵² *Ibid.*, p. 67.

³⁵³ *Ibid.*, p. 39.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 40.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 67.

³⁵⁶ *Idem.*

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 69.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 78.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 71.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 67.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 70.

des revendications, cette grève est en elle-même une joie. Une joie pure »³⁶². Cette « joie pure », c'est chez Leslie Kaplan celle de sentir que l'ordre des choses est « en train de basculer » :

*Tout arrive, tout peut arriver, c'est le présent, et le monde se creuse et enfle, et les parois reculent, elles sont transparentes et elles reculent, elles s'écartent, elles s'éloignent, elles laissent la place, et c'est maintenant et maintenant et maintenant...*³⁶³

L'usine représente ainsi la société entière qui vit en même temps, dans les autres usines comme dans le quartier latin, un bouleversement de l'ordre établi, une grande vague de déplacements qui se manifesterà des ateliers occupés aux cortèges de manifestation : la rencontre entre les étudiants et les ouvriers³⁶⁴. Ce bouleversement entraîne le déplacement de l'autre personnage central du roman : Stéphane. Le portrait de Stéphane est d'abord antipathique : un homme « sarcastique »³⁶⁵, « sans désir »³⁶⁶, en rupture avec son père ancien « résistant héroïque », dont il se moque³⁶⁷. Ce Stéphane sûr de lui est même comparé aux dirigeants syndicaux qui, dans l'usine où la narratrice travaillait, ont été mis à l'écart de la grève : « il avait le même genre de pensée, (...) tout en se croyant bien sûr tellement plus avancé »³⁶⁸. S'interrogeant sur les circonstances de sa mort, la narratrice enquête. Elle se renseigne d'abord auprès de sa mère, qui lui apprend que Stéphane avait « participé aux événements du quartier latin »³⁶⁹, qu'il avait reconduit, à la suite d'une manifestation, trois jeunes ouvriers qui

³⁶² Simone Weil, « La vie et la grève des ouvrières métallos » [en ligne] in *La Révolution prolétarienne*, 10 juin 1936, URL : <https://bataillesocialiste.wordpress.com/documents-historiques/1936-06-la-vie-et-la-greve-des-ouvrieres-metallos-weil/> (consulté le 17 novembre 2018).

³⁶³ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows, op.cit.*, p. 63.

³⁶⁴ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures, op.cit.*, p. 165.

³⁶⁵ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows, op.cit.*, p. 35.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 21.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 47.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 20.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 34.

« campaient dans leur usine »³⁷⁰ et qu'il était ensuite venu leur rendre visite dans l'usine qu'ils occupaient. Stéphane est décrit par la narratrice comme un homme sans convictions, pris parfois d'une révolte romantique qu'il exprimait en citant Rimbaud³⁷¹, une révolte de posture. Un homme qui ne pouvait raconter la grève que de façon ironique. La mère de la narratrice se souvient ainsi de lui avoir demandé ce dont on parlait lors de l'occupation de l'usine. Sa réponse : « de rien », puis « il riait, sarcastique. Et tout de suite après, l'air rêveur, il disait que l'on vivait “le dimanche de la vie” »³⁷². Stéphane est ainsi un personnage déplacé dans le contexte de la grève. La narratrice juge sévèrement cet oncle, ce publicitaire qui ne semblait pas avant cela s'occuper de politique et qui part rencontrer des ouvriers, partage leurs luttes. Elle ne soupçonne pas que cet engagement ait pu être sincère : « qu'est-ce que Stéphane pouvait comprendre à ça ? Rien. Stéphane était sans respect, sans patience. La preuve ? Tout. »³⁷³ Ce jugement change lorsque son enquête l'amène à aller rencontrer les ouvriers que côtoyait Stéphane³⁷⁴. Paulo, qu'elle interroge, lui confie une lettre de Stéphane. Elle y apprend qu'il avait participé au comité de lutte de l'usine³⁷⁵ et y lit cela : « pendant la grève, je m'en rends compte, j'ai retrouvé le plaisir de l'ignorance. Au fond, c'est le plaisir du temps, du déroulement du temps »³⁷⁶. Cette perception de la grève coïncide avec celle de la narratrice. Si la grève, en « transgressant la fonction de production de l'usine »³⁷⁷ libère un espace où une utopie peut se construire, elle libère également le temps des « cadences infernales » que dénonçaient les tracts des maoïstes :

³⁷⁰ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows, op.cit.*, p.34.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 41.

³⁷² *Ibid.*, p. 35.

³⁷³ *Ibid.*, p. 41.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 83.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 105.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 104.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 65.

*La seule chose qui comptait, c'était l'espace lui-même, l'espace vide, et le temps. Le cadre. On était amené à penser au cadre. Mais en un sens penser au cadre, c'est penser. On était amené à penser, à penser ce que c'est, penser.*³⁷⁸

Cet « espace vide » laissé par la grève est ainsi un espace et un temps où peut s'inventer le politique, s'expérimenter une utopie.

5.2 Mon Amérique commence en Pologne : le récit de la vie et le texte bouleversé par Mai 68

Mon Amérique commence en Pologne est un roman plus explicitement autobiographique. Il est divisé en trois parties, dont seule la deuxième concerne directement Mai 68. La première partie est un récit de l'enfance et de l'adolescence de la narratrice entre Paris, où son père, diplomate américain, s'est installé après la seconde guerre mondiale, et l'Amérique de ses grands-parents, où elle se rend pour les vacances. La troisième se déroule « il n'y a pas longtemps »³⁷⁹, c'est-à-dire, dans un temps très proche de celui de l'écriture. La narratrice y raconte la vie de Louise, fille de son amie Anne, comme elle franco-américaine vivant à Paris, qui est aux prises avec des troubles psychiques. Dans ces deux parties, le texte sur la page se déploie de manière conventionnelle : les graphies en prennent la totalité, de longs paragraphes séparés par pas ou très peu de lignes blanches, les dialogues sont marqués par des guillemets et des tirets. Si la première partie n'est pas divisée en chapitres, c'est le cas de la troisième, où le passage d'un chapitre à l'autre est marqué par un simple saut de page. Le régime typographique de la deuxième partie est plus hétérogène, on peut d'ailleurs en distinguer deux, différents. Le premier régime typographique est une succession de courts paragraphes de deux ou trois lignes, quelques-uns plus longs allant jusqu'à une vingtaine de lignes, qui n'occupent jamais la totalité de la page. Dans le second³⁸⁰ régime, le texte se déploie en vers de quelques mots, sans aucune autre marque de ponctuation que le retour à la ligne. Ce second régime se

³⁷⁸ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 40.

³⁷⁹ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 143.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 129.

caractérise par un jeu sur les typographies : des paragraphes versifiés en typographie conventionnelle et des paragraphes versifiés en italique alternent, suggérant un dialogue entre deux locuteurs sans que ceux-ci ne soient jamais clairement identifiés. Ces deux régimes typographiques marquent deux temps distincts du récit de Mai 68 : celui de la lente politisation de la narratrice tout au long des années 1960, d'abord, puis celui de la grève dans l'usine où elle travaille.

C'est par « *O.K., the sixties* »³⁸¹, citation dont l'auteur n'a pas indiqué la source, que se termine le court chapitre de deux pages qui introduit la deuxième partie. Le régime typographique est encore celui de la première partie : de longs paragraphes séparés par un simple retour à la ligne qui couvrent la page d'un bloc de texte uniforme, laissant très peu de blanc. Il est bouleversé dès la page suivante. Cette citation introduit le temps pendant lequel va se dérouler la deuxième partie, mais elle ne fait pas que cela. Ce chapitre introductif à la deuxième partie met en écho deux événements placés à chaque bout de la décennie de 1960 : un rendez-vous avec un garçon au cinéma pour aller voir *À bout de souffle* en mars 1960³⁸² et une assemblée générale dans une cité universitaire en 1968 où apparaît une jeune femme qui danse, deux montres à chaque poignet³⁸³. Elle donne une dimension ironique à ce « *O.K., the sixties* ». Les années 1960, chez Leslie Kaplan, sont un temps où cohabitent des contraires. Comme chez Godard, les personnages y sont à la fois « enfants de Marx et de Coca Cola »³⁸⁴.

Composée de courts paragraphes, l'écriture de cette première séquence de la deuxième partie emprunte parfois au style du journal intime, par l'usage de phrases uninominales ou averbiales qui rappellent la prise de note. Elle évoque, par la manière dont elle fait entrer en résonance des souvenirs très personnels (souvenirs de voyages, familiaux, amoureux, films, lectures) et des événements politiques *Je me souviens* de Georges Perec³⁸⁵. Comme chez Georges Perec, cette

³⁸¹ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 56.

³⁸² *Ibid*, p. 55.

³⁸³ *Ibid*, p. 56.

³⁸⁴ Jean-Luc Godard, *Masculin/Féminin*, 1966.

³⁸⁵ Georges Perec, *Je me souviens*, Paris, Hachette, 1978.

mise en écho permanente permet de faire du récit intime un récit collectif. Le récit des années 1960 vécues par la narratrice prend ainsi une dimension générationnelle. On peut y repérer trois niveaux de souvenirs. Le premier a trait à la vie personnelle de la narratrice. Elle y raconte par exemple son arrivée au Lycée Fénelon³⁸⁶ en classe préparatoire, sa relation amoureuse avec François³⁸⁷, son voyage en Bretagne avec ce dernier alors qu'aucun d'eux n'est encore majeur³⁸⁸. Le deuxième est constituée de souvenirs de lectures, de films³⁸⁹, de citations de chansons, la plupart du temps de Bob Dylan³⁹⁰. Le troisième se concentre sur des évènements historiques. S'ils sont, pour la plupart, d'ordre politique, certains ne le sont pas. Dans un même paragraphes sont ainsi juxtaposés : « Gérard Philipe meurt, le barrage de Fréjus rompt [...]. Les barricades à Alger »³⁹¹. Parmi ces évènements politiques, un sujet domine : la guerre d'Algérie, dont les évènements scandent le récit de vie fragmentaire de la narratrice. On trouve ainsi mention du putsch des généraux en 1961³⁹² et du massacre de manifestants algériens contre l'OAS au métro Charonne en 1962³⁹³. Mais la guerre d'Algérie, c'est d'abord le « scandale de la torture »³⁹⁴, qui apparaît dès la première occurrence des évènements liés au conflit : « la torture. Djamilia Boupacha »³⁹⁵. Si d'autres évènements politiques, comme la marche sur Washington en 1963 où Martin Luther King donne son discours *I have a dream*³⁹⁶ ou l'assassinat de John F.

³⁸⁶ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 57.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 66.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 73.

³⁸⁹ *La nuit des forains*, Ingmar Bergman (*Ibid.*, p. 60) ; *À bout de souffle*, Jean-Luc Godard (*Ibid.*, p. 61) ; *Le Faucon Maltais*, John Huston (*Ibid.*, p. 64) ; *L'avventura*, Michelangelo Antonioni (*Ibid.*, p. 69) ; *Tirez sur le pianiste*, François Truffaut (*Ibid.*, p. 70) ; *La Notte*, Michelangelo Antonioni (*Ibid.*, p. 75) ; *Citizen Kane*, Orson Welles (*Ibid.*, p. 77) ; *Une femme est une femme*, Jean-Luc Godard (*Ibid.*, p. 79) ; *Dr. Strangelove*, Stanley Kubrick (*Ibid.*, p. 104) ; *Bande à part*, Jean-Luc Godard (*Ibid.*, p. 112) ; *Masculin/Féminin*, Jean-Luc Godard, (*Ibid.*, p. 114).

³⁹⁰ *Like a rolling stone* (*Ibid.*, p. 119) ; *I want you* (*Ibid.*, p. 121) ; *Memphis blues again* (*Ibid.*, p. 122) ; *Time They are a-changin* (*Ibid.*, p. 123) ; *When the Ships come in* (*Ibid.*, p. 123) ; *Just like a woman* (*Ibid.*, p. 123)

³⁹¹ *Ibid.*, p. 60.

³⁹² *Ibid.*, p. 77.

³⁹³ *Ibid.*, p. 83.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 65.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 68.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 100.

Kennedy³⁹⁷ la même année, sont mentionnés sans pour autant qu'ils semblent avoir un écho profond chez la narratrice, l'Algérie et la torture conduisent à une contamination de l'intime par le politique. La violence des événements de la guerre d'Algérie amènent la narratrice à se politiser. Les fragments racontant des souvenirs personnels entrent ainsi dans un jeu étroit avec l'histoire : participation à l'évasion de la prison de Fresnes d'un militant du FLN³⁹⁸, prise de parole « en classe contre l'OAS, le putsch »³⁹⁹, distribution de tracts contre la guerre⁴⁰⁰, voyage en Algérie pour donner des cours de français⁴⁰¹, « discussions violentes sur la guerre d'Algérie »⁴⁰² dans la résidence étudiante où la narratrice vit. Après la fin de la guerre d'Algérie⁴⁰³, le militantisme reflue, c'est ce que la narratrice nomme « l'après-coup »⁴⁰⁴. Ce vide du politique est en grande partie comblé par l'évocation de films vus, de livres lus à cette période. Mais alors que la vie quotidienne semble déconnectée de la politique, les lectures, quant à elles, se politisent. Si la présence permanente de la guerre d'Algérie, plus tôt dans le livre, donne l'impression que l'époque conduit fatalement à la politisation de la narratrice, dans le cas de ses lectures, il s'agit d'une politisation active, d'un travail. Les titres cités jouent un crescendo vers la politisation : *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust⁴⁰⁵, *Le paysan de Paris* de Louis Aragon⁴⁰⁶, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* et les *Thèses sur Feuerbach* de Karl Marx⁴⁰⁷, *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon⁴⁰⁸, *Le Capital* de Karl Marx⁴⁰⁹, Rosa

³⁹⁷ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 103.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 73.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 83.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 71.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁰⁴ *Idem.*

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 111.

Luxemburg⁴¹⁰. Cette série se termine par plusieurs citations maoïstes⁴¹¹, qui explicitent l'idéologie des groupes auxquels la narratrice s'est liée. Cette dernière étape politique commence par l'action contre une autre guerre que celle d'Algérie et qui tisse un lien avec les origines américaine de la narratrice : la guerre du Vietnam. L'action politique semble gagner en intensité, d'abord dans les cortèges « manifestations violentes contre l'intervention américaine au Vietnam. Courir, crier. *Ho ho ho Chi Minh* »⁴¹². Si, dans le cas de la guerre d'Algérie, ces cortèges violents, notamment le massacre du métro Charonne, étaient montrés comme des événements extérieurs à la vie de la narratrice, des événements qui construisaient sa conscience politique, elle fait désormais partie des mouvements de révolte contre la guerre du Vietnam ; elle y chante un slogan typique des années 68, que les manifestants gauchistes avaient l'habitude de scander en sautant. Dans les derniers temps décrits par le récit fragmentaire des années 1960, la politique sature le récit de vie. Mais elle se manifeste moins par l'évocation d'actions politiques, comme la participation à des cortèges, que par l'évocation de réunions et de discussions avec les « étudiants communistes »⁴¹³, surtout à « l'école normale de la rue d'Ulm »⁴¹⁴, groupe une seule fois désigné par le nom de son référentiel historique, l'Union des Étudiants Communistes⁴¹⁵ (UEC). On y discute « de la Chine (...), d'Althusser »⁴¹⁶, penseur important pour les normaliens de l'Union des Jeunesse Communistes (marxistes-léninistes) (UJC(ml)), dont beaucoup de membres, anciens de l'UEC, fonderont après Mai la Gauche Prolétarienne et Vive La Révolution! (organisation dont Leslie Kaplan fut elle-même membre)⁴¹⁷. Dans la description de ces discussions domine une atmosphère

⁴¹⁰ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 115.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 120.

⁴¹² *Ibid.*, p. 122.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 106.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 115.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 106.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 113.

⁴¹⁷ Cf. Annexes : notices biographiques, p.101

presque festive, les cafés sont « enfumés »⁴¹⁸, le « brouhaha »⁴¹⁹ règne. L'utilisation de phrases averbales vient appuyer une forme d'exaltation : « Excitation, gaieté. »⁴²⁰, « Enthousiasme. »⁴²¹. On y retrouve également quelques topoï maoïstes, comme la lutte armée (« projets de départ des uns et des autres vers l'Amérique latine, la guérilla »⁴²²), les « comités Vietnam »⁴²³, ou encore la révolution culturelle chinoise et un de ses principes cardinaux, « l'alliance des travailleurs intellectuels et des travailleurs manuels »⁴²⁴. Relevant de ce geste politique de réunion des étudiants avec les prolétaires, un autre type de « discussion » fait écho avec les réunions des étudiants communistes, à la Sorbonne ou à la rue d'Ulm : l'enquête, pratique largement développée par les maoïstes⁴²⁵. La narratrice se rend ainsi dans un bidonville pour interroger des travailleurs immigrés. Cette rencontre prend des airs de révélation : « Les travailleurs immigrés. Ils comprennent parfaitement la circulation du capital. Comment ils parlent. Les accents. Ma petite grand-mère est là, derrière. *Grandma.* »⁴²⁶ On peut ici constater deux choses. La première est que, dans l'esprit de la narratrice, le travailleur dispose spontanément de savoirs sur les mécanismes de sa propre oppression, fantasme ou croyance qui est constitutive de son idée valorisée du populaire. Enfin, reconnaissant sa grand-mère yiddish qui a fuit les pogroms d'Europe centrale en émigrant aux États-Unis, elle fait corps avec la classe ouvrière. Ce dernier geste sera poursuivi par son établissement⁴²⁷, qui marque la fin du récit de vie sous le régime de fragments précédemment décrit pour entrer dans un nouveau régime typographique, celui, versifié, de la grève.

⁴¹⁸ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, op.cit., p. 118.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 109.

⁴²⁰ *Idem.*

⁴²¹ *Ibid.*, p. 119.

⁴²² *Ibid.*, p. 118.

⁴²³ *Ibid.*, p. 122.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 119.

⁴²⁵ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op.cit., p. 171.

⁴²⁶ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, op.cit., p. 124.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 127.

La séquence versifiée racontant la grève dans l'usine prend la forme d'un dialogue entre deux voix, qui ne sont pas identifiées. Deux « Je », deux « moi », l'un marqué par des italiques et l'autre par une police conventionnelle, qui se contredisent d'abord sur ce qui est pour elles la « première image de Mai 68 »⁴²⁸. Pour l'une, c'est une ouvrière qui arrive en retard à l'atelier, en courant, et annonce à ses collègues le début du mouvement des étudiants. Pour l'autre, c'est « l'espace »⁴²⁹, « l'usine immobile / l'espace qui s'ouvre »⁴³⁰. D'autres souvenirs attachés à la grève s'opposent également. Pour l'une, une foule en liesse débordant les grilles de l'usine pour y pénétrer⁴³¹ et pour l'autre « le vide / le calme / le silence »⁴³². Cette divergence s'efface très vite lorsqu'il s'agit d'évoquer la façon dont la parole circulait à l'intérieur du groupe des ouvriers pendant la grève. Chaque voix complète ce que l'autre dit : « elles tricotaient / elles discutaient / tout le monde parlait sans arrêt / on parlait de tout »⁴³³. Le texte prend ainsi une dimension performative, il produit, en même temps qu'il l'évoque, cette circulation libre de la parole en changeant la nature du dialogue, en entremêlant les voix. De la même manière, le texte, en passant à la forme versifiée, rejoue l'écart entre le quotidien et la grève. L'« espace » autre de l'usine en grève qu'évoquent les voix trouve ainsi un écho textuel. Cette réflexion sur l'espace évoque les réflexions de la narratrice de *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* sur la grève, une vision également spatiale. Ce n'est pas la seule marque d'intertextualité entre *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* et l'épisode de la grève dans *Mon Amérique commence en Pologne*. Une série de pensées, mais également d'épisodes ou de portraits de personnages identiques à ceux présents dans *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* sont repérables, parfois même sous la forme de phrases empruntées telles quelles. La réflexion sur

⁴²⁸ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 129.

⁴²⁹ *Idem.*

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 130.

⁴³¹ *Idem.*

⁴³² *Idem.*

⁴³³ *Ibid.*, p. 131.

l'espace et le temps : « *l'espace et le temps, c'est le cadre et penser au cadre, c'est penser* »⁴³⁴. La libre circulation des corps dans l'usine : « circuler, plutôt qu'être à sa place »⁴³⁵. Le vétéran de la grève générale de 1936. Les « jeunes immigrés » qui « couraient dans tous les sens »⁴³⁶. La jeune femme qui amène sa fille à l'usine.⁴³⁷ Les syndicalistes « pas d'accord entre eux »⁴³⁸ marginalisés par le mouvement. Les agriculteurs en visite⁴³⁹. Et même un « *fil de famille en voiture de sport décapotable* » qui « *emmenait des jeunes ouvriers / dans leur usine occupée* »⁴⁴⁰, qui pourrait être Stéphane, l'oncle publicitaire de la narratrice de *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows*. Cette partie du livre consacrée à la grève peut être lue comme une réécriture de certains passages de *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* concentrée exclusivement sur la grève. Si la grève est toujours racontée au passé, « depuis maintenant », le texte tente de saisir ce qui l'animait, son mouvement. Ainsi, le blanc laissé sur la page par les vers matérialise le « vide », le « calme » de cet espace autre qu'est l'usine en grève. La brièveté de ces vers, les jeux de parallélismes, de répétitions des mêmes mots, et l'entremêlement des voix traduit la joie de ce moment, l'exaltation des discussions. Le texte devient ainsi un espace où se négocie le calme et le chaos contradictoire, à l'image même de la grève. Ce passage est aussi, d'une certaine façon, un appendice au premier livre publié par Leslie Kaplan, *L'excès-l'usine* (1982). Ce dernier, après avoir plongé dans les neufs cercle de l'enfer dantesque de l'usine, se terminant sur l'évocation des corps détruits de ces « femmes

⁴³⁴ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 132 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 40.

⁴³⁵ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 132 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 40.

⁴³⁶ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 134 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 67.

⁴³⁷ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 135 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 67.

⁴³⁸ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 136 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 67.

⁴³⁹ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 136 ; Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 69.

⁴⁴⁰ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*, p. 136 .

usées »⁴⁴¹, se voit alors ajouter un nouvel épisode, une liberté retrouvée par la subversion de cette usine qui détruisait les corps et les vies.

5.3. *La fatale mélancolie de l'après-Mai*

Cependant, comme la fin de la guerre d'Algérie, son « après-coup »⁴⁴², est une période de reflux de l'action politique, l'après-Mai — ce « trou noir » pour Jean-Pierre Martin — est une rupture avec l'intensité de la grève, que le texte versifié tente de saisir, d'actualiser. De ce reflux du politique, *Mon Amérique commence en Pologne* ne dit rien, préférant rendre son intensité à l'épisode de la grève sans l'écraser sous cette mélancolie de l'après. *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows*, en revanche, en garde une trace, quoique sous une forme plus esquissée que dans les romans d'Olivier Rolin, Jean Rolin et Jean-Pierre Martin. Au vu de la forte intertextualité constatée entre ces deux romans de Leslie Kaplan dans le récit de la grève, nous pouvons considérer que de cet après-Mai mélancolique, *Mon Amérique commence en Pologne*, dernier opus de la série romanesque « Depuis maintenant », garde une trace pour un lecteur qui aurait lu l'entier de la série : il avait déjà été raconté dans son premier opus, *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows*, roman de la mélancolie puisque roman hanté par deux personnages disparus. Cette mélancolie, nous l'aborderons donc brièvement en conclusion de cette analyse.

Cette mélancolie, provoquée par le « deuil » de l'action politique, est clairement évoquée dans *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows*. La narratrice se souvient ainsi de « toute cette horrible période qui a suivi les événements, où l'on ne savait plus qui l'on était, quoi faire »⁴⁴³. Le caractère désespérant de cette « période » tient surtout à l'intensité de la vie durant les événements, qui est décrite dans *Mon Amérique commence en Pologne* comme le climax d'une longue période de politisation de la jeunesse dans les années 1960. Il était, pour la narratrice,

⁴⁴¹ Leslie Kaplan, *L'excès-l'usine*, op.cit., p. 107.

⁴⁴² Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, op.cit., p. 101.

⁴⁴³ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, op.cit., p. 52.

« difficile [de] redescendre de si haut »⁴⁴⁴. Profond, il semble tout contaminer, et la banlieue apparaît à la narratrice « sous son jour le plus mélancolique »⁴⁴⁵. La violence de cette chute est encore accentuée, pour la narratrice, par la disparition de Miss Nobody Knows et le suicide de Stéphane. Le cadavre de cet oncle vient se superposer à un autre cadavre, celui d'une société dont on avait cru qu'elle « était en train de basculer » :

*Cette impression de cadavre impossible à tuer, qui pourrit et qui revient, c'était, après la grève, ce que l'on pouvait éprouver pour l'ensemble de la société, tout apparaissait sous cet aspect sinistre.*⁴⁴⁶

Stéphane, que la narratrice a beaucoup de mal à croire à capable d'un engagement sincère, est lui-même une image de la rupture qu'a représenté Mai 68 pour une génération de militants ouvriers et étudiants. Bourgeois, publicitaire, il trouve dans sa participation à la grève un exutoire à sa « rage » et à sa « tristesse »⁴⁴⁷, exutoire qu'il trouvait auparavant dans le cynisme. S'il ne s'exprime pas lui-même sur l'après-Mai, la narratrice note que c'est à cette période qu'il avait commencé à boiter, « boiterie »⁴⁴⁸ simulée que Miss Nobody Knows avait remarquée lors de sa rencontre avec Stéphane. Plus encore, l'enquête de la narratrice la conduit à établir un lien de causalité entre son suicide et ce désespoir de l'après-Mai. Le mot utilisé pour qualifier ce suicide emprunte d'ailleurs au lexique judiciaire et assimile la figure de Stéphane à une organisation politique : une « dissolution »⁴⁴⁹.

⁴⁴⁴ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows, op.cit.*, p. 82.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 91.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 86.

6. Conclusion : Entre ironie et mélancolie, les contours d'une vision de l'histoire et de la mémoire de Mai

Les analyses de ces cinq romans ont permis d'examiner la manière dont les auteurs traitaient leur référentiel historique, comment ils se situaient par rapport à lui, le jugeaient parfois, s'en distanciaient ou, au contraire, tentaient de donner à voir sa singularité en citant d'autres discours sociaux, en s'inscrivant avec ou en porte-à-faux de tendances historiques, d'une *doxa*. Il convient maintenant de constater ce qui dans ces romans diverge, d'abord, et, enfin, converge.

6.1. Des romans se positionnant dans le débat mémoriel sur Mai 68

Les auteurs de tous ces romans mettent en scène des narrateurs qui portent leur regard sur la période des années 68 « depuis maintenant ». Ce regard se pose selon différentes modalités. Dans tous les romans à l'exception du *Laminoir*, ces narrateurs sont eux-mêmes, comme les auteurs des livres qui les mettent en scène, d'anciens maoïstes. *Tigre en papier* raconte le présent à partir duquel le narrateur se souvient de son passé militant, donne à lire sa parole et son monologue intérieur, donne à voir ce qu'il voit. Ce roman, plus qu'aucun autre, met en scène le processus de remémoration. La remémoration est, chez Olivier Rolin, un ressassement. Les souvenirs et les mots tournent en rond comme la DS Remember sur le périphérique. Ce ressassement va de pair avec l'ironie du narrateur et ces deux éléments constituent les deux axes d'un dispositif que l'on peut qualifier d'autocritique. Le narrateur adopte ainsi les caractéristiques du discours sur les événements de Mai 68 et leurs suites devenu dominant dans les années 1980, comme le montre Kristin Ross : posture autocritique, description du militantisme maoïste comme une farce et un travestissement ou comme un militantisme fictif, dénonciation de la violence politique et de son imaginaire. Cet aspect est en de nombreux points commun avec *L'Organisation*, qui use dans un dispositif beaucoup plus linéaire d'une ironie portant sur les mêmes travers. Par l'ambiguïté du pacte de lecture qu'entretiennent notamment Olivier Rolin et Jean Rolin, la reconduction de ce discours peut apparaître comme étant une relecture du

parcours même de l'auteur. L'artifice énonciatif conçu par Jean-Pierre Martin dans *Le Laminoir* ne conduit pas à une séparation parfaite entre les différentes figures de l'auteur, du narrateur biographe, du personnage biographié. Il établit une confusion entre ces figures, confusion qui donne à ce roman une dimension autocritique indéniable. Cette confusion, paradoxalement, apporte des nuances à l'autocritique. Elle est le produit d'une enquête qui déplace le narrateur de sa posture ironique pour l'amener à se réconcilier avec l'époque qu'incarne le personnage biographié. Chez Leslie Kaplan, la démarche diverge radicalement. Il s'agit de tenter de retrouver, « depuis maintenant », c'est-à-dire depuis une position qui n'est pas autocritique, la singularité du présent des années 68. Raconter 68 est ici raconter « depuis maintenant » un autre « maintenant », un présent du passé. Ce présent de l'écriture s'efface devant ce présent du passé à travers l'enquête (*Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows*) ou la tentative d'actualiser par le texte la singularité de Mai 68 (*Mon Amérique commence en Pologne*) : les modalités de politisation d'une génération et l'utopie qu'a représenté la grève. En creux se dessine un autre interdiscours, opposé à la *doxa* établie par Kristin Ross, mais moins clairement délimité que cette dernière et moins puissant dans l'imaginaire collectif, celui d'une critique de la critique dominante des années 68. Il se révèle par la mise en évidence d'aspects absents de la mémoire dominante de Mai. Les romans décrivent ainsi l'utopie libertaire réalisée par la grève générale qui évoque Simone Weil⁴⁵⁰ et ses récits de la grève générale de 1936. Ces grèves sont un espace de rencontre entre les classes, rencontre qui constitue une des spécificités de ce mouvement alliant cortèges étudiants et ouvriers et occupations d'usines, de facultés⁴⁵¹. Enfin, le récit d'initiation politique de *Mon Amérique commence en Pologne* dit la permanence des luttes anticoloniales, la mémoire du combat contre la guerre d'Algérie dans ce mouvement, deux aspects qu'ont largement traités Kristin Ross, Michelle Zancarini-Fournel et Philippe Artières⁴⁵² dans des ouvrages historiques et critiques presque contemporains des romans de Leslie Kaplan.

⁴⁵⁰ Simone Weil, « La vie et la grève des ouvrières métallus », *op.cit.*

⁴⁵¹ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 165.

⁴⁵² Michelle Zancarini-Fournel et Philippe Artières, *68, une histoire collective*, Paris, La découverte, 2008.

On peut ainsi retenir que ces romans travaillent ainsi avec la *doxa* largement hostile aux années 68. Ils entretiennent avec lui un rapport en grande partie consensuel (Olivier Rolin et Jean Rolin), dissensuel (Leslie Kaplan), ou illustrent un processus de dégagement du discours dominant pour trouver un point d'observation médian (Jean-Pierre Martin). Si la densité référentielle des romans est extrêmement diverse (si les références historiques sont très nombreuses dans les romans d'Olivier et Jean Rolin, elles sont plus effacées, déguisées ou suggérées dans ceux de Jean-Pierre Martin et Leslie Kaplan), la convocation d'éléments historiques précis (événements, personnalités, descriptions de comportement) participe de cette discursivité : ils servent de caution à une lecture particulière de l'histoire. Ce procédé est éclairé par le geste du narrateur du *Laminoir*, qui expose la sélection des éléments opérée dans les archives de Simon. Le discours littéraire, marqué par le discours hostile aux années 68, médiatise la référence historique et ne s'en cache pas. Si cette façon d'aborder l'histoire par le roman ne semble pas spécifique à ces ouvrages, il reste important de voir en quoi ces dispositifs littéraires portent des discours qui s'inscrivent dans une histoire polémique, en épousent parfois les positions antagonistes typiques, évoquées dans la première partie traitant du débat mémoriel inauguré dans les années 1980. La lecture de ces cinq romans, orientée par les biographies de leurs auteurs, qui ont en commun d'avoir été, avant d'être écrivains, engagés dans des groupes de la même mouvance, a permis de montrer comment ces romans construisent une vision positive ou négative des années 68, à travers différents éléments, motifs qu'ils ont en commun et qu'ils utilisent de manières parfois opposées. On peut ainsi entre autres relever que la mise en scène d'une violence politique farcesque, qui prend une grande importance dans *Tigre en papier* et dans *L'Organisation*, est moins évoquée dans *Le Laminoir*; si ce n'est à travers l'imaginaire violent véhiculé par le langage militant, et presque absente de *Depuis Maintenant*. *Miss Nobody Knows* et de *Mon Amérique commence en Pologne*. La prolétarianisation, décrite négativement comme un travestissement par Olivier Rolin, Jean Rolin et Jean-Pierre Martin devient chez Leslie Kaplan l'occasion d'une rencontre, une épreuve joyeuse de l'altérité dont témoigne la galerie de portraits d'ouvriers de *Depuis Maintenant*. *Miss Nobody Knows*, réécrite dans *Mon Amérique commence*

en Pologne. On peut également opposer ce « maoïsme imaginaire » où les palabres sont un faux-semblant d'action chez Jean Rolin, Olivier Rolin et Jean-Pierre Martin au lent processus de politisation décrit par Leslie Kaplan, dans lequel la discussion joue un grand rôle et qui débouche sur une utopie, la grève, qui est elle-même une discussion libre dans un espace commun. On peut toutefois relever, pour préciser les liens possibles entre le contexte militant dans lequel chacun d'eux a baigné, d'une part, et la nature du discours sur les années 68 visible près de trente ans plus tard dans leurs romans, de l'autre, qu'Olivier Rolin, Jean Rolin et Jean-Pierre Martin étaient militants de la Gauche Prolétarienne, mouvement bien plus autoritaire et austère que Vive la Révolution! dont était membre Leslie Kaplan, mouvement libertaire qui a relu le dogme maoïste à l'aune des expériences antiautoritaires de Mai 68⁴⁵³. Si, lors de son établissement, Leslie Kaplan était encore membre de l'UJC(ml), cette divergence dans sa trajectoire ultérieure laisse soupçonner un imaginaire différent de celui des autres auteurs et un parcours militant moins marqué par les déceptions auxquelles le dogmatisme de la GP a pu contribuer.

On peut également souligner que la posture autocritique et l'enquête sont des pratiques éminemment maoïstes. On trouve ainsi, dans ces romans, l'écho de pratiques militantes, réinterprétées dans le dispositif romanesque. Cet usage littéraire *a posteriori* de pratiques politiques évoque une autre histoire : celle de la commune de Paris. Cette utopie réalisée qui, à la différence de Mai 68, où les utopies étaient cantonnées à quelques espaces restreints comme l'usine ou la faculté occupées, a rédigé des lois, modifié les rapports de pouvoir à l'échelle de Paris entier, c'est-à-dire de milliers de vies. Dans *L'imaginaire de la commune*⁴⁵⁴, Kristin Ross évoque comment la Commune a tenté de construire un savoir et un art démocratiques : le « luxe communal », ainsi nommé par le *Manifeste de la Fédération des artistes* en avril 1871. Cette expérience vécue de « l'égalité en actions »⁴⁵⁵, où l'accès aux œuvres culturelles et aux savoirs avait pour vocation à

⁴⁵³ Matthieu Rémy, « Révolution culturelle et contre-culture en France, un exemple de malentendu », in Miao Chi, Olivier Dard, Béatrice Fleury et Jacques Walter (dir.), *La Révolution culturelle en Chine et en France*, Riveneuve, p. 195.

⁴⁵⁴ Kristin Ross, *L'Imaginaire de la commune*, trad. Étienne Dobenesque, Paris, La fabrique, 2015.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 51.

être offert à tous, a ainsi marqué le travail d'Eugène Pottier et Élisée Reclus, qui ont gardé après la Commune l'horizon de ce « luxe communal » qu'ils avaient contribué à définir : « un monde où chacun aurait sa part du meilleur »⁴⁵⁶. Le luxe communal n'offre pas un modèle applicable à un « luxe maoïste ». Toutefois, il constitue un précédent de persistance des postures et des modes d'actions politiques. Dans les textes de Jean Rolin, Olivier Rolin et Jean-Pierre Martin, cette persistance peut être vue comme un détournement : le modèle de l'autocritique maoïste devient un dispositif critique du maoïsme. D'une manière différente, l'enquête, elle, conduit toujours à la réconciliation : du narrateur du *Laminoir* avec l'histoire de sa génération, de la narratrice de *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* avec son oncle Stéphane. Cette pratique est ainsi reconduite et non pas détournée. D'une manière plus saisissante encore, l'expérience de la grève trouve un écho chez Leslie Kaplan dans la façon dont les voix et les parcours se mêlent pour construire une utopie localisée dans l'usine occupée. Ainsi que l'écrit Boris Gobille, Mai 68 fut un temps d'« égalisation radicale du droit à la parole et [de] remise en cause radicale de toutes les formes de délégation de l'autorité »⁴⁵⁷. La rencontre entre les classes, qui était l'horizon militant, devient horizon littéraire : les voix se mêlent dans un même souffle, un nouveau corps social se constitue dans le renversement des hiérarchies passées. Comme nous le verrons, cet horizon tracé par ce Mai 68, qui fut, selon les mots de Michel de Certeau, une « révolution de la parole »⁴⁵⁸, est décelable dans la suite de l'œuvre littéraire de Leslie Kaplan.

6.2. Des romans de la « mélancolie de gauche »

Au-delà de leurs positionnements divergents dans le débat mémoriel sur Mai 68, ces textes sont réunis par leur dimension mélancolique. Cette mélancolie prend deux aspects distincts quoiqu'intrinsèquement liés. L'un a trait aux trajectoires des militants des années 68, une mélancolie du « trou noir », qui a largement été explicitée dans les analyses précédentes. Ils racontent tous, d'une façon plus ou

⁴⁵⁶ Kristin Ross, *L'Imaginaire de la commune*, op.cit., p.51.

⁴⁵⁷ Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, op.cit., p. 361

⁴⁵⁸ Michel de Certeau, *La Prise de parole et autres écrits politiques*, op.cit. p. 37.

moins explicite, des chutes de l'intensité de la vie militante vers un après qui est un « nulle part » pour Olivier Rolin, un « trou noir » pour Jean-Pierre Martin, causé par le déclin des organisations maoïstes. Le narrateur de *L'Organisation* tombe dans la toxicomanie. Le narrateur de *Tigre en papier* raconte la déchéance de son ami Treize qui se conclut par sa mort accidentelle, due à la drogue. Le narrateur du *Laminoir* raconte la « disparition » de Simon. La narratrice de *Depuis Maintenant. Miss Nobody Knows* évoque « cette horrible période »⁴⁵⁹ après être tombée « de si haut »⁴⁶⁰. Ces trajectoires évoquent celles des auteurs eux-mêmes, contraints de se réinventer après le reflux du militantisme maoïste, une « reconversion », selon les mots de Jean-Pierre Martin, qui, comme analysé précédemment, les a conduits à écrire, et dont les romans gardent des traces inévitables. Le deuxième aspect de cette mélancolie est décelable dans la description même de l'engagement militant des personnages et des narrateurs, une « mélancolie historique » ainsi que la nomme Olivier Rolin, où l'engagement est hanté par des figures sacrificielles de l'histoire révolutionnaire. Comme Karl Marx écrivait en 1852 à propos des révolutionnaires de 1848 « parodiant 1789 » que « la tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants »⁴⁶¹, les narrateurs de ces romans se mesurent par rapport à des figures de l'histoire révolutionnaire, sont hantés par cette histoire qui est une suite d'échecs du mouvement ouvrier depuis le XIX^e siècle, une suite de « ruines », ainsi que les nomme Walter Benjamin, ruines et catastrophes qu'ils contemplent. Cette conscience historique qui affleure dans ces romans s'inscrit dans une tradition de la gauche révolutionnaire qu'Enzo Traverso nomme « mélancolie de gauche ». Cette « mélancolie » est celle d'une gauche qui « tout en s'engageant dans les luttes du présent, ne se soustrait pas au bilan des défaites accumulées »⁴⁶². Elle reposait, ainsi que l'écrit Enzo Traverso sur une « conception marxiste de l'histoire » et était conçue comme une « mémoire

⁴⁵⁹ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*, p. 52.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁶¹ Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* [1852] [en ligne], Paris, Les Éditions sociales, 1969, p. 9. URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1851/12/brum.pdf> (consulté le 2 décembre 2018).

⁴⁶² Enzo Traverso, *La mélancolie de gauche*, *op.cit.*, p. 7.

« stratégique » des luttes du passé, une « mémoire orientée vers le futur »⁴⁶³. Cette conception de l'histoire était à l'œuvre en Mai 68 chez les militants, ce que confirment les textes étudiés. Or, elle n'est plus efficace dans le présent de l'écriture, présent qui n'a plus pour horizon « le grand soir » :

La fin du communisme a brisé cette dialectique entre passé et futur, et l'éclipse des utopies qui accompagne notre époque « présentiste » a conduit à la quasi-extinction de la mémoire marxiste. La tension entre passé et futur est devenue une « dialectique négative », mutilée.⁴⁶⁴

La « mélancolie historique » qui affleure dans les romans de Jean Rolin, Olivier Rolin et Jean-Pierre Martin est une conscience historique révolutionnaire privée de son horizon révolutionnaire, « mutilée ». Elle se prend au piège du ressassement. Les narrateurs ne peuvent qu'éprouver le fossé qui sépare leur présent de ce passé remémoré. De ce fossé, l'incompréhension entre Martin et la fille de Treize dans *Tigre en papier* est une image presque tragique. Les années 68 auront été, du point de vue de ces romanciers, les derniers sursauts du mouvement ouvrier. Le passé est bel et bien révolu, la mélancolie a perdu sa puissance.

6.3. Après les « romans de Mai » mémoriels, les « rêveries révolutionnaires » des années 2000 et 2010 ?

Cependant, le cas des deux romans de Leslie Kaplan est à part. S'ils n'échappent pas à cette dimension mélancolique, ils n'illustrent pas cette rupture mémorielle. La suite de l'œuvre de l'écrivaine tend d'ailleurs à montrer une actualisation de cette conscience historique dans les luttes du présent, une tentative de retrouver dans cette époque « présentiste » une conscience historique révolutionnaire. Ainsi en va-t-il d'un livre publié en 2016, *Matthias et la Révolution*, qui entre en écho avec le mouvement d'occupation des places qu'a connu la France au printemps de cette année-là, *Nuit debout*. L'écrivaine y imagine une situation pré-révolutionnaire dans Paris, un 20 mai des années 2010 qui est une poursuite du

⁴⁶³ Enzo Traverso, *La mélancolie de gauche*, op.cit., p. 6.

⁴⁶⁴ *Idem*.

20 mai 1795, lorsque l'insurrection du premier prairial an III avait échoué à rétablir le gouvernement montagnard. Dans ce roman, comme lors de la grève générale dans *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows* et *Mon Amérique commence en Pologne*, le temps et l'espace révolutionnaires sont ceux des rencontres et de la libre parole. Comme dans ces deux romans de Mai, on parle beaucoup dans *Matthias et la révolution*, mais la libre parole n'est pas confinée à l'usine occupée, elle s'étend sur l'espace vaste et immatériel des réseaux et des ondes : le dialogue se fait autant de vive voix que par SMS. Cette révolution contemporaine et rêvée actualise ainsi les motifs de celle vécue en 1968. Elle est habitée de figures des révolutions passées, de Blanqui à Robespierre. Ce roman peut être rapproché de ce qu'Alexandre Gefen nomme des « rêveries insurrectionnelles », sans toutefois les définir et les analyser plus précisément⁴⁶⁵. Alexandre Gefen met sous cette même étiquette, aux côtés de *Matthias et la Révolution*, d'autres textes fictionnels qui ne sont pas nécessairement des romans. *Fabrication de la guerre civile* de Charles Robinson⁴⁶⁶, imagine ainsi des émeutes en banlieue évoquant celles de 2005 en France. Dans *L'insurrection qui vient*⁴⁶⁷, le Comité invisible imagine les conditions et le déroulement d'une insurrection⁴⁶⁸. Enfin, *À l'abri du déclin du monde*, de François Cusset⁴⁶⁹ raconte une journée d'émeutes dans la capitale. On peut y ajouter *Des châteaux qui brûlent*, d'Arno Bertina⁴⁷⁰, qui raconte la séquestration d'un ministre par les employés d'un abattoir, ainsi qu'un livre de Nathalie Quintane, paru en mai 2018, et que la quatrième de couverture présente comme un « pavé » : *Un Œil en moins*⁴⁷¹ où L'autrice s'y empare des luttes du présent (occupation des places, aide aux migrants).

⁴⁶⁵ Alexandre Gefen, « “Écrivez partout” : Mai 68 et la littérature » [en ligne], in *CNRS le journal*, 7 mai 2018 URL : <https://lejournalejournal.cnrs.fr/billets/ecrivez-partout-mai-68-et-la-litterature> (consulté le 24 mai 2018)

⁴⁶⁶ Charles Robinson, *Fabrication de la guerre civile*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 2016.

⁴⁶⁷ Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, pp. 81-125.

⁴⁶⁹ François Cusset, *À l'abri du déclin du monde*, Paris, P.O.L., 2012.

⁴⁷⁰ Arno Bertina, *Des Châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017.

⁴⁷¹ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, Paris, P.O.L., 2018.

Un travail ultérieur pourrait s'attacher à analyser les possibles permanences de Mai dans ces romans, étudier comment s'y articulent la mémoire des luttes passées et une exigence politique propre au contemporain. Car ces textes qui construisent des fictions qui font écho aux luttes du présent, leur imaginent un dénouement insurrectionnel, tentent sans doute de reconstruire un pont par-dessus le fossé mélancolique entre politique et esthétique, entre présent et passé révolutionnaire. Il s'agirait également d'interroger comment, chez ces auteurs, création littéraire et action politique peuvent aller de paire, s'inscrivent dans un seul et unique geste, à la façon de Nathalie Quintane, qui sort un livre comme on lance un pavé⁴⁷².

⁴⁷² « Bergen, Berlin, Rio, Paris — et la province française. Des gens s'assemblent, discutent, écrivent sur des murs, certains tapent sur des vitrines. En échange, on leur tape dessus, on les convoque au tribunal et, à l'occasion, on leur ôte un œil. C'est la vie démocratique. Alors, je me suis dit : Tiens, et si, pour une fois, je sortais un pavé ? », Nathalie Quintane, *op.cit.*, quatrième de couverture.

Annexes

Notices biographiques

Leslie Kaplan (née en 1943 à New York) est, en Mai 68, ouvrière établie depuis cinq semaines dans l'usine des machines à laver Brandt⁴⁷³. Elle a ainsi « vécu les évènements (...) à l'intérieur d'une usine occupée »⁴⁷⁴. Changeant souvent d'usine, « pour plusieurs mois, parfois pour seulement deux jours »⁴⁷⁵, sa période d'établissement dure « pendant presque deux ans et demi. »⁴⁷⁶. Avant de s'établir, elle étudiait à l'École normale supérieure de Cachan. Maoïste, militante à l'UJC(ml) depuis 1967⁴⁷⁷, ne devenant pas membre de la Gauche Prolétarienne à lors de la dissolution de son organisation, elle se rapproche en 1970 de Vive la révolution!⁴⁷⁸. En 1982, sort son premier livre *L'Excès-l'usine*⁴⁷⁹. En 1996, elle débute avec *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*⁴⁸⁰ une série romanesque que vient clore, en 2009, *Mon Amérique commence en Pologne*⁴⁸¹. Elle reçoit en 2012 pour *Millefeuille*⁴⁸² le prix Wepler, et en 2017 le grand prix de la SGDL pour l'ensemble de son œuvre.

Jean-Pierre Martin (né en 1948) est étudiant à la Sorbonne⁴⁸³ en 1968. Il milite à la Gauche prolétarienne (GP) et devient établi en 1969. Durant cinq ans, Jean-

⁴⁷³ Béatrice Vallaeys et Annette Lévy-Willard, « Leslie Kaplan, 24 ans, militante maoïste (UJC-ML), établie à l'usine Brandt de Lyon depuis le 1er avril 1968. «On discute de tout! Que veut-on, quelle vie?» [en ligne], *op.cit.*

⁴⁷⁴ Leslie Kaplan, « Usine », in *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, *op.cit.*, p. 279.

⁴⁷⁵ Matthieu Rémy, « L'excès-L'usine, l'époque et le texte », in Mireille Hilsum (dir.), *Leslie Kaplan*, Paris, Classiques Garnier, Écrivains francophones d'aujourd'hui, 2016, p. 69.

⁴⁷⁶ *Idem.*

⁴⁷⁷ *Idem.*

⁴⁷⁸ Matthieu Rémy, « Les femmes, par une établie », in Djemaa Maazouzi, Nelly Wolf (dir.), *La France des solidarités (mai 1968-mai 1981) - Littérature, cinéma, discours*, Revue des Sciences Humaines n° 320, 2015, p. 43.

⁴⁷⁹ Leslie Kaplan, *L'Excès-l'usine*, *op.cit.*

⁴⁸⁰ Leslie Kaplan, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, *op.cit.*

⁴⁸¹ Leslie Kaplan, *Mon Amérique commence en Pologne*, *op.cit.*

⁴⁸² Leslie Kaplan, *Millefeuille*, Paris, P.O.L, 2012.

⁴⁸³ Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 16.

Pierre Martin travaille comme ouvrier dans des usines à Saint-Nazaire et Saint-Étienne, est incarcéré pour « apologie du crime d'incendie volontaire »⁴⁸⁴. Au bout de ces années d'usine, il « anticipe la dissolution » de la GP et « s'autodissout ».⁴⁸⁵ En 1984, après avoir vécu de petits emplois, il s'inscrit à des cours par correspondance et passe l'agrégation de lettres. Après cinq ans à enseigner dans le secondaire, il devient universitaire. C'est dans les années 90 que ses premiers livres paraissent : une étude sur Henri Michaux (1994)⁴⁸⁶ suivie d'un roman d'établi, *Le laminoir*⁴⁸⁷ (1995).

Jean Rolin (né en 1949) est étudiant en classe préparatoire aux grandes écoles au lycée Louis-le-grand en 1968. Militant de base dans la Gauche Prolétarienne⁴⁸⁸ dont son frère Olivier Rolin est un des dirigeants, il s'établit à Saint-Nazaire⁴⁸⁹ où il représente la GP. Après avoir quitté cette organisation, il devient journaliste et écrit dès 1973 des reportages pour *Libération*, *L'Événement du jeudi* et *Le Figaro*⁴⁹⁰. En 1980, sort *Chemins d'eau*⁴⁹¹, premier livre d'une œuvre polymorphe qui mêle romans, reportages et récits de voyage. En 1988, son récit de voyage *La ligne de front*⁴⁹² reçoit le Prix Albert Londres. En 1996, *L'Organisation*⁴⁹³ est récompensé par le prix Médicis.

Olivier Rolin (né en 1947) étudie à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1968. « De 1968 à 1973, il est un membre dirigeant de l'organisation maoïste

⁴⁸⁴ Jean-Pierre Martin *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, *op.cit.*, p. 17.

⁴⁸⁵ *Idem*.

⁴⁸⁶ Jean-Pierre Martin, *Henri Michaux, écritures de soi, expatriations*, Paris, José Corti, 1994.

⁴⁸⁷ Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir*, *op.cit.*

⁴⁸⁸ Norbert Czarny, « Jean Rolin » [en ligne], in *Encyclopédie Universalis*, URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-rolin/> (consulté le 8 août 2018).

⁴⁸⁹ Thierry Guichard, « Terminal Frigo » [en ligne], in *Le Matricule des anges*, n°062, avril 2005. URL : http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=21770 (consulté le 8 août 2018).

⁴⁹⁰ Baptiste Liger, « Les tribulations de Jean Rolin » [en ligne], in *L'Express*, 24 août 2010. URL : https://www.lexpress.fr/culture/livre/journal-de-gand-aux-aleoutiennes_910001.html (consulté le 8 août 2018).

⁴⁹¹ Jean Rolin, *Chemins d'eau*, Paris, La Table ronde, 1980.

⁴⁹² Jean Rolin, *La ligne de front*, Paris, La Table ronde, 1988.

⁴⁹³ Jean Rolin, *L'Organisation*, *op.cit.*

Gauche prolétarienne et le chef de sa branche militaire Nouvelle Résistance populaire. »⁴⁹⁴ Après ces années de militantisme, il devient conseiller littéraire puis éditeur au Seuil⁴⁹⁵. En 1983, paraît son premier roman, *Phénomène futur*⁴⁹⁶. Auteur, comme son frère, de romans et de récits de voyage, il reçoit en 1994 le prix Femina pour *Port-Soudan*⁴⁹⁷ et en 2003 le prix France Culture pour *Tigre en papier*⁴⁹⁸.

Guy Hocquenghem (né en 1946 - mort en 1988) est, en 68, normalien à la rue d'Ulm. Militant à l'Union des étudiants communistes, proche du PCF, il a rejoint dès sa création en 1966 la Jeunesse communiste révolutionnaire (JCR) de Daniel Bensaïd et Alain Krivine, liée à la quatrième internationale (trotskiste) et formée par des militants exclus de l'UEC. Exclu de la JCR au début des années 70, il fonde en 1971 le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR). Durant les années 1970, Hocquenghem conjugue des vies multiples : militant homosexuel et révolutionnaire au FHAR jusqu'à sa dissolution en 73, journaliste à *Libération* de 1975 à 1982, chargé de cours à l'université libre de Vincennes où il soutient une thèse en 1974 avant de devenir professeur d'université au début des années 1980, auteur de neuf essais entre 1972 et 1979, romancier à partir de 1981 avec la sortie des *Amours en reliefs*⁴⁹⁹. En 1986 paraît son pamphlet *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*⁵⁰⁰. Séropositif, il meurt en 1988.

⁴⁹⁴ Nathalie Crom, *Olivier Rolin. Écrire, comment, pourquoi ?* [en ligne], Paris, Éditions de la bibliothèque publique d'informations, Bibliothèque du centre Pompidou, Paroles en réseau, 2014, URL : <https://books.openedition.org/bibpompidou/1095?lang=fr> (consulté le 8 août 2018)

⁴⁹⁵ *Idem*.

⁴⁹⁶ Olivier Rolin, *Phénomènes futurs*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 1983.

⁴⁹⁷ Olivier Rolin, *Port-Soudan*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 1994.

⁴⁹⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op.cit.*

⁴⁹⁹ Guy Hocquenghem, *Les Amours en relief*, *op.cit.*

⁵⁰⁰ Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, *op.cit.*

Organisations

Union des jeunesses communistes (marxiste-léniniste) (UJC[ml]) :

Issue de « la rupture d'un certain nombre de militants communistes avec l'UEC (Union des Étudiants Communiste)⁵⁰¹, dont la ligne politique leur paraît trop "révisionniste" »,⁵⁰² l'UJC(ml) est fondée en novembre 1966⁵⁰³ par des étudiants de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm dont Robert Linhart. Proche du philosophe Louis Althusser, ce dernier étant enseignant à cette époque rue d'Ulm, maoïste puisqu'inspirée par la révolution culturelle chinoise, l'organisation prône l'établissement dès l'été 1967⁵⁰⁴ et envoie en usine de nombreux militants faire un « travail d'organisation dans la classe ouvrière »⁵⁰⁵. Dissoute à l'automne 1968, certains de ses militants fondent deux organisations maoïstes : la Gauche Prolétarienne et Vive la Révolution!.

Gauche Prolétarienne (GP) :

Fondée à l'automne 1968 par Benny Levy et Alain Geismar après la dissolution de l'UJC(ml), la Gauche Prolétarienne, organisation maoïste, prône également l'établissement. Dissoute en 1973, soit trois ans après son interdiction⁵⁰⁶, elle théorise l'action violente, commet des sabotages, des enlèvements⁵⁰⁷, et dispose même d'une branche armée, dirigée par Olivier Rolin, la Nouvelle Résistance Populaire.⁵⁰⁸ Elle a publié le journal *La Cause du peuple*.

⁵⁰¹ Proche du Parti Communiste Français.

⁵⁰² Matthieu Rémy, « *L'excès-L'usine*, l'époque et le texte », *op.cit.*, p. 72.

⁵⁰³ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 337.

⁵⁰⁴ Matthieu Rémy, « *L'excès-L'usine*, l'époque et le texte », *op.cit.*, p. 69.

⁵⁰⁵ Robert Linhart, *op.cit.*, p. 86.

⁵⁰⁶ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op.cit.*, p. 336.

⁵⁰⁷ Isabelle Sommier, *op.cit.*, p. 94.

⁵⁰⁸ Emmanuelle Loyer, *op.cit.*, p. 185.

Vive la révolution! (VLR) :

Vive la révolution! succède en juillet 1969 à Vive le communisme!, fondé en octobre 1968 par des militants dissidents de l'UJC(ml). « En opposition au puritanisme moral de la GP », VLR, bien que maoïste, est plus libertaire que la GP⁵⁰⁹ et ne prône pas l'établissement⁵¹⁰. Elle publie la revue *Tout!* et est dissoute en 1973⁵¹¹.

⁵⁰⁹ Matthieu Rémy, « Révolution culturelle et contre-culture en France, un exemple de malentendu », *op.cit.*, p. 195.

⁵¹⁰ Matthieu Rémy, « *Les femmes*, par une établie », *op.cit.*, p. 43.

⁵¹¹ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, p. 337.

Bibliographie

Corpus

KAPLAN Leslie, *Depuis maintenant. Miss Nobody Knows*, Paris, P.O.L, 1996.

KAPLAN Leslie, *Mon Amérique commence en Pologne*, Paris, P.O.L, 2009.

MARTIN Jean-Pierre, *Le Laminoir*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 1995.

ROLIN Jean, *L'Organisation* [1996], Gallimard, Paris, Folio, 1999.

ROLIN Olivier, *Tigre en papier* [2002], Seuil, Points, 2003.

Le romans de mai (Corpus exclu) ⁵¹²

LINHART Robert, *L'Etabli*, Paris, Minuit, 1978.*

BAUDIN François, *La Mer gelée en nous*, Fédérop, 1978.*

DUBOST Nicolas, *Flins sans fin...*, Maspero, 1979.*

LETESSIER Dorothée, *Le voyage à Paimpol*, Paris, Seuil, 1980.*

KAPLAN Leslie, *L'excès-l'usine*, Paris, P.O.L, 1982.*

RONDEAU Daniel, *L'Enthousiasme*, Paris, Quai Voltaire, 1988.*

FAJARDIE Frédéric, *Jeunes femmes rouges toujours plus belles*, Paris, La Table ronde, 1988.

STORTI Martine, *Un chagrin politique*, Paris, L'Harmattan, 1996.

JONQUET Thierry, *Rouge c'est la vie*, Paris, Seuil, 1998.

BRISAC Genevière, *Voir les jardins de Babylone*, Paris, Seuil, 1998.

DOLLE Jean-Paul, *L'ordinaire n'existait plus*, Paris, Editions Leo Scheer, 2001.

ARMANET François, *Enragé*, Paris, Denoël, 2003.

PINSON Jean-Claude, *Drapeau rouge*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.

DAENINCKX Didier, *Camarades de classe*, Paris, Gallimard 2008.

THOMAS Chantal, *Cafés de la mémoire*, Paris, Seuil, 2008.

HAMON Hervé, *Demandons l'impossible*, Paris, Panama, 2008.

BRIÈRE-BLANCHET Claire, *Voyage au bout de la révolution. De Pékin à Sochaux*, Paris, Fayard, 2009.

⁵¹² Classés par ordre de parution. Les romans d'établis sont marqués par un astérisque.

KAHANE Juliette, *Une fille*, Paris, L'Olivier, 2013.

BRISAC Geneviève, *Dans les yeux des autres*, Paris, L'Olivier, 2014.

BAILLY Jean-Christophe, *Un arbre en mai*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 2018.

Littérature secondaire

BARRABAND Mathilde, « Organisations secrètes : la Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine » [en ligne], in Anthony Glinoe (dir.) *Romans à clés : Les ambivalences du réel*, Presses universitaires de Liège. URL : <http://books.openedition.org/pulg/2301> (consulté le 12 octobre 2018).

BENJAMIN Walter, *Sur le concept d'histoire*, IX, 1940, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 2000.

BENSAÏD Daniel, « La Gauche prolétarienne et la violence réformiste » [en ligne], in *Rouge* n° 66, 1^{er} juin 1970. URL : <http://danielbensaid.org/La-Gauche-proletarienne-et-la-violence-reformiste> (consulté en ligne le 7 septembre 2018).

BERGONZONI Gisela, *La préparation du roman contemporain: présence de Barthes et retour de l'auteur chez Gonçalo M. Tavares, Enrique Vila-Matas et Henri Raczymow* [en ligne], Thèse/ Université Rennes 2, 2017. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01710723/document> (consulté de 12 septembre 2018).

BERTINA Arno, *Des Châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017.

BLANQUI Louis-Auguste, *L'Éternité par les astres* [1871], Paris, Les impressions nouvelles, 2002.

COMITÉ INVISIBLE, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007.

CUSSET François, *À l'abri du déclin du monde*, Paris, P.O.L., 2012.

CUSSET François, *Contre-discours de Mai. Ce qu'embaumeurs et fossoyeurs de 68 ne disent pas à ses héritiers*, Arles, Actes sud, Questions de société, 2008.

CROM Nathalie, *Olivier Rolin. Écrire, comment, pourquoi ?* [en ligne], Paris, Éditions de la bibliothèque publique d'informations, Bibliothèque du centre Pompidou, Paroles en réseau, 2014. URL : <https://books.openedition.org/bibpompidou/1095?lang=fr> (consulté le 8 août 2018)

CZARNY Norbert « Jean Rolin » [en ligne], in *Encyclopédie Universalis*, URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-rolin/> (consulté le 8 août 2018).

DE CERTEAU Michel, *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 37.

DRESSEN Marnix, *De l'amphi à l'établi, les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris, Belin, 1999

DREYFUS-ARMAND Geneviève, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, FRANK Robert, LÉVY Marie-Françoise (dir.), *Les années 68 : le temps de la contestation*, Bruxelles-Paris, Complexe/IHTP, 2000.

- GEFEN Alexandre, « “Écrivez partout” : Mai 68 et la littérature » [en ligne], in *CNRS le journal*, 7 mai 2018. URL : <https://lejournal.cnrs.fr/billets/ecrivez-partout-mai-68-et-la-litterature> (consulté le 24 mai 2018)
- GOBILLE Boris, *Le Mai 68 des écrivains*, Paris, CNRS éditions, 2018.
- GOBILLE Boris, *Mai 68*, Paris, La Découverte, 2008
- HOCQUENGHEM Guy, *La Colère de l'Agneau*, Paris, Albin Michel, 1985.
- HOCQUENGHEM Guy, *L'amour en relief*, Paris, Albin Michel, 1981.
- HOCQUENGHEM Guy, *Lettre à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* [1986], Marseille, Agone, Éléments, 2014.
- KAPLAN Leslie, *Fever*, Paris, P.O.L, 2005.
- KAPLAN Leslie, *Le Psychanalyste*, Paris, P.O.L, 1999.
- KAPLAN Leslie, *Les Amants de Marie*, Paris, P.O.L, 2002.
- KAPLAN Leslie, *Les Prostituées philosophes*, Paris, P.O.L, 1997.
- KAPLAN Leslie, *Mai 68 : Le chaos peut être un chantier. Discours interrompu*, Paris, P.O.L, 2018.
- KAPLAN Leslie, *Millefeuille*, Paris, P.O.L, 2012.
- KAPLAN Leslie, « Usine », in MARTIN Jean-Pierre *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, n°684-685, Juillet-octobre 2015, pp.278-280.
- LÉVY Benny, *Être juif. Étude lévinassienne*, Paris, Verdier, 2003.
- LAMARRE Mélanie, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec » [en ligne], in *CONTEXTES*, 6 septembre 2009. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/4450> (consulté le 8 avril 2018).
- LINHART Virginie, *Le jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, 2008.
- LINHART Virginie, *Volontaires pour l'usine*, Paris, Seuil, 1994.
- LOYER Emmanuelle, *Mai 68 dans le texte*, Paris, Editions Complexe, 2008
- LOYER Emmanuelle, « Sous les pavés, la Résistance. La Nouvelle Résistance populaire, appropriation et usages de la référence résistante après Mai 1968 » [en ligne] in Garnier, Bernard, Leleu, Jean-Luc, Simonin, Anne, Quellien, Jean (dir.), *Pourquoi résister? Résister pour quoi faire?*, Paris, CNRS Editions, 2006. URL : <https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01053587/document> (consulté le 20 septembre 2018).
- LUXEMBURG Rosa, *Rosa, la vie*, trad. Laure Bernardi, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier / Les Éditions ouvrières, 2009.
- MANCHETTE Jean-Patrick, *Nada*, Paris, Gallimard, Série noire, 1972.
- MARTIN Jean-Pierre, *Éloge de l'apostat. Essai sur la Vita Nova*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 2013.

- MARTIN Jean-Pierre, *Henri Michaux, écritures de soi, expatriations*, Paris, José Corti, 1994.
- MARTIN Jean-Pierre, « L'Épreuve du réel », in MARTIN Jean-Pierre (dir.) *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, n°684-685, Juillet-octobre 2015, pp.6-15.
- MARTIN Jean-Pierre (dir.) *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, n°684-685, Juillet-octobre 2015.
- MARTIN Jean-Pierre, « ouvrier sérieux, pas de problème particulier », in MARTIN Jean-Pierre (dir.), *Les Temps modernes. Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement en usine »*, n°684-685, Juillet-octobre 2015, pp. 347-353.
- MARX Karl, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte [1852]* [en ligne], Paris, Les Éditions sociales, 1969. URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1851/12/brum.pdf> (consulté le 2 décembre 2018).
- MERLE Robert, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1970.
- NEVEU Érik, « Rétablir les établis... », in *Savoir/Agir*, n° 6, 2008, pp. 49-58.
- PEREC Georges, *Je me souviens*, Paris, Hachette, 1978.
- PICKARD WARE Charles, ALLEN William Francis, MCKIM GARRISON Lucy, *Slave Songs of the United States* [en ligne], New York, A. Simpson & Co, 1867. URL : <https://docsouth.unc.edu/church/allen/allen.html#s1song55> (consulté en ligne le 2 novembre 2018).
- QUINTANE Nathalie, *Un Œil en moins*, Paris, P.O.L, 2018.
- RÉMY Matthieu, « Les femmes, par une établie », in MAAZOUZI Djemaa, WOLF Nelly (dir.), *La France des solidarités (mai 1968-mai 1981) - Littérature, cinéma, discours*, Revue des Sciences Humaines, n° 320, 2015, p. 43-54.
- RÉMY Matthieu, « L'excès-L'usine, l'époque et le texte », in HILSUM Mireille (dir.), *Leslie Kaplan*, Paris, Classiques Garnier, Écrivains francophones d'aujourd'hui, 2016, pp.69-84.
- RÉMY Matthieu, « Révolution culturelle et contre-culture en France, un exemple de malentendu », in CHI Miao, DARD Olivier, FLEURY Béatrice et WALTER Jacques (dir.), *La Révolution culturelle en Chine et en France*, Paris, Riveneuve, pp.186-203.
- ROBINSON Charles, *Fabrication de la guerre civile*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 2016.
- ROLIN Jean, *Chemins d'eau*, Paris, La table ronde, 1982.
- ROLIN Jean, *La ligne de front*, Paris, La table ronde, 1988.
- ROLIN Olivier, *Phénomènes futurs*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 1983.
- ROLIN Olivier, *Port-Soudan*, Paris, Seuil, Fiction & cie, 1994.
- ROSS Kristin, *L'Imaginaire de la commune*, trad. Étienne Dobenesque, Paris, La fabrique, 2015.

ROSS Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures* [2005], trad. Anne-Laure Vignaux, Marseille, Agone, 2010.

SOMMIER Isabelle, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998.

TRAVERSO Enzo, *La mélancolie de gauche, la force d'une tradition cachée, XIX^e - XXI^e siècle*, Paris, La découverte, 2016.

VALLÈS Jules, *L'Insurgé* (1886), Le Livre de Poche, 2007.

VIART Dominique, « Des hommes habités d'histoire : Olivier Rolin, Tigre en papier », in Luc Resson et Bruno Tritsmans (dir.), *Olivier Rolin, Littérature, histoire, voyage, C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française*, Volume 49, janvier 2008, pp.83-97.

WEIL Simone, « La vie et la grève des ouvrières métallos » [en ligne] in *La Révolution prolétarienne*, 10 juin 1936, URL : <https://bataillesocialiste.wordpress.com/documents-historiques/1936-06-la-vie-et-la-greve-des-ouvrieres-metallos-weil/> (consulté le 17 novembre 2018).

ZANCARINI-FOURNEL Michèle et ARTIÈRES Philippe, *68, une histoire collective*, Paris, La découverte, 2008.

ZANCARINI-FOURNEL Michèle, *Les Luttés et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, La découverte, Zones, 2016.

Articles de presse

GUICHARD Thierry, « Terminal Frigo » [en ligne], in *Le Matricule des anges* [en ligne], n°062 avril 2005. URL : http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=21770 (consulté le 8 août 2018).

HARANG Jean-Baptiste, « Jean Rolin, la mémoire et la mer » [en ligne], in *Libération*, 24 février 2005. URL : https://next.liberation.fr/livres/2005/02/24/jean-rolin-la-memoire-et-la-mer_510682 (consulté de 4 août 2018).

HEURÉ Gilles, « Sous les pavés, plein de livres » [en ligne] , 7 mai 2018, *Télérama*. URL : <https://www.telerama.fr/livre/mai-68-sous-les-paves,-plein-de-livres,n5638771.php> (Consulté le 20 juillet 2018.)

LE MONDE (rédaction) « Cinquante ans de Mai 68 : revivez les moments-clés du mouvement de protestation » [en ligne], *Le Monde*, 22 mars 2018, URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/03/22/cinquante-ans-de-mai-68-revivez-les-moments-cles-du-mouvement-de-protestation_5274694_3224.html (Consulté le 20 juillet 2018.)

LIGER Baptiste, « Les tribulations de Jean Rolin » [en ligne], in *L'Express*, 24 août 2010. URL : https://www.lexpress.fr/culture/livre/journal-de-gand-aux-aleoutiennes_910001.html (consulté le 8 août 2018).

L'OBS (rédaction) « Presque tous les livres sur Mai 68 » [en ligne], 18 avril 2008, *L'Obs*. URL : <https://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20080418.BIB1186/presque-tous-les-livres-sur-mai-68.html> (consulté le 20 juillet 2018.)

SORIN Raphaël, « De Mao à la littérature » [en ligne], *L'Express*, 6 mai 1995. URL : https://www.lexpress.fr/informations/de-mao-a-la-litterature_608747.html (consulté en ligne le 16 avril 2018).

VALLAEYS Béatrice et LÉVY-WILLARD Annette, « Leslie Kaplan, 24 ans, militante maoïste (UJC-ML), établie à l'usine Brandt de Lyon depuis le 1er avril 1968. "On discute de tout! Que veut-on, quelle vie" ? » [en ligne], *Libération*, 22 mai 1998. URL : https://www.liberation.fr/cahier-special/1998/05/22/special-mai-68leslie-kaplan-24-ans-militante-maoiste-ujc-ml-etablie-a-l-usine-brandt-de-lyon-depuis-_235834 (consulté le 2 octobre 2018)

Émissions de télévision

Apostrophes, « Ils avaient vingt ans en Mai 68 » [en ligne], 23 mai 1986. URL : <http://www.ina.fr/video/CPB86007704/ils-avaient-20-ans-en-mai-68-video.html> (consulté le 3 septembre 2018).

Apostrophes, « Guy Hocquenghem, journaliste et militant à *Libération* » [en ligne], 20 avril 1979. URL : <http://www.ina.fr/video/I00009975/guy-hoquenghem-journaliste-militant-a-liberation-video.html> (consulté le 15 septembre 2018).

Apostrophes, « L'Académie Goncourt et les "Goncourables" » [en ligne], 6 septembre 1985. URL : <http://www.ina.fr/video/CPB85100145/l-academie-goncourt-et-les-goncourables-video.html> (consulté le 15 septembre 2018).

Apostrophes, « Les bons romans sont ils prophétiques ? » [en ligne], 12 février 1982. URL : <http://www.ina.fr/video/CPB82054286/les-bons-romans-sont-ils-prophetiques-video.html> (consulté le 15 septembre 2018).

Apostrophes, « Les intellectuels journaliste » [en ligne], 20 avril 1979. URL : <https://www.ina.fr/video/CPB79051309> (consulté le 3 septembre 2018).

Émissions de radio

Les discussions du soir avec Jean-Christophe Rufin, « Olivier Rolin : de la gauche prolétarienne à la littérature » [en ligne], France-Culture, 24 mars 2017. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-discussions-du-soir-avec-jean-christophe-rufin/de-la-gauche-proletarienne-la> (consultée le 12 septembre 2018).

Vidéos

Jean Rolin, « "Enjeux Contemporains": "Littérature en vérité - Décrire le réel" » [en ligne], conférence, Paris, Petit Palais, 29 janvier 2011. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=snjW-RSEmeY> (consulté le 12 septembre 2018).

« 2ème procès d'Alain GEISMAR "reconstitution de ligue dissoute" à la Cour de Sûreté de Paris » [en ligne], 24 novembre 1970, INA Institut National de l'Audiovisuel, minutes 0:53-1:20. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=l-QrPaQfxNg> [consulté le 20 septembre 2018]

Sites internet

Site de Jean-Pierre Martin. URL : <https://jeanpierremartin.net/> (consulté le 17 novembre 2018).

Films

Jean-Luc Godard, *Masculin/Féminin*, 1966.

Disques

Louis Armstrong 24 avril 1962, Live in Paris, Paris, Frémeaux et associés, 1962.

Je remercie Jérôme Meizoz d'avoir accepté de suivre ce travail.

Je remercie Leïla Pellet d'avoir donné de son temps pour relire ce mémoire.

Je remercie Matthieu Rémy. Ses conseils et ses encouragements ont été précieux.

Je remercie Leslie Kaplan pour ses livres qui m'accompagnent depuis longtemps.